

GARE MARITIME 2019

ANTHOLOGIE ÉCRITE ET SONORE
DE POÉSIE CONTEMPORAINE



GARE MARITIME 2019

ANTHOLOGIE ÉCRITE ET SONORE
DE POÉSIE CONTEMPORAINE

Tous les auteurs et artistes présents ici ont été invités en 2018 par la Maison de la Poésie de Nantes pour des lectures lors des rencontres régulières « Poèmes en cavale » ou du festival MidiMinuitPoésie.

Les photos présentées sont de Phil Journée, prises sur le temps des lectures, exceptée celle de P.O.L (© P.O.L - Desmesure). Les extraits sonores correspondent le plus souvent aux textes présentés ici.

SOMMAIRE

AUTEURS FRANCOPHONES

- 7. ÉRIC ARLIX PAR YVES ARCAIX
- 10. NOÉMI LEFEBVRE PAR THOMAS GIRAUD
- 13. JEAN-CHARLES MASSERA PAR FRÉDÉRIC LAÉ
- 16. MURIEL PIC PAR FRÉDÉRIC LAÉ
- 19. EDWY PLENEL PAR JEAN-FRANÇOIS MANIER
- 22. LOUISE DESBRUSSES PAR THOMAS GIRAUD
- 25. DOMINIQUE FABRE PAR ALAIN GIRARD-DAUDON
- 28. RACHEL EASTERMAN-ULMANN PAR SOPHIE G. LUCAS
- 31. MATHIEU BROSEAU PAR ALAIN GIRARD-DAUDON
- 34. SÉVERINE DAUCOURT PAR ALAIN MERLET
- 37. PIERRE PARLANT PAR ANNE MALAPRADE
- 40. CHRISTINE GUINARD PAR GUÉNAËL BOUTOUILLET
- 43. ANAEL CHADLI PAR ROLAND CORNTHWAITE
- 46. ANA TOT PAR ROLAND CORNTHWAITE
- 49. PHILIPPE KATERINE PAR LAURENT MARECHAL
- 52. YOANN THOMMEREL PAR ROLAND CORNTHWAITE
- 55. MARC-ANTOINE K. PHANEUF (QUÉBEC)
& CLÉMENTINE MÉLOIS PAR SIMON DUMAS

AUTEURS ÉTRANGERS

- 60. SJÓN (ISLANDE) PAR SÉVERINE DAUCOURT
- 63. ELENÍ SIKELIANOS (ÉTATS-UNIS) PAR BÉATRICE TROTIGNON
- 66. KADHEM KHANJAR (IRAK) PAR JULIEN D'ABRIGÉON
- 69. OMAR YOUSSEF SOULEIMANE (SYRIE) PAR ISABELLE LAGNY
- 72. AZAD ZIYA EREN (TURQUIE) PAR JACQUES CHARCOSSET

ÉDITION

- 75. LE GRAND OS PAR AURELIO DIAZ RONDA
- 76. ANTONIO ANSÓN (ESPAGNE) PAR AURELIO DIAZ RONDA
- 79. PUBLIE.NET PAR GUILLAUME VISSAC
- 80. FLORENCE JOU PAR GUILLAUME VISSAC
- 83. SÉBASTIEN MÉNARD PAR GUILLAUME VISSAC
- 86. HOMMAGE À PAUL OTCHAKOVSKY-LAURENS PAR ALAIN GIRARD-DAUDON
ET DOMINIQUE FOURCADE
- 91. LES RÉDACTEURS
- 94. PHOTOGRAPHIES
- 95. MUSIQUE (CD) & LECTURE



ÉRIC ARLIX

PAR YVES ARCAIX

« À propos de *Golden Hello* »

1. *Golden Hello* est un idiome.
2. *Golden Hello* est une expression américaine usitée, utilisée, employée, disons même plus, exploitée, dans le monde du grand *Management* pour dire, ou ne pas dire, c'est la question : prime de bienvenue, pont en or, petite carotte financière conséquente.
3. *Golden Hello* est le pendant de l'expression, plus connue par chez nous, de *Parachute Doré*, autre compensation financière qu'une grande entreprise s'engage, lors d'un recrutement, à verser en cas de licenciement ou de modification significative du contrat de travail.
4. *Golden Hello* est dans une réalité actuelle, une somme d'argent promise à une personne, un mandataire social, au profil idéal, pour l'inciter à rejoindre une grande entreprise, une société, en tant que dirigeant ou simple cadre supérieur de très haut niveau.
5. *Golden Hello* est une somme d'argent qui est versée sur le compte personnel du mandataire social, en contrepartie de sa prise de fonction. Sans forcément avoir une garantie d'excellence. Cette somme peut avoisiner les 4 millions d'euros.
6. Note : pour reprendre une remarque amusée et amusante d'Éric Arlix : « C'est pas pour nous. »
7. *Golden Hello* est un livre de l'écrivain et poète Éric Arlix publié aux éditions JOU.
8. *Golden Hello* est le premier ouvrage publié au catalogue de cette nouvelle maison d'édition JOU, créée par l'éditeur et chercheur en littérature, Éric Arlix, qui garde intact, pour finir encore, le désir de ne pas se faire en-caser et de continuer à creuser et tailler la promenade.
9. *Golden Hello* est une composition de 14 textes, aux titres divers, qui semblent, à

première vue, être indépendants, un peu comme des machines célibataires autonomes, mais qui, telle une vérité toute nue à l'os, tend subtilement et de façon fragmentaire à constituer une sorte de toile d'un réel, d'un fond d'oeil, d'un regard acéré, non pas augmenté, mais plutôt décortiquant, désossant.

10. Remarque : un tableau impressionniste 2.0, passée au scanner d'un rayon X - Y - Z.

11. *Golden Hello* est un texte où la langue reprend la parole, face à une sorte de novlangue nébuleuse qui nous entoure chaleureusement et aux slogans toujours chatoyants et enthousiasmants, du style : Just Do It / Venez comme vous êtes / Avec Carrefour, je positive / Euros million, my million, imaginez / etc.

12. *Golden Hello* est un geste primordial de griffonnage et biffage de la langue, corrodant par incise et de façon radicale, une tentative de dire le désarroi, le plaisir, le quotidien, le détail, la maladresse, la piètre réalité – triste & magnifique – qui nous constitue, en utilisant pour scalpel – le seul outil disponible et à portée de main – la langue.

13. *Golden Hello* est une partition vivante et en mouvement, qui se débarrasse du lard pour tailler jusqu'à l'os et où l'on peut entendre, par exemple cette bribe : « Ils compensent avec du gras. »

14. *Golden Hello* est aussi un objet non identifié, un geste, hors cadre, une proposition scénique poétique, une œuvre, une réunion de 3 artistes, Éric Arlix, Serge Teyssot-Gay, Christian Vialard, qui se regroupent, se retrouvent pour le plaisir d'être ensemble et de partager, inventer, malaxer et pétrir encore pour finir encore, un instant essentiel avec d'autres.

DERNIÈRES PARUTIONS

Après l'évènement, avec Abdelkader Benchamma, éditions de l'Espérou / FRAC Occitanie, mai 2019.

Agora zéro, avec Frédéric Moulin, éditions JOU, mars 2019.

Terreur, saison 1, Les Presses du Réel, coll. Al Dante, 2018.

Golden Hello, éditions JOU, 2017.

Le guide du démocrate, les clés pour gérer une vie sans projet, avec Jean-Charles Massera, éditions Lignes, 2010.

ericarlix.net

[...] C'est une vidéo où le père répète sans cesse le prénom de la fillette, personnage principal, il s'attarde de manière particulière sur la troisième syllabe du prénom de sa fille, suffisamment pour lui octroyer un peu de magie, l'introniser elle aussi au royaume des stars de la fin de l'histoire immodérée. C'est une vidéo sans montage, sans trucage, sans effet, au scénario calé quelques instants avant le tournage, entre deux bols de céréales surchocolatées provenant d'une boîte contenant des surprises, pas surprenantes puisque figurant sur le paquet. Ouvre vite. C'est une vidéo où l'on voit une fillette au début de sa folle destinée de star ou à la fin de sa carrière de star, on ne sait pas encore. Destinée. C'est une vidéo cool, sympa, tranquille, énorme, lol, tip-top. C'est une vidéo, c'est un cycle ininterrompu de rires, la cellule souche de la pulsion d'achat isolée et cultivée à l'infini. C'est immodéré. C'est une vidéo que l'on peut relancer plusieurs fois de suite, sans véritable contenu on ne peut être déçu lors des visionnages suivants, un sourire de plus à découvrir, un mot qui nous avait échappé, étouffé entre deux rires. Rires. C'est une vidéo à la qualité audio assez basse mais ce n'est pas gênant, avec des flous pas artistiques et des ratés de cadrage qui seraient les bienvenus s'ils étaient soutenus par une intention esthétique, pas ici. C'est une vidéo qu'un artiste musicien conceptuel pourrait détourner, en isolant les rires, en les remixant, en diffusant le résultat dans un espace d'exposition énorme et vide, dans une biennale, triennale, une fondation, et en tirer, immodérément, une certaine aura. Ou pas. C'est une vidéo avec beaucoup de vues, d'abonnés, de coucous et de bisous, quatre mots au cœur de la fin de l'histoire, réduite à l'idée de béatitude, d'envies d'avoir envie, de rires immodérés. C'est une vidéo, elle est stockée sur un disque dur dans la banlieue de Montréal au Canada ou aux environs de Covilhã au Portugal, à côté de milliers d'autres disques durs, dans un data center à la capacité de 30 pétaoctets, consommant autant d'énergie qu'une ville de 100 000 habitants. C'est immodéré. C'est une vidéo, peut-être regardée en ce moment même par 100 000 personnes, connectant leurs envies de rires et de surprises pas surprenantes en une force symbiotique transformant le monde, une sorte de super-pouvoir bien réel. C'est une vidéo, c'est une armée, c'est une force d'intervention rapide. C'est une vidéo et le père montre en gros plan un petit dépliant avec les six surprises de la série, il n'est pas économe en wah! youpi! génial! on l'a pas! C'est une vidéo, c'est brut de décoffrage, c'est un non-style, captivant, déployant sur le territoire des envies de confiseries contenant de petits jouets en kit qui, une fois montés, perdent instantanément leurs fonctionnalités premières pour se retrouver dans une vitrine de collectionneur ou dans une poubelle, c'est selon. C'est une vidéo, c'est un rendez-vous, cela dure depuis des années, les rires rythment la séquence, bercent les années qui défilent aussi vite que des pétaoctets transitant sous les océans. C'est impressionnant. C'est une vidéo historique, un documentaire, il sera difficile à déchiffrer pour une société future, c'est un cercle carré, se diront-ils sûrement. C'est une vidéo, la fillette devient une amie, l'idée d'une amie, on ne la connaît pas, ou trop bien, mais ses rires immodérés, son amitié potentielle, universelle, intemporelle, transitant sous les océans, nous rassure, nous en avons tellement besoin. Always. C'est une vidéo détente, lâcher-prise, le désennui de l'existence, une pause subsumant la pause, la fillette déballe des confiseries, des jouets, des cadeaux somptueux, c'est une boucle continue, une force d'intervention rapide.

C'est une vidéo et elle n'a pas de titre, la date faisant office de référent, le père dit alors aujourd'hui, un troubadour sans grelot ou un crieur public ou bien seulement un père un peu à la fin de l'histoire, en boucle, sans surprise. C'est une vidéo et la fillette en plan à l'américaine regarde son père avec la surprise à bout de bras, son visage tentant une hybridation postmoderne entre princesse et clown, puis éclate de rire, le père aussi, la caméra ne possède pas de stabilisateur assez puissant pour éviter ces mouvements. C'est une vidéo et la fillette ne faiblit pas, les expressions du visage ont la même intensité, les rires toujours aussi spontanés et intenses, une joie intérieure incapable d'être affectée par les circonstances qui l'entourent. Très professionnelle. C'est une vidéo, c'est spontané, la joie est spontanée. C'est une vidéo où le père et sa fille génèrent des souvenirs par millions, par pétaoctets, leur data center intérieur est-il en capacité de stocker cette masse d'informations? C'est une vidéo, ils sont très bons, sans le moindre signe d'affaiblissement, toujours au top, et la fillette n'est pas dodue, loin de l'obésité, malgré les confiseries, un argument de plus pour les marques : les nuances de goût et de consistance des recettes sont tellement nombreuses qu'il est difficile d'expliquer pour chaque produit comment nous obtenons les résultats que tout le monde apprécie. C'est une vidéo que tout le monde apprécie. C'est une vidéo, c'est l'harmonie parfaite, le goût des choses simples, une confiserie industrielle mondialisée, un jouet jetable à base d'hydrocarbures, des rires factices immodérés, une façon de rendre plus exceptionnels les petits moments de la vie de tous les jours entre parents et enfants. C'est une vidéo de la vie de tous les jours. C'est une vidéo où le père ne dit pas Je récapitule mais Je récapépète et la fille ne dit pas Oui mais Ouais. C'est une nouvelle langue officielle. C'est une vidéo, c'est un outil du soft power, ce sont des moments inoubliables où des marques influencent des parents qui influencent leurs enfants pour faire des vidéos qui influencent des enfants qui influencent leurs parents pour acheter des confiseries contenant de petits jouets. C'est une vidéo et de temps à autre il y a des invités, une cousine, une amie de passage, les rires sont décuplés, les cadrages encore plus incertains, le père distribue les confiseries à ouvrir, c'est l'occasion de faire dix secondes de calcul mental, alors les filles, il y a aujourd'hui dix-huit œufs à ouvrir et vous êtes deux, donc ça fait combien d'œufs chacune? Désir d'apprendre. C'est une vidéo et c'est peut-être la base d'un futur programme scolaire, les prémices d'une pédagogie toujours au plus près des entreprises et des consommateurs, une éducation orientée client. C'est une vidéo et l'on peut la regarder plusieurs fois de suite, sans contenu on ne peut être déçu, les rires de la fillette suspendent le temps, les conflits, la disparition des espèces et les petits bobos. Tout un programme. [...]



NOÉMI LEFEBVRE

PAR THOMAS GIRAUD

On a dit, enfin certains disent, enfin certains disent à peu près ça, que l'on peut trouver un travail en traversant la rue, pour gagner sa vie. Noémie Lefebvre, écrit, dans *Poétique de l'emploi*, « J'évitais de penser à chercher un travail, ce qui est immoral, je ne cherchais pas à gagner ma vie, ce qui est anormal, l'argent je m'en foutais ». Elle aurait pu écrire aussi je crois, pour répliquer à ce que certains disent sur le lien entre les rues à traverser et la vie à gagner : « Qu'est-ce que c'est que gagner une vie ? Dix leçons pour la gagner ? Comment on gagne ? Est-ce que gagner et obtenir sont synonymes ou bien gagner veut dire qu'il faut le prendre à quelqu'un. Et que gagne-t-on de sa vie quand on gagne sa vie ? Et est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux la perdre, ou s'y perdre si gagner sa vie c'est faire ce genre de choses que l'État libéral rangé et organisé attend de nous ». Peut-être aussi que Noémie Lefebvre hésiterait à faire traverser la rue à Martine, Martine qui dans *L'enfance politique* est réfugiée chez sa mère pour y vivre, y survivre mollement avec un petit bagage fait de désespoir immobile, d'un pessimisme analytique teinté d'un sens assez aigu du second degré.

Noémie Lefebvre est l'auteure de quatre récits publiés aux éditions Verticales : *Poétique de l'emploi*, *L'enfance politique*, *L'état des sentiments à l'âge adulte* et *L'autoportrait bleu* dans lesquels elle déconstruit, déplace en prenant beaucoup à contre-pied, faisant une place assez confortable à l'autodérision, au désenchantement, au désœuvrement. Elle est aussi membre du comité de rédaction de la belle et intrigante, sauvage à certains égards, revue franco-allemande *La mer gelée*, publiée par Le Nouvel Attila depuis les numéros « Chien » et « Maman ». Elle rédige un blog également accueilli par Mediapart dans lequel on peut la lire et notamment voir de petites vidéos qu'elle fait avec Laurent Grappe.

Noémie Lefebvre a dit au micro de Marie Richeux (France Culture) que « ce que l'on dit a du sens et que quand on dit que ça n'en a pas, il faut se méfier ». Continuons donc de nous méfier en traversant la route, regardons à droite et à gauche. Deux fois au moins dans *Poétique de l'emploi* elle fait dire à sa narratrice : « Il y a pas mal de poésie en ce moment. Vérifions ! »

BIBLIOGRAPHIE

Poétique de l'emploi,
Verticales, 2018.

L'enfance politique,
Verticales, 2015.

L'état des sentiments à l'âge adulte,
Verticales, 2012.

L'autoportrait bleu,
Verticales, 2009.

La vie comme ça, ouvrage collectif,
Joca Seria, 2017.

[blogs.mediapart.fr/noemi-lefebvre/
blog](https://blogs.mediapart.fr/noemi-lefebvre/blog)

[...]

En même temps que je fumais par liberté de mourir à ma fenêtre du 4^{ème}, je regardais les gens agis par les désirs de magasins de fringues et je me faisais l'hypothèse suivante, vers cinq heures et demi : les sardines sont le poisson fondamental de l'intelligence collective que l'humanité voudrait bien posséder, c'est pourquoi nous l'aimons, avec du citron ou non, ça n'est pas la question. Contemplant les passants passant comme des fourmis entre les soldats de l'armée régulière qui défilaient par huit en plan vigipirate, je me disais, vers cinq heures, avant mon coup de fil, et c'était une rêverie sans aucune intention de solution à rien, me disais : les sardines sont toujours à penser en bancs de manière parfaitement coordonnée, sans se rentrer dedans, en changeant constamment de cap, elles font des volutes et des tourbillons bien plus synchronisés que la nage olympique dont nous aimons rigoler presque autant que le patin artistique, oui, nous sommes impressionnés par les beaux mouvements de pensée des sardines collectives évoluant dans la mer à la façon, dans l'air, de certains oiseaux de type étourneaux. Je me demande si ce n'est pas chez la sardine une manière de constituer du politique comme une sorte de commun poétique, en admettant que la poésie soit bien, en gros, comme on le suppose au ministère de la culture, le langage du beau de la nature en tant que patrimoine de l'humanité, ce qui se défend car c'est bien ce qui nous émeut, le beau si culturel de la nature en patrimoine humain. La poésie, souvent, émeut par les oiseaux, les poissons et toute cette création qui a perdu sa genèse mais en même temps a pris de la valeur en devenant une précieuse nature grâce à la destruction qui en fait la rareté et donc la protection. La valeur de tout ce qui est vivant a beaucoup augmenté depuis que les animaux sont traités par ce monde humain auquel j'appartiens, comme des coucous suisses (N.B. il est possible que les sources pures achetées par Nestlé au marché du malheur nous indiquent le jour et l'heure à la seconde près.) L'intelligence collective du banc, de manière générale, est un sujet très important étant donné que les bancs sont de plus en plus rares et même en voie de disparition par l'effet d'un ensemble de politiques de suppression des endroits où s'asseoir à plusieurs plutôt que de courir tout seul pour réussir sa vie, bref le banc est un lieu d'intelligence collective, comme le dit Le Monde en ligne à propos des sardines, sans parler des fourmis qui vivent en colonie. La colonie de fourmis est peut-être aussi un monde où se pense du commun, me disais-je vaguement en regardant les gens toujours par la fenêtre, bien que Le Monde n'ait pas mentionné les fourmis dans cet article en effet consacré aux sardines. [...]

Tout le monde ne peut pas écrire avec du poisson.

Il y a souvent des tomates dans l'assiette du littéraire à cause de cette mode des tomates, tout le monde mange des tomates et en met dans les assiettes, les gens pensent que ça décoire, les tomates, dit le littéraire, c'est comme la feuille de salade, les gens décoirent n'importe quoi avec des tomates et des feuilles de salade. La salade, passe encore, bien que les feuilles ne soient pas toujours de la première fraîcheur. On peut juger de la qualité d'un endroit en fonction de la feuille de salade, plus encore qu'en fonction de la tomate, rares sont les endroits où il y a de la tomate à bon escient. Ça va avec tout, la tomate, on dirait. Le littéraire s'amuse avec cette idée de tomate qui va avec tout mais pas avec lui, ni le maquereau. Quand on lui offre des maquereaux, le littéraire dit merci, il attend qu'on s'en aille et il les enterre dans leur papier journal directement au fond du jardin, dans sa littérature. Mais tout le monde ne peut pas le faire, d'écrire avec du poisson.

- N'essaie pas d'écrire avec du poisson ma puce. Tu peux cuisiner des maquereaux si tu veux mais n'en fais pas une histoire. C'est mon style, le maquereau, pas le tien. Tout le monde ne peut pas écrire avec du poisson, et surtout celui-là. Le littéraire connaît cette question du poisson. Il a fait ce livre avec des maquereaux, il enterrait les maquereaux au fond d'un jardin, un peu comme un peintre.

- Certains peintres ont fait des natures mortes avec des maquereaux et certains littérateurs, dont moi, ont fait des livres avec des maquereaux mais fais gaffe, a dit le littéraire, tu n'es pas moi et tu n'es pas un peintre. C'est vrai que la peinture j'aime pas et c'est vrai aussi que je ne suis pas lui, que des poissons je m'en fous.

- Je m'en fous des poissons.

- De quoi tu te fous pas ma puce ?

- Des éléphants. Je me fous pas d'eux.

- Il y a un filon avec les éléphants, dit le littéraire, La Boétie, Cendrars, Hemingway, Gary et ça se continue, tandis que le poisson c'est autrement plus rare.

Évidemment c'était pour se vanter parce c'est le contraire, les éléphants sont plus rares que les poissons et surtout les maquereaux.

- Les éléphants c'est plus facile, c'est ça que tu veux dire ?

- Non c'est pas plus facile, c'est différent, ça n'a même rien à voir. Tu peux pas comparer un maquereau et un éléphant. Il y a tant de différence entre un éléphant et un maquereau qu'il n'y a aucun rapport.

La différence entre éléphant et maquereau c'est la matière. Ce que j'ai compris. Que l'éléphant n'a pas la matière du maquereau.

Le littéraire se fout assez des animaux dans leur ensemble, surtout de certains, comme les chiens et les chats qu'il met dans le même panier, mais je ne sais pas pourquoi on était partis sur cette comparaison impossible entre les éléphants et les maquereaux, est-ce que c'était pour ne pas trop penser à autre chose, par exemple à l'angoisse de vivre ?

- Un maquereau est un maquereau, un éléphant non, a dit le littéraire.

- D'accord, mais l'esprit de l'éléphant c'est ce qui fait l'éléphant. C'est pour ça que les chasseurs d'éléphant qui ne voient pas l'esprit de l'éléphant ne sont que des tueurs, ils refusent de voir que presque toute la matière de l'éléphant est dans l'esprit de l'éléphant.

- Faut voir, a dit le littéraire.



JEAN-CHARLES MASSERA

PAR FRÉDÉRIC LAÉ

Longtemps, Jean-Charles Massera a fait dans la délocalisation.

Venu du champ de l'art contemporain, il est passé dans la littérature au milieu des années 1990 pour y produire une série de textes construits sur ce principe générique : prenez des morceaux de phrases, énoncés économiques ou sociologiques, polis et repolis dans la bouche des experts, puis dépaysez-les, envoyez-les au milieu d'autres phrases qui racontent de toutes autres histoires. « Dans le dilemme qui oppose l'imaginaire de la région Centre à celui de l'union européenne, les petits hameaux ne parviennent pas à convaincre les investisseurs. [...] Les effets de la mondialisation heurtent aujourd'hui ceux qui veulent rester dans des bleds comme Sancoins, Vierzon ou même Issoudun. Une boîte où tu peux même plus être sûr que tu s'ra là en septembre peut-elle répondre à cette inquiétude ? » Hors sol, privées du cadre où elles sont d'ordinaire prononcées (comme des bouches qui les prononcent), ces phrases flottent dans le vide, à nu. Elles apparaissent pour ce qu'elles sont : des trucs cyniques. En effaçant les bouches, on voit mieux les dents. Ensuite, au cours des années 2000, Jean-Charles Massera est progressivement passé hors littérature – du moins, hors du livre imprimé. Il a conçu des séries radiophoniques, esquissé des chansons, fait des images et des expositions. Il est possible qu'il ait toujours fait tout cela à la fois : théorie, arts, lettres, sons et autres, ensemble, un champ injecté dans un autre. Délocalisation générale – avec sa contrepartie, une relocalisation permanente. Alors, il s'est relocalisé.

Il a regardé où il était, ce qu'il faisait, devant qui et ce que cela produisait. « Les salles de spectacle dans lesquelles se produisent ce à quoi j'ai un peu participé en tant qu'auteur [...] sont exclusivement remplies de visages blancs, de visages pâles, comme si j'étais cloisonné, condamné à ne m'adresser qu'à une bourgeoisie blanche occidentale et que les autres auditeurs, auditrices, lecteurs, lectrices m'étaient interdites. »

Voilà pour le milieu proche, première relocalisation. Mais on peut se relocaliser sur encore moins qu'un milieu. Dans un temps où les individus apparaissent déliés, libres de dériver sans qu'aucune institution, ni mariage, ni famille ne les rattache, il ne leur reste plus qu'un lieu où s'ancrer : leur propre corps. Chez Jean-Charles Massera, l'aspiration au corps prend la figure d'un double : Jean de la Ciotat, coureur cycliste en catégorie amateur et qui tient fermement à ce lieu. « Rouler est un vrai bonheur, et ce vrai bonheur qui s'origine dans mon corps mal entretenu, [...] de la paume de mes mains à la plante de mes pieds qui essayent tant bien que mal d'actualiser à chaque rotation une sensation de liaison au sol – ce vrai bonheur, dis-je, échappe au langage articulé. »

À l'image du vélo, le travail de Jean-Charles Massera ne semble adhérer aux lieux qu'il traverse ou à leurs énoncés qu'à condition d'y trouver une route qui conduit au-dehors. D'où le côté finalement paradoxal d'une œuvre qui s'affirme à mesure qu'elle se conteste elle-même, d'autant plus présente qu'elle se voudrait déjà ailleurs – hors classe.

DERNIÈRES PARUTIONS

Gangue son, éditions Méréal, 1994, rééd. La Ville Brûle, 2016.

We Are L'Europe, Verticales, 2009.

A cauchemar is born, Verticales, 2007.

Jean de La Ciotat, La légende, Verticales, 2007.

Jean de la Ciotat confirme : du mont Ventoux au Chrono des Balmes - Une saison, P.O.L, 2004.

United emmerdemments of New Order précédé de *United problems of coût de la main-d'œuvre*, P.O.L, 2002.

France guide de l'utilisateur, P.O.L, 1998.

jeancharlesmassera.com

[On entend soudain une voix exprimant une surprise quelque peu hallucinée, puis des bruits de bulldozers et de pelleuses suivis de cris provenant d'un reportage vidéo d'AP qui sortent JCM des exercices d'assouplissement que je suis en train de faire]

JCM au plateau

- C'est quoi ça ?

JCM en voix off

- « ÇA » ! ?

JCM au plateau

- Ouais.

JCM en voix off

- Ben ça tu vois, c'est des maisons palestiniennes qui sont en train d'être détruites.

JCM au plateau

- Ah ouais...

JCM en voix off

Associated Press... Images brutes... 11 927 vues.

JCM au plateau

- Donc ça c'est une allusion au nombre de ventes de mes bouquins ? Et des lecteurs et des lectrices que j'ai, c'est ça ?

JCM en voix off *[parlant en même temps qu'il mange des cookies]*

- Aaah non !! Non là tu vois, c'est vraiment pas, en tout cas plus l problème. Non là on est ailleurs, on est à autre endroit, « un autre endroit de PENsée » ! comme tu dirais.

JCM au plateau

- Ouais bon ça va !

JCM en voix off

- Déjà, là comme tu peux constater y a pas du tout l'flouté qui fait littérature et qui fait forme hein...

[Sur la critique de JCM en voix off et presque comme pour lui-même]

JCM au plateau

- Putain tu fais chier avec ça !...

JCM en voix off *[se versant du café dans une tasse]*

- ... On voit clair'ment d'quoi on parle !... Qui en fait réduit le monde, les situations et les gens qui vivent ces situations en simples matériaux ! Parce que c'est ça l problème, c'est la réduction de toute cette misère du monde en matériaux !

[Cette dernière attaque proférée en mastiquant des cookies semble anéantir JCM].

Mais ouais mec ! Mais continuons, continuons !... Dans ton travail de distanciation poétique critique avec l'Histoire !...

JCM au plateau

- Mais tu m'emmerdes !...

JCM en voix off

- ... Et d réduction surtout de... De vies, ouais de vies en simples matériaux... :

*Attendu qu'un village arabe cela n'existe pas,
Attendu que c'est un village où vivent des Arabes, TEMporairement, de VOtre point de vue,
De jeunes Palestiniens ont tenté de rassembler ce qui reste de vos biens – de la vaisselle, des mat'las – et ont aidé leurs aînés à monter vos tentes fournies par les Nations unies.*

... Alors là j'précise pour le public hein, histoire de savoir [on entend le voix off prendre une gorgée de café] à qui il a vraiment à faire : Monsieur fait du mixage hein voilà ! Du mixage entre la parole qui témoigne face caméra et la grammaire des résolutions d'l'ONU qui restent sans effet depuis 1967 ! [il repose sa tasse]

JCM au plateau

- Putain mais si tu t'arrêtes toutes les cinq minutes, on n'entend pas l'rythme ! On n'entend pas l'énon...

JCM en voix off

- Mais on n'entend plus quoi ? La force de l'écriture ? La mise en boucle d'l'histoire ? Le petit formalisme poétique occidental qui croit inventer d'l'inouï à l'endroit d'la question Palestienne ?

JCM au plateau [pendant qu'on entend JCM en voix off machouiller ses cookies]

- Pfff... C'est facile, c'est facile... C'est misé... J'suis désolé c'est minable ! C'est nul, c'est nul...

JCM en voix off

- Bon j'vois bien qu'ça t'agace,

JCM au plateau

- Ben tu m'étonnes.

JCM en voix off [continuant à se la jouer décontracté et distant avec sa dégustation de cookies]

- Que j'arrête tout l'temps, qu'j'interrompe ton PHRA-SÉ !

JCM au plateau

- Oh mais MEERde !

JCM en voix off

- Donc j'vais... On v', on va a y aller, on va y aller ! :

*Si les travaux des bulldozers encadrés par un grand nombre de soldats et de policiers nécessitent votre éviction définitive,
Si un village arabe, cela n'existe pas,
Si c'est un village où vivent des Arabes, TEMporairement, de NOtre point de vue,
Vous voulez la guerre. Nous devons être prêts.
Un permis d'édification d'un village où vivent TEMporairement des Arabes est délivré à TOUTE personne qui rend vraisemblable qu'elle a besoin d'un bulldozer pour se protéger ou pour protéger des tiers ou des choses contre un danger tangible.
Dans le cas OÙ, pour nous protéger ou pour protéger des tiers ou des choses contre un danger tangible, notre gouvernement rend VRAisemblable qu'il a besoin de bulldozers, des enfants qui devraient être à l'école nous lancent des pierres et des cailloux.
Dans le cas où des enfants qui devraient être à l'école nous lancent des pierres et des cailloux, nous devons nous protéger.
Attendu QUE nous devons nous protéger des pierres et des cailloux, Rachid, sept ans, a été frappé d'une balle en pleine poitrine, puis Jamal, huit ans, a été touché à l'abdomen.*



MURIEL PIC

PAR FRÉDÉRIC LAÉ

Muriel Pic est auteure, spécialiste de littérature française (spécialement des poètes Pierre-Jean Jouve et Henri Michaux), et de littérature allemande (en particulier de W. G. Sebald et Walter Benjamin, dont elle a traduit une partie de la correspondance). Elle a publié deux livres de poésie, le premier en 2016, *Élégies documentaires*, basé sur trois séries d'archives, et le second l'année suivante, *En regardant le sang des bêtes*, livre très personnel, écrit comme un commentaire du court-métrage *Le sang des bêtes* que Georges Franju a tourné aux abattoirs de Vaugirard et de la Villette en 1949.

Séries d'archives, référence filmique... La première chose qui frappe en ouvrant ces livres, c'est la place importante qu'y tiennent les images : cartes, plans, pages de carnets, photographies et photogrammes alternent avec les pages écrites, en vers ou en prose. On peut supposer là une influence directe de l'écrivain allemand W. G. Sebald, mort en 2001, hanté par la Seconde Guerre mondiale. Les romans de Sebald sont en effet ponctués de vignettes, issues de sa collection photographique personnelle.

Étrangères au propre texte de l'auteur, images et citations en forment pourtant l'ossature. Elles sont l'empreinte de l'archive dans les livres de Muriel Pic. Elles témoignent qu'un dossier a bien été ouvert, consulté, relu – puisque toute archive suppose une relecture. Chaque lecteur accumule, entre les pages qu'il consulte, un trésor de souvenirs, de sensations, d'idées et de notes – tout un capital médiatisé par des images d'ancien temps. L'historien est celui qui revient avant la nuit chercher le trésor. Les notes deviennent des poèmes intercalés entre les documents, et les documents des images intercalées entre les textes. Voilà remontée, dans le livre, une séquence impure où s'agencent textes &

images, poèmes & citations. Art séquentiel. Ceci dit, l'archive n'est pas inerte. Quand nous regardons des images, les images nous regardent, comme nous regarde cet homme photographié aux puces de Vanves, reposant son bras sur un coin de muret – un bras qui semble plus fatigué que lui-même (photo reproduite au début d'*En regardant le sang des bêtes*) – ou comme les silhouettes inquiétantes dans les abattoirs regardent les animaux que nous sommes toujours – ou comme un projet de centre de vacances en mer Baltique, voulu par des architectes du III^e Reich (évoqué dans *Élégies documentaires*) regarde les consommateurs-touristes que nous redevenons dès que nous pouvons. Entre les images surgissent des échos, des chevaux de retour, des tigres de papier prêts à bondir de l'archive et dont les textes de Muriel Pic apprivoisent le mouvement.

Mais paradoxalement, les images s'usent à force d'être regardées. Plus mornes à chaque répétition, elles échouent à arrêter le cours du temps – qui nous transporte comme des somnambules. Les images des migrants en Méditerranée nous regardent-elles encore, dans leur interminable actualité ou sombrent-elles dans le gris des circulaires et des mauvais rêves? Muriel Pic a publié en 2017 une série de poèmes, évoquant les migrants et la grève de Patmos, documents à l'appui, sur le site Poezibao. C'est l'un des enjeux qu'il y a à intercaler des poèmes entre les images : freiner leur succession obligatoire pour que d'un bond elles reviennent, contemporaines – quitte à faire des détours par l'Histoire, par la littérature, par l'actualité. Ni les écrits ni les images ne sont neutres, et les archives sur lesquelles travaille Muriel Pic, encore moins : un trésor est caché dedans, qui peut nous garder du sommeil, nous rendre présent, bref : nous sauver du passé.

BIBLIOGRAPHIE

En regardant le sang des bêtes,
Trente-trois morceaux, 2017.

Élégies documentaires,
Macula, 2016.

Les désordres de la bibliothèque,
Filigranes, 2010.

« Rügen »

I. Tour-opérateur – *All inclusive* – Fossile Prora

Le tourisme, c'est toujours la même chose
 toujours la même île
 le même sel, le même soleil
 les mêmes gestes.
 Sur fond bleu d'affiches publicitaires
 se détachent des corps semblables
 bronzés, nourris, sportifs.
 Une éternelle carte postale
 de l'île identique, idéale.
 Le tourisme, c'est l'industrie du même.

Poméranie occidentale Rügen.
 Latitude 54° 23' 59" Nord.
 Longitude 13° 33' 36" Est.
 Coordonnées historiques
 d'une utopie politique
 sur l'atlas national-socialiste :
 vacances *all inclusive*
 – mascarade de l'État providence comprise.
 1935. À *Prora Seebad*,
 le tourisme, c'est la dictature elle-même.

Des vacances turquoise
 malgré la bruine, les courants froids.
 Des vacances de rêve
 même si l'île ne s'est jamais laissée faire :
 toujours elle emporte les vivants dans la mer
 aux abords des falaises d'un blanc squelette.
 Les fossiles parlent les fossiles pleurent.
 Au crépuscule de Rügen,
 on entend leur voix d'empreintes
 leur élégie de témoins de craie.

« Miel »

I. Le syndrome du miel – Charles Fourier pensait – Pots de miel

L'art ancien des abeilles :
figurer la communauté parfaite.
L'art ancien des communautés :
prendre les hommes pour des abeilles.
C'est le syndrome du miel
l'utopie du travail partagé
le modèle de la vie communautaire
la métaphore de la société élémentaire
la morale des âmes dévouées.
Le travail fait un bruit d'enfer,
l'enfer des ouvrières
sans trêve toutes les mêmes.

Dans une phalange
s'il y a nécessairement des capitaux
il ne peut y avoir de capitalistes
ces hommes oisifs
qui vivent exclusivement du travail des autres.
Tout le monde sera capitaliste !
même les plus pauvres :
ils pourront acheter quelques actions
ils pourront faire un peu de profit.
Le capital sera ainsi rendu inoffensif
Et l'exploitation de l'homme par l'homme
sera bannie.

Ah l'écœurante histoire !
Ils voulaient tous le pot de miel
dans leur bouche le liquide imputrescible
dans leur chair l'éternelle jeunesse.
À grandes goulées le nectar des bêtes
ses vertus antibactériennes et immunitaires
la vomissure sublime des insectes.
Un essaim dans le corps d'un veau sans tête
couché sur du thym et du daphné frais.
Ah l'écœurante histoire !
Elle colle les paupières
ferme les bouches
et promet une mort lente par diabète.



EDWY PLENEL

PAR JEAN-FRANÇOIS MANIER

Edwy Plenel, homme public, homme pudique

Ce qui frappe d'emblée chez Edwy Plenel, c'est la cohérence d'un homme, dont l'engagement à produire des vérités de fait qui aident à comprendre le monde, et partant, à le changer, n'a connu au fil du temps ni compromis, ni lassitude et a trouvé avec la création de Mediapart en 2008 sa pleine réalisation.

Une horizontalité à hauteur d'homme

Edwy Plenel est un homme public. Ses interventions dans les médias, ses nombreuses publications sont remarquées bien au-delà de la sphère politique. Dans leur diversité, ce qui lie ses prises de position, ses enquêtes et ses révélations pourrait être une détestation de l'inégalité, un désir profond de partage à l'horizontal, sans hiérarchie héritée, de tout ce qui fait notre vie commune : l'information, le pouvoir, l'organisation des formes sociales, l'invention d'une société plus juste. Edwy Plenel s'élève sans relâche contre tous ceux qui affirment que les hommes ne naissent pas égaux, et qu'une race, une civilisation, une culture, une religion seraient supérieures aux autres. D'où son engagement anticolonialiste bien sûr, mais aussi antisexistes, antimachiste. D'où ses critiques répétées de notre trop présidentielle V^e République : pas plus que Napoléon, Sarkozy ni Macron ne sont ses amis... Edwy Plenel n'est pas un fervent défenseur de la fumeuse « théorie du ruissellement », on l'aura compris. Il serait plutôt adepte de l'irrigation partagée et d'une élévation collective.

Une verticalité secrète

On connaît donc plutôt bien Edwy Plenel, homme public, pour peu qu'on s'intéresse à l'actualité. On connaît beaucoup moins l'homme pudique, l'homme secret et intérieur, habité d'une verticalité qui n'est pas sans lien avec la spiritualité. Edwy Plenel n'est pas croyant, il l'affirme sans ambiguïté. Mais on sait bien qu'il y a une forme de spiritualité qui touche au sacré sans empiéter sur le champ religieux. C'est elle, il me semble, qui anime secrètement Edwy Plenel. Cette verticalité spirituelle, cette aspiration personnelle à s'élever de son ordinaire est ce qui l'amène à la poésie — et ses goûts en la matière sont affirmés, nourris et divers, de Césaire à Pasolini, de Segalen à Saint-John Perse... Si Edwy Plenel pense que c'est au poétique de réenchanter le politique, c'est sans doute que lui, journaliste happé par son métier, « ouvrier-artisan du présent » comme il aime à le dire, affirme son besoin du temps long du poème qui féconde, comme un contre-poids au temps du présent omniprésent qui assèche. Besoin d'un horizon aussi, d'un au-delà qu'il n'atteindra certes pas, mais qui l'invite à se mettre en route, et toujours l'emmène plus loin, plus profond. Chacun de nous a ainsi des rendez-vous avec lui-même qu'il ne faut pas manquer où il s'agit d'être là, présent, debout en soi, sans faillir. Edwy Plenel y fait parfois allusion et toujours pudiquement. Ses lectures des poètes, ses longues marches solitaires en Lozère ou dans le Jura, ses nuits de veille éblouie sur une crête du Stromboli, ce volcan qui est, dit-il, comme une respiration de la terre et le renvoie à sa fragilité : autant de rendez-vous secrètement tenus avec lui-même, autant d'amers dressés sur les chemins d'un monde à inventer ensemble.

DERNIÈRES PARUTIONS

La victoire des vaincus. À propos des gilets jaunes,
La Découverte, 2019.

La valeur de l'information,
Don Quichotte, 2018.

Le devoir d'hospitalité, Bayard, 2017.

Voyage en terres d'espoir,
L'Atelier, 2016.

Dire nous, Don Quichotte, 2016.

La troisième équipe,
Don Quichotte, 2015.

Pour les musulmans,
La Découverte, 2014.

Dire non, Don Quichotte, 2014.

Le droit de savoir,
Don Quichotte, 2013.

« Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus... »

Cette interrogation de Saint John Perse m'accompagne ici, à Nantes, la ville où je suis né, où j'ai peu vécu mais dont je tiens sans doute, au plus obscur de ma conscience, mes rêves de lointain, mes rêves au lointain. Des bribes de souvenir me reviennent qui en témoignent. Ce lancement d'un navire aux ACB, les Ateliers et Chantiers de Bretagne où travaillait mon grand-père maternel, lente glissade spectaculaire regardée depuis un appartement du Quai de la Fosse. Cette légende littéraire nantaise, souvent partagée en famille, de Jules Verne, tout gamin, parti s'enrôler comme mousse sur un rafiote et rattrapé de justesse par son père. Cet oncle qui cabotait le long des côtes africaines avec ses récits rapportés de la grande-île, Madagascar. Cette forêt de grues portuaires, aperçues sur la route à l'approche de Saint-Nazaire, qui me semblaient la porte d'entrée des vacances estivales. Cette mer immense que je contempiais depuis la villa familiale, perchée sur la falaise de Saint-Marc-sur-Mer, une mer grise et morose dans l'ennui de vacances trop immobiles.

« S'en aller ! S'en aller ! Parole de vivant... » Saint John Perse toujours. Je suis d'ici mais mon imaginaire est d'ailleurs. Breton d'outre-mer, définitivement. Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, mes pays d'enfance, puis de jeunesse furent au lointain, de l'autre côté de l'Océan Atlantique d'abord, de l'autre côté de la Mer Méditerranée ensuite. Au pays d'Aimé Césaire et d'Édouard Glissant, la Martinique. Au pays d'Albert Camus et de Kateb Yacine, l'Algérie.

Aux deux pays de Frantz Fanon, pays natal, pays causal ; Fanon, ce voyant des âmes – il était psychiatre –, ce devin des peuples – *Les damnés de la terre* ont fait le tour du monde – ; Fanon, soldat antillais de la France Libre devenu combattant de l'Algérie indépendante et, au-delà, des émancipations africaines. Fanon qui, dans son premier livre, *Peau noire, masques blancs*, paru en 1952, l'année de ma naissance, avait eu cette fulgurance, ô combien brûlante dans notre siècle amer, d'indifférence de l'Europe aux migrants, exilés, réfugiés : « Il ne faut pas essayer de fixer l'homme, puisque son destin est d'être lâché. »

Je veux donc vous parler du lointain. De ce lointain qui est le chemin du prochain.

« Agis en ton lieu, pense avec le monde », aimait recommander Édouard Glissant, dont la poétique fut résolument une politique. Chantre de l'identité relation, ce tremblement qui tisse le Tout-Monde et le Tout-Vivant, il n'a cessé de pourfendre l'illusion mortifère des identités à racine unique où s'assèche l'humanité et se nécrose la solidarité. « Je change, échangeant avec l'autre, sans me perdre pourtant ni me dénaturer », ajoutait-il afin de rassurer celles et ceux qui prennent peur à la perspective du voyage vers l'autre. Ils craignent l'épreuve de cette rencontre où, le reconnaissant justement comme autre, résistant à la tentation de l'assimiler à soi-même, l'on découvre sa propre humanité, admettant enfin que ce sont le divers, le pluriel, le multiple qui nous font semblables, et non pas ce Grand Un du pouvoir et ce Grand Même de l'identité qui n'ont eu de cesse d'entraver l'élan de l'humanité, de l'abaisser et de l'appauvrir, de la blesser et de l'enlaidir.

Grandir au lointain, cette expérience fondatrice, m'est un passé plein d'à présent. Loin d'un souvenir exotique, c'est une leçon politique. Un philosophe, qui était poète à sa façon, Gilles Deleuze, l'avait compris. Dans son fameux *Abécédaire filmé*, à l'article « Gauche », il explique que la différence entre conservateurs et progressistes, entre tenants des immobilismes sociaux et partisans des inventions émancipatrices, est une question de perception de l'espace, d'adresse qui fixe à demeure ou de mouvement qui emporte au loin. Les premiers partiront toujours d'eux-mêmes, de leur lieu, de leur rue, de leur ville, de leur pays, quand les seconds partiront de l'horizon, du monde qui nous interpelle, du lointain qui nous appelle et nous requiert.

Au fond, comme beaucoup d'entre vous sans doute, je suis l'enfant de ce que Deleuze avait théorisé. Quelle est cette expérience politique? Quelle est son actualité persistante? Quelle est surtout sa vitalité résistante à l'image de cette découverte de Camus, au soleil de Tipasa – Tipasa qui fut mon refuge adolescent en Algérie : « Au milieu de l'hiver, j'apprenais enfin qu'il y avait en moi un été invincible »? Un invincible été...

Cette expérience, c'est celle de l'égalité. De l'égalité naturelle. Évidente, flagrante, sans bavardage ni théorie. Oui, l'égalité naturelle miraculeusement sauvée à l'épreuve d'une si longue durée d'inégalité criminelle, officielle, juridique, étatique, violente, assassine, effrayante! Grâce aux peuples martiniquais et algérien, grâce à ce retour à l'envoyeur – le pays des droits de l'homme, du moins de sa déclaration – qu'ont supporté ces pays qui firent notre fortune, notre richesse, nos privilèges, dans l'asservissement esclavagiste, dans l'humiliation coloniale, j'ai tôt appris qui était l'adversaire humain de l'homme.

Cet adversaire, le nôtre, toujours en embuscade, souvent de retour, ce sont les tenants de l'inégalité naturelle. Ils ont eu hier leurs lettrés et leurs stylistes – Joseph de Maistre, Charles Maurras –, comme ils eurent avant-hier leurs juristes et leurs administrateurs – les rédacteurs du *Code noir* ou des statuts antisémites –, comme ils ont aujourd'hui leurs bateleurs dont les foires sont médiatiques et dont les haines, infinies, sont des poupées gigognes : sous le sexisme, l'homophobie; sous la xénophobie, le racisme; sous l'islamophobie, la négrophobie...

Et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'humanité. Jusqu'à épuiser l'idée d'une humanité commune. Jusqu'à nier l'idée même du commun. Sexe, genre, civilisation, culture, nation, religion, etc., supérieurs à d'autres! Leur crédo n'est autre que la folie qui a déjà égaré les hommes ici même en Europe, jusqu'au crime, contre l'humanité précisément. [...]



LOUISE DESBRUSSES

PAR THOMAS GIRAUD

Couronnes boucliers armures (sans virgules entre les mots – c’est important), *L’argent, l’urgence* (avec une virgule – c’est important), deux textes d’une force qui sidère, tous les deux publiés aux éditions P.O.L. Des livres avec des phrases brèves, comme si c’étaient des injonctions. Des livres un peu fous qui avec cette langue droite, tonique, à l’os comme disent certains pour signifier qu’il n’y a pas de coquetterie superflue, entrent peu à peu dans l’intimité, dans la douleur, tournent autour de l’espoir, d’un certain cynisme lorsqu’il est là non pour se moquer mais pour dire le désenchantement. Deux livres qui me sont apparus être sur le corps et sur les mots. Ou en tout cas des livres où le corps n’est jamais loin et dit beaucoup des mots et des maux.

Puis, trois essais intitulés *du corps (&) de l’écrit* (2009-2010) écrits à l’invitation de la revue *Inculte*, qui ont interrogé l’invisible performance physique de l’écrivain dont le texte est la trace. Ces questions conduisant perceptiblement l’auteure vers des performances d’une nature plus visible, plus audible, quand le corps, la voix de l’écrivain lui-même font partie intégrante du texte (ou de son absence) au point que les séparer devienne difficile. Voire impossible parfois. Problématique.

Enfin, *Le corps est-il soluble dans l’écrit?*, conférence dansée publiée par les éditions Principe d’incertitude, dans la collection Pulsar. Ce texte comporte une préface idéale de Célia Houdart dans laquelle celle-ci termine par ces phrases que je fais tout à fait miennes : « Si vous saviez pourtant comme je les aime les livres. Justement. Grâce à *Le corps est-il soluble dans l’écrit?* on écrira d’autres livres. Ou les mêmes mais on les écrira mieux. On les écrira vraiment, je le pressens. »

Le cœur rectifié, dont un extrait est présenté ici, est un projet poétique et musical, évolutif, à géométrie variable, né à Berlin en 2010 de la rencontre entre la musicalité des textes de Louise Desbrusses et la texture musicale des compositions de Christiane Hommelsheim et Ralf Haarman.

DERNIÈRES PARUTIONS

Le corps est-il soluble dans l’écrit?,
livre-dvd,
éditions Principe d’incertitude,
coll. Pulsar, 2018.

Les innommables et Comptes de fait,
in TINA n°8, éditions Ère, 2011.

Du corps (&) de l’écrit #2,
in *Inculte* n°19, 2010.

couronnes boucliers armures,
P.O.L., 2007.

L’argent, l’urgence,
P.O.L., 2006.

bien la bougie pas mal devant le miroir là les reflets tout ça vérifier
 que j'ai la clef c'est mieux comme ça après je suis quand même plus
 quand même tranquille c'est le genre d'endroit où on peut venir
 seule tout le monde s'en fiche le pain le pain ne pas oublier le
 pain on dirait en tout cas je trouve j'ai vu personne là me regarder avec
 cet air là penser au pain penser au pain non tout le monde s'en
 fiche et moi aussi je m'en fiche d'être seule le pain c'est juste des
 fois les regards je me demande ce qu'elle en pense la serveuse
 ah les clefs l'argent les papiers ah non j'ai tout j'ai rien oublié moi
 faire ça serveuse là je crois pas que j'aimerais c'est pas que ce
 que je fais a de l'intérêt mais bon le pain penser au pain mais bon
 c'est je sais pas c'est les horaires c'est bon je sais pas c'est les
 clients c'est je sais pas là bon c'est le bruit c'est oui ça le bruit je
 dirai là le bruit je supporte pas ça me rend le bruit je n'arrive plus à
 rien à faire à penser rien alors ça alors j'ai même pris les deux
 jeux de clefs c'est bien la première fois je crois un jour là faut que
 j'y pense là à avoir un double quelque part l'endroit parfait pour les
 femmes seules quelque part si je les perds les clefs un double mais
 alors là je vois pas où on ne vous le fait pas sentir ou si on me les
 vole c'est normal noyée dans la masse des femmes seules parce
 que là si je me fais voler mon sac je perds les deux jeux je me
 demande ce qu'elles en pensent les deux filles non ils ont oublié
 de peindre le radiateur alors là alors ça ils ont oublié les gens sont
 marrants ça se voit pas au premier coup d'œil mais au bout d'un
 moment tout est fermé demain faut que je pense au pain j'oublie
 toujours le pain, les clefs pas, le pain oui, encore jamais les clefs c'est
 quoi ce qu'ils ont mis dans la sauce bon la sauce bien la sauce pas
 mal la sauce bon un peu la sauce trop sucrée comme goût pour moi
 mais pas mal bien est-ce qu'il y a mon adresse dans mon sac un
 peu oui comme de l'orange là je dirai parce que être volée et en
 plus laisser l'adresse il a pas demandé cher j'espère le peintre parce
 que là ça se voit le radiateur non je crois pas non impossible non
 personne non peut savoir non là où j'habite non et puis il a dû faire
 vite c'est pas quand même droit quand même en tout cas je trouve
 mais au moins les couleurs ça va ça va c'est déjà ça nulle part
 c'est marqué je crois l'adresse pas sur mon carnet en tout cas ça j'oublie
 toujours, ça oui le pain le pain le pain penser au pain sur mon passeport
 non plus c'est la vieille adresse encore je crois oui c'est oui surtout
 le rouge là le rouge là il est bien c'est non le vanille avec la lumière
 le vanille fait jaune un peu enfin pas trop enfin c'est pas trop gênant
 non plus le pain le pain les couleurs personne fait attention les
 gens sont marrants à part moi là à toujours les voir les détails
 là encore plus vieille l'adresse sur mon permis l'adresse mais alors
 pourquoi moi les détails pourquoi je les vois je sais pas je les vois c'est
 tout c'est comme ça ah bien elle là alors ça alors là non elle a non
 si elle a oui c'est ça oui un cheveu dans son assiette non si un
 long un très pour ce qu'il y a à voler de toute façon c'est qui c'est
 non mais c'est pas quand même au moins quand même non mais
 si elle est où et voilà pas attachés les gens sont marrants

quand même sonnez-vous, quand-même sonnez-vous en maugréant : qu'est-ce que c'est que ce truc, encore une dingue, c'est bien ma chance. et/ou : tous des malades, pourquoi je fais ce foutu métier. et/ou encore : celle-là, je vais lui faire payer, qu'est-ce qu'elle croit. et/ou peut-être : c'est une blague, c'est une blague ça veut rien dire. et/ou, qui sait ? non non c'est une cinglée, ça veut dire quoi, là, cette grosse enveloppe scotchée sur la porte avec mon nom et des cœurs rouges partout, j'en ai marre de ces conneries, de ces tarés, de ces voleurs, de ce boulot de merde. et/ou : après tout, c'est son problème, elle va le payer, et cher. moi je file au café, ce sera bien la première fois que je pourrai profiter de la terrasse au printemps.

quand même sonnez-vous encore par acquis de bonne conscience propre sur elle et sans tâche selon vos critères quand même sonnez-vous encore parce que réputation sans faille, parce que peur de mal faire. quand même sonnez-vous encore en tendant l'oreille pour vous assurer que la sonnette fait bien son office et sonne. oui elle sonne. quand même sonnez-vous encore l'ouïe à l'affût d'un bruit qui révélerait une présence tapie derrière la porte, ils en sont capables, vous dites-vous peut-être, pour échapper au contrôle ils sont capables de tout, vous dites-vous peut-être, comme si on ne finissait pas par les attraper ces imbéciles. peut-être avez-vous un élan de pitié. ou pas. non plutôt pas. quand même sonnez-vous une dernière fois en espérant que c'est un malentendu, à ce stade vous pouvez encore espérer, croire que c'est un malentendu, que quelqu'un va ouvrir la porte, que cette grosse enveloppe qui porte votre nom entouré de cœurs n'est pas malgré les apparences : pas pour vous.

quand même sonnez-vous une dernière fois avec l'irruption soudain entre les oreilles d'une vieille rengaine *gaston y a l'téléphon qui son'* que vite vous chassez : quand ça se met à chanter tout seul, c'est mauvais signe, surtout ces vieilles saletés de chansons qui peuvent s'incruster tout un jour et la nuit qui suit, et la semaine en son entier. voire plus. quand même sonnez-vous. mais non, *person ne répon.* machinalement vous vérifiez que la porte est fermée, c'est-à-dire à clef. peut-être qu'il suffit de tourner la poignée ? non. il ne suffit pas. et puis de toute façon vous n'auriez pas le droit d'entrer. oui, mais vous pourriez appeler depuis la porte ouverte. oui, mais : s'il y avait un chien ? non. vous l'auriez entendu. ils ne vont pas jusqu'à les dresser au silence ces sales bêtes, non ? ou un piège ? non quand même pas, y vont quand même pas jusque là, pas encore. ou pis. ah non. ça non, vous n'avez pas envie d'y penser, un corps sans vie. un cadavre donc. le cauchemar du contrôleur de pauvres à domicile : la porte pas fermée et derrière un macchabée qui commence à sentir. un instant tentée de flairer l'air pour filtrer les informations qu'il transporte, vous repoussez cette idée en vous accrochant d'une main à votre téléphone portable, ça vous rassure, et de l'autre à l'enveloppe, la grosse enveloppe couverte de ces stupides cœurs rouge et qui est donc bien, hélas, elle est tout à fait, sans aucun doute désormais, elle est cette foutue sale enveloppe, ce qu'elle veut faire croire qu'elle est : une enveloppe qui vous est destinée.



DOMINIQUE FABRE

PAR ALAIN GIRARD-DAUDON

Il y a en littérature, comme au cinéma, ceux qui aiment les épopées sur écran large, et ceux qui préfèrent les focales resserrées, les gros plans, les visages, les destins individuels, ceux pour qui l'intime raconte l'universel, l'humble prime sur le grandiose. Dominique Fabre est de ceux-là. Son œuvre en cours (romans, nouvelles, poèmes) parle avec empathie et tendresse de ces petits qui ne le sont pas, des gens de peu qui valent tant. Une justice rendue aux héros du quotidien. Une émission sur France Culture : « Pas la peine de crier ». Dominique Fabre en fut l'un des invités. Ça lui allait bien. Toute en douceur, mezzo voce, sans bruit, son écriture pour autant n'épargne pas le lecteur, elle dérange et bouscule. Elle est constat. « Tout le monde dort / on est tous archi-fatigués », lit-on dans *Les enveloppes transparentes*. Plus loin : « Comment va la douleur aujourd'hui ? » Les gens rencontrés ici sont las et pourtant follement désireux de vivre, ce sont des êtres souffrants, en perpétuel questionnement. Ainsi le narrateur des *Soirées chez Mathilde* ne sait pas qui aimer, des femmes ou des hommes.

Par goût de l'indécis on habite aux portes de la ville, aux frontières, dans des lieux sans identité, des endroits flous, où tout peut basculer. « Vraiment, qu'est-ce que je faisais là ? ... Il faut que je me soigne, je me disais parfois, mais bon. » C'est aux périphéries que se rencontrent les échoués, aux marges que sont les marginaux. Les cafés sont des lieux de sociabilité essentiels, où à défaut de refaire le monde, on se reprend de sa solitude.

« Il offrait des demis à qui avait envie, à qui voulait boire avec lui. Parfois il tenait des discours sur la physique, les trous noirs et la théorie de la relativité, le sable et le vent des plages, ce genre de trucs... » Il y a des bruits de comptoir dans ces récits.

Et un bruit encore : « ce bruit du temps qui passe, et par moments les souvenirs qui vous envahissent vraiment comme une lame de fonds. » Il y a dans cette œuvre une intense nostalgie, comme une petite musique. Dominique A, lecteur assidu, ne s'y est pas trompé et se dit « inspiré » par lui. Dans *Les soirées chez Mathilde*, il lit cette phrase « Aujourd'hui n'existe pas », il en fait une chanson. Certains textes sont comme des chansons, des poèmes, ce qui est un peu pareil. Lisant ce titre *Je t'emmènerai danser chez Lavorel*, je pense au bal chez Temporel de Béart, au bal perdu de Bourvil, aux baisers volés de Trenet. Pour autant ce n'est ni désuet, ni mièvre. La mélancolie ne l'est pas. Elle est féconde. Un regard triste sur l'enfance perdue, les rêves évanouis, les amis disparus, comme ce Callaghan qu'on veut retrouver, tous les rendez-vous manqués de la vie, les questions sans réponses, engendrent des œuvres magnifiques. L'œuvre de Modiano en est la preuve, et on pense souvent qu'entre les deux écrivains, il y a une communauté de regard. Tous deux arpentent les boulevards de ceinture, croisent des gens troubles, avancent doucement dans le flou des souvenirs.

On ne sort pas malheureux de cette lecture. Il y a là beaucoup de tendresse et d'amour, une douce énergie qui fait que, aussi absurde soit-elle, la vie vaut d'être vécue. Et un parfum, une musique qui sont la marque du poème.

DERNIÈRES PARUTIONS

Je veux rentrer chez moi,
Stock, coll. La Bleue, 2019.

Les enveloppes transparentes,
éditions de l'Attente, 2018.

Le grand détour,
éditions Light Motiv, 2018.

Les soirées chez Mathilde,
éditions de l'Olivier, 2017.

En passant (vite fait) par la montagne,
Guérin, 2015.

La mallette,
Cénomane, coll. Mots-manbules, 2014.

Je t'emmènerai danser chez Lavorel,
Fayard, 2014.

Photos volées,
éditions de l'Olivier, 2014.

Des nuages et des tours,
éditions de l'Olivier, 2013.

Il faudrait s'arracher le cœur,
éditions de l'Olivier, 2012.

J'aimerais revoir Callaghan,
Fayard, 2010.

Avant les monstres,
Cadex, 2009.

Tu me prendras la main
chez Lavorel
j'espère que je serai digne de toi
si j'avais dix ans de moins 42 ans
plutôt que 52 bientôt 53
je te proposerais d'avancer encore
d'essayer encore
mais dix ans de trop ont passé
as-tu vu le portail grand ouvert et toutes
les fenêtres cassées
où c'était marqué « à vendre »
depuis tellement longtemps déjà ?

Tout à coup me revient
la merveilleuse histoire
des petits vieux épuisés
qui se shootent à mort
guillerets charmants désuets
et se tiennent la main
sans fléchir en souriant
en s'aimant
quand ils ont dépensé, pour s'acheter leur héroïne,
le dernier mur de leur maison hypothéquée.
Ce film est de Rainer Werner Fassbinder.

Chez Lavorel
j'ai l'impression
que quelque chose de grave va se passer
je me le dis depuis trois jours sans arrêter
quelque chose de très grave va se passer.

De guerre lasse
dans le bruit des chansons
nos amis nous ont quittés,
nous avons prétendu l'au revoir
la prochaine semaine mois année
je n'ai pas envie de mourir
je n'ai pas tant envie de vivre non plus
mais nous ne connaissons que ça
toi et moi.

Tu arranges mon nœud de cravate
putain je ne vois rien dans la glace
une cigarette au bout rougi grille pour moi
sur le rebord de l'évier
cela fait des années que je n'ai plus fumé
mais tu me dis vas-y si tu en as envie
finis le paquet entier nous avons tellement de temps
ensemble tout les deux.

Et comme je les allume l'une après l'autre
tu me rajoutes : il nous reste une heure
peut-être même deux.

Tes seins sont lourds
tout contre moi.
Nous dansons seuls
dorénavant.

Le dancing est déserté
comme tous les vieux dancings
comme tous les grands dancings
où se sont succédé
les couples que Lavorel accueille
ils lui demandent c'est bien ici chez vous ?
il leur répond :
à votre avis ?
puis il leur fait signe d'entrer.

Je te raconte à l'oreille
comme je t'ai beaucoup aimée
sans le montrer sans y croire
tu souris, tu plisses les lèvres
(mais regarde où tu mets les pieds !)
tu comptes pour moi les pas sur la rengaine
et puis sans que je sache pourquoi
je te reparle une autre fois
de mon passé de mes parents si peu connus
d'avoir été beaucoup aimé de toi
ne rend pas les choses plus faciles
mon père chemise saumon en soie froissée
rue de Blondel rue de Buda
rues de toutes les prostituées
qui ne lui ont jamais donné
la revanche et la belle
ma mère maman
(ne m'appelle pas maman ! j'ai vraiment horreur de ça !)
du coup je ne vais même pas raconter.
Et tu m'entraînes
ou bien quelque chose d'autre que nous et toi
l'heure tourne
tu veux remaquiller tes lèvres
prendre une douche à l'étage
on pourrait monter là-haut, ça te va ?
il est l'heure maintenant
quelque chose de très grave va se passer.



RACHEL EASTERMAN-ULMANN

PAR SOPHIE G. LUCAS

Chère Rachel Easterman-Ulmann,
Chère Poète,

Grâce à vous, j'ai découvert que j'étais la honte de ma famille, l'illusion du Grand Soir, le Gigi l'amoroso de Dalida, et à la fois une Candy Butch et une Stone Butch. Grâce à vous et à vos tests amoureux, romantiques, malicieux, poétiques, engagés, de *La langue des oiseaux*, avec pour sous-titre : *QuellE amoureuxSE êtes-vous ?* J'ai donc additionné carrés, ronds, losanges et triangles me demandant, et vous Rachel Easterman-Ulmann, quelle poète êtes-vous ?

Vous êtes née en 1974, année de chansons d'amour dans le Top 20 telles que : *Le mal-aimé* et *Le téléphone pleure* de Claude François, *Le premier pas* de Claude-Michel Schönberg, *Gigi l'amoroso* de Dalida, *Je t'aime, je t'aime, je t'aime* de Johnny Hallyday. Quelle fée, la tête envahie de ces tubes inoubliables, s'est penchée au-dessus de votre berceau ? Cette fée Lilas, peut-être, jouée par Delphine Seyrig dans *Peau d'âne*, et qui ouvre votre série de tests ? Une fée que vous définissez ainsi : « Habitée à séduire, vous êtes désarmée quand vous rencontrez de la résistance. Vous prenez alors les armes et menez des batailles nécessaires à ces amours ». Ce tout premier test, vous l'avez imaginé pour celle dont vous étiez amoureuse. On aime à croire qu'il s'agit de vous, mais comme vous aimez jouer avec les personnalités, il s'agit peut-être de votre double fictif. Cet exercice en a déclenché d'autres, pour « continuer à communiquer » avec elle, et même après, « quand le silence s'est conclu sur un dernier rendez-vous qui a été autant la fin du monde que je le craignais » écrivez-vous dans votre *Lettre imaginaire*, pour « la plus belle fille du monde ». Vous vous jouez des codes dans ces tests pour dire à la fois la légèreté et la tristesse, la blessure, le chagrin d'amour, l'élan

amoureux, « la vibration de l'attachement ». Les réponses apportées nous font traverser l'état amoureux, le vôtre, le nôtre, pour, peut-être, s'en défaire... Jusqu'à une prochaine fois. Alors, oui, écrire avec de la poésie, des mathématiques, de la philosophie, des chansons, une multitude de références culturelles. Tourner la langue pour tourner la page, embrasser la langue des oiseaux, celle qui donne un autre sens aux mots/maux. Et ainsi, nous faites-vous passer par l'état de chanson, d'illusion, de légume, de ponctuation, de romantique, de chaudasse, de butch, de féministe (car vous vous amusez aussi des clichés), de langue, de disparition.

Qui suis-je quand je suis amoureux-se ? Et de penser aux *Fragments d'un discours amoureux* de Barthes, où l'on pourrait cocher différemment les chapitres de son texte selon la personne aimée, selon l'amoureux-se que nous sommes. Aimer nous révèle à nous-même tout comme semblent le suggérer vos tests. Vous vous êtes nourrie de ce texte de Roland Barthes, mais aussi de *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée* de Pablo Neruda, *L'éthique* de Spinoza, *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec et *Le corps lesbien* de Monique Wittig.

L'amour, toujours l'amour, est l'objet de votre travail de plasticienne, de poète, ainsi ce conte *Maurice* ou la quête amoureuse d'un lapin queer, mi-humain mi-lapin, doté de deux seins et de trois cœurs, sauvé par Cendrillon, qui découvre les joies du polyamour, et dont Hector tombe amoureux. Oui, chère poète, vous êtes une romantique, quand on sait que l'accouplement des lapins dure trente secondes, en moyenne, mais qu'importe, l'amour, toujours, transforme tout, nous transforme, et vous-même inventez le romantisme trash, décalé, et sans hésiter, nous donnons à la poète notre langue au chat pour nous hisser vers *La langue des oiseaux*.

BIBLIOGRAPHIE

La langue des oiseaux.
QuellE amoureuxSE êtes-vous ?
Cambourakis, 2016.

[...]

Le temps qui est passé a au moins acté la réalité, cela n'a été qu'anecdotique. Pour toi bien sûr, et finalement pour moi aussi. On ne se reverra sûrement jamais, dans le meilleur des cas, il y aura quelques images, échos, de la vie de l'autre. Mais aucun échange précis, aucune parole directe, rien de l'intimité.

Dans tes derniers mots dits de vive voix, il y a eu ceux qui ont sonné si dramatiquement : « Je te souhaite une belle vie ». Je l'espère vivement pour toi, pas tant que je crois que tu seras épargnée, personne ne l'est vraiment, mais juste que tu aies au moins toute la joie possible, que le doute ne t'effleure pas et que la douceur soit dans ton quotidien.

Tu ne liras pas ce message, il est pour celle que j'ai vue sept fois, ai pu toucher, même si cela n'avait rien de parfait, dans un espace temps qui s'est arrêté net, un jeudi après-midi.

Voilà, de tout cela, rien ne compte et tout touche encore.

Je pourrais me glisser sous l'apparence d'un serein attachement
Et le moment présent serait suffisant

Je pourrais m'enfoncer dans l'euphorie des petits riens
Et le moment présent serait suffisant

Je pourrais avoir le souffle coupé
Et le moment présent serait suffisant

Je pourrais rire sans pleurer
Et le moment présent serait suffisant

Je pourrais ne pas avoir mal
Et le moment présent serait suffisant

Je pourrais ne pas être moi
Dire alors les mots parfaits qui emportent
Faire les caresses qui dansent sous les doigts
Chanter, marcher, rêver

Mais surtout je te voudrais toi,
Sans secousse, sans emprise, sans promesse
Et tes baisers rempliraient le vide de mon corps



MATHIEU BROSSEAU

PAR ALAIN GIRARD-DAUDON

Mathieu Brosseau est bibliothécaire. Il en existe deux sortes : ceux qui défendent l'écriture contemporaine, et les autres. Mathieu appartient à la première catégorie. À la bibliothèque Marguerite Audoux, dans le Marais, il organise des rencontres régulières avec des poètes : c'est à cette occasion, invité par Mathieu en 2010 pour y parler de poésie, que j'ai eu le plaisir de le rencontrer. Habité par sa passion de la littérature et de l'échange, Mathieu Brosseau écrit, publie, articles, poèmes, romans. En revues, sur le net, chez divers éditeurs.

Chaos est un roman, mais le poème n'est pas loin. L'écriture ne se plie pas aux normes, ni aux codes convenus du récit. Avant d'être roman, le livre est rythme.

Nous est contée l'histoire d'une Folle – on la nomme ainsi, avec une majuscule – internée, parce qu'elle voit ce qu'on ne voit pas. Les fous ne sont pas ceux qu'on croit. « On peut se demander pourquoi les Cours condamnent... » écrivait Genêt. On se demande aussi pourquoi les sociétés enferment. Ces questions, Foucault, Guattari, Cooper les ont posées, et Mathieu Brosseau les a lus.

Qu'y a-t-il dans le chaos que voit en permanence la Folle? Cette masse rougeoyante et flasque au-dessus d'elle qui ne la quitte jamais. « Une sorte de chorion, dit-il, c'est-à-dire, un placenta ». Et dans le chaos de sa tête qui ne demande qu'à naître? C'est ce qui intrigue l'Interne en médecine, dont la spécialité, l'obstétrique, est de faire naître. Il est souvent question d'accouchement dans la poésie de Mathieu. À quoi servirait d'écrire si ce n'est pour porter au jour ce qui est enfoui, ce qui n'a pas crié?

Écoutons ces mots puisés dans un précédent recueil : « Il n'y a pas d'autres chemins, nul espoir de converger, de tourner, de bifurquer, de pivoter, ni même de revenir, c'est là tout le carcéral de ma tête et sa sortie, la prison de mes yeux et leur aboutissement, la foi et la peine, la peine d'accoucher... ».

L'Interne – avec ce seul nom et sa majuscule – et la Folle partent en cavale. À la recherche d'une jumelle artiste. Le récit se fait road-trip. D'une ville vers une autre. Les villes, comme les pays et les gens sans nom, sont génériques. Il est beaucoup question d'itinérance, de déplacement, voire de déroute dans les textes de Mathieu, « *Chaos* est une traversée ». Dans ses livres, on prend la tangente. Son précédent roman s'intitulait *Data Transport*. Son recueil *Ici dans ça* nous conduit de A vers B. Et *Chaos* peut être entendu comme un voyage vers le « Ça ».

Il est aussi question de corps, d'organes. On n'est jamais que chair et sang, fait d'humeurs, d'humus variés, corps et langues au pluriel. « Un texte n'a de sens que si il est profondément organique. » On a lu Artaud. L'être est fait de *Uns*, titre d'un précédent recueil.

Le mot *Chaos* est un motif récurrent, obsédant, dans l'œuvre de Mathieu Brosseau. Mais, ainsi que le soulignait Jean-Philippe Cazier dans *Mediapart*, « Parler de *chaos*, ici, ne renvoie pas à la simple idée de désordre mais à celles d'immanence, d'indifférenciation, de vitesse... » Cette vitesse qui habite les textes, leur donne énergie, fulgurance et richesse, ce qui les rendait résistants, mais pas cette fois. *Chaos* est un livre qui s'ouvre aisément. La Folle est un portrait de femme qu'on n'oublie pas.

DERNIÈRES PARUTIONS

Chaos, roman,
Quidam, 2018.

L'Animal central, poèmes,
Le Castor Astral, 2016.

Data Transport, roman,
éditions de l'Ogre, 2015.

Ici dans ça, poèmes,
Le Castor Astral, 2013.

La confusion de Faust, poèmes,
Le Dernier Télégramme, 2011.

Et même dans la disparition, poème,
Wigwam éditions, 2010.

L'espèce, poème,
éditions Mots tessonns, 2009.

Uns, poèmes,
publie.net, 2009
puis Le Castor Astral, 2011.

mathieubrosseau.com

La Folle dans sa cellule vocifère intérieurement; si puissamment que ses pensées passent dans sa bouche.

– La crevure de la naissance, moi je vous parle de l'univers, des univers qui se contiennent les uns les autres, qui s'accouchent les uns les autres et qui au final avortent, je vous parle du monde, du nôtre, parce que je le vois, on croit que le monde existe, mais il existe moins que le grand Chorion, vous me prenez pour une guenon, une imbécile pas finie, regardez là-haut bande de singes, il y a un carrefour de lumières, il clignote comme des cils, il accouche les consciences, mais lui il n'en a aucune, non non, il n'est pas volontaire, il n'a aucune volonté de faire, il fait c'est tout, pas plus pas moins, comme l'ampoule, moi je suis une accouchée de mon propre ventre car j'ai limé ce qu'il y avait dedans, je n'aime pas ce qui se fait sans moi, on est en lien, le truc là-haut, c'est à travers lui qu'on se voit, qu'on peut se voir, qu'on est un monde parlant, faut pas me prendre pour une huître car je la connais votre ignorance, les huîtres, on ne leur a pas donné la pilule, ça se multiplie comme les rats, je ne dis pas que c'est bien ou pas, je dis juste qu'un jour le monde, le nôtre, va naître. Et vous, vous n'avez rien à comprendre. Une belle déferlante à venir.

Ainsi parle-t-elle dans les aigus, les graves, staccato, des petits cris, pépie, comme de la craie sur le tableau, puis bruits de sabots, croasse, car elle a des humeurs divergentes selon les climats. Enfin, c'est ce qu'on croit. Et les « éclairés » à lunettes l'ont bien dit. Elle voit le Big Bang contemporain de l'homme et ce n'est pas une comédie.

Non-lieu

I.

Quelques débris pas plus ou si peu
 une lumière blanche peinture, une épaisseur poreuse
 un doigt levé, une chose tombe, un fracas modeste ou est-ce le pied
 ici retombe ou sans chemin trébuche,
 des pierres, du sable, ou des cendres volatiles
 c'est l'œil, loin très loin en retrait, ou une étoile loin très loin derrière
 la tête, qui voit ces poussières et ces mains, ou ce monde, c'est l'œil
 froid, étranger aux corps,
 c'est l'œil barré,
 ou ce monde-là, un peu de terre sur la joue, ou des mains déblayant,
 personne,
 là un bout de corps, une jambe restée intacte bouge seule, en
 équilibre sur de la tôle brûlante, des nerfs ou des fils de pantin peut-
 être l'âme, ou le vent, ou le vent,
 une voix, deux notes se répètent, un chant, quelques vents les uns sur
 les autres, ou est-ce un escalier, des murmures sans plainte, sans joie,
 une concorde,
 et cette eau qui manque, et cette chaleur sèche et
 ce sentiment sans cruauté qui n'est plus à la fête, qui n'est plus à
 l'exotisme d'entre les reflets,
 qui n'est plus à la fête, et sa sobriété intense cherche doucement
 entre l'œil et la main, cherche

II.

Et quand j'avance en cadavre, rien,
 rien ne juge en retour
 pas même pas même : rien
 ça tire, et traîne un corps, ça
 des yeux sont ouverts au scalpel, miens
 l'écorce des pupilles remonte et se retourne à la façon des pétales
 sève, lave ou pus poussés
 à la vitre les yeux d'un mort ne disent : rien
 pas même pas même
 et se libèrent et s'envolent les derniers oiseaux encore là, restés
 là
 il n'y a plus qu'un œil à la fenêtre
 pas plus



SÉVERINE DAUCOURT

PAR ALAIN MERLET

Quand on lit ce qui est écrit sur Séverine Daucourt, voici ce qu'on wiki-lit : Séverine Daucourt a été psychologue, journaliste, elle a écrit pour le théâtre, la chanson, mais avant tout... Séverine Daucourt est poète... Pas un ou une... Non... Poète !

Française, elle a vécu à Reykjavík – en Islande. Suffisamment pour s'imprégner de la langue ; elle a notamment traduit le poète Sján.

En 2003, Séverine Daucourt reçoit le prix Ilarie Voronca, pour son recueil *L'île écrite*. J'y lis : « cette cire insulaire / déroulée sur mer / sans tain »... « aucune route à prendre / sauf celle / qui me traverse »... « les mots sont le refuge du froid »... « corps endoloris élan rompu / sève muette / semblent ».

Dans *L'île écrite*, j'y vois comme des bribes d'une difficulté à dire, une langue empêchée – congelée.

En 2009, Séverine Daucourt publie *Salerni* – recueil de cinq textes courts – 5 élans, 5 ruisseaux qui feront les grandes rivières.

Dans *Salerni*, j'y lis : « tenter en tant que femme, courageusement tenter de ne pas être autre. De ne pas tenter l'autre » ; « dire clitoris sans les clarinettes ».

« Poète poétesse. Mieux le poète la poète l'auteur l'auteure ou encore l'écrivain l'écrivaine. Bientôt la pute le put'. Se foutre du genre des mots la question n'est pas là. Pouvoir être homme sans en être un (être femme sans en être une) bref. Être du genre indifférent. » ; « L'égalité des sexes fait divorcer la langue... » ; « la langue dans tous les sens mais sans sexe, n'est ce pas ? » ; « la langue désexe ».

Dans *Salerni*, j'y vois une Poésie « qui grandit dare-dare »... Une « voix-poème », emplie de « sensualité ».

Suivra, en 2012, un recueil, intitulé *À trois sur le qui-vive*.

Puis en 2017, *Dégelle*... Premier craquement elle / lui. Nous sommes passés de... *Une île* à... *Un il*... Avec évaporation du – e – disparition. Dans *Dégelle*, j'y lis. Mais non Séverine Daucourt le fera mieux que moi...

Dans *Dégelle*, j'y vois une langue qui s'écoule – à profusion – à plein torrent... Une rivière de mots, qui suit son lit – une langue qui joue... Oui... Et qui se joue des homo et des hétérophonies... Subtilement, le sens nous parvient – enfin « un des sens » !

La phrase s'avance, se syncope, puis s'imbrique, s'inter-pénètre... Les mots / syllabes prennent le large... Il y est question non pas de l'Amour, mais de La... Mour. Les lettres, même, permutent le « O » devance l'H, dans l'« Ohmme »...

La ponctuation subit, aussi, ce réchauffement syntaxique, les points... D'interrogation, d'exclamation, les virgules, « dégoulinent » de la feuille; la fonte des caractères se fait, formant flaque, prenant son pied de page.

Dans *Dégelle*, il est même fait mention d'une Fable – toujours La Fontaine – non pas que ça fourmille de cigales / non / mais « le chat et l'araignée »...

Séverine Daucourt, entre vos lignes – ne vous en déplaise – vous dansiez ? – j'en suis fort aise, et bien, Séverine Daucourt, chantez maintenant !

DERNIÈRES PARUTIONS

Transparaître, poèmes,
Lanskine, 2019.

Dégelle, poèmes,
La lettre volée, 2017.

Le corps du vieux, récit,
Seuil, coll. Raconter la vie, 2016.

À trois sur le qui-vive, poèmes,
La lettre volée, 2013.

Salerni, poèmes,
La lettre volée, 2009.

severine-daucourt-fridriksson.com

passons à la répétition allez passez-moi les instruments
 de régression rapide (je vous mâche l'affaire en un
 schéma) : le garçon n'a donc pas confiance en lui il
 va falloir recourir à l'affliction pour autrui avec l'aide
 du progrès ; la femme croit-on sait reproduire mais les
 hommes ont acheté le fonds complet des répliques à
 crédit, ainsi que leurs photocopies. Bref qui peut dire
 qui concurrence qui ? Peu importe, les conséquences
 du concours sont conséquentes. *Où sont les filles où
 sont les fleurs où sont les hommes où sont ceux qui
 furent des folk singer ou des fous sanguinaires ? Qui
 observe l'infamie des désastres autour de soi dans les
 familles ? Et met des mois à se remettre sans relâche
 et pas beaucoup des coups de cravache d'une
 histoire de deshéritage ? Qui peut encore suivre
 l'avance des armées sur une carte accrochée en
 chuchotant sa lullaby à bébé ? Qui bien dans sa tête
 prend le corps de régiment pour une porte (d'entrée)
 pas périmée ? Qui boit le plus de brandy ? Et de
 jus de chéri ? Qui peut brandir moins cher et plus
 égalitaire qu'un uniforme ? Dites-moi ! « Sag' mir !
 Wo die Blumen sind ? » « Yes, ubi sunt les foutues
 Blumen ? », chantera la blues woman à barbe dans
 une fête de cosaques en vogue qui diront quèsaco
 quèsaco d'un air paradisiaque en espérant un monde
 il / elle sans conflit : mêmes sexes mêmes irréparables
 mêmes espérances*

je cherche ce qu'elle écrit en moi en deçà des mots
avec le plus signifiant des mots pourtant le plus
cinglant le plus collé à ce qui se prononce sans qu'on
sache comprendre son dit handicap nous lesdits
capables de parler

elle est belle elle écoute le total vide avec un regard
qui saisit l'inverse de ce vide qui englobe une matière
ultra solide elle est belle IL VA FAIRE NUIT elle débute
des phrases sans fin parce qu'à peine dans leur
commencement éteintes absoutes dans la sueur des
mots qui closent ses lèvres elle bave un peu elle lèche
son doigt qui sent bon le corps de l'enfance et le libre
arbitre au sens propre si le sens existait

aujourd'hui c'est relaxation elle s'allonge on compte
les nuages par le velux qui passent leurs pages
tournées bien perdues vers le nord ce petit vélo
dans nos deux têtes moi couchée à ses côtés pour
la rassurer JE SUIS FATIGUÉE les drôles d'expressions
associées au défilé nous en quinconce dans notre
cocon ce laboratoire de syllabes et de mots co-
composés

sa voix est lyrique et délirante un peu théâtre un poil
murmure tout dépend du manque ou de l'intention
ce qui l'emporte sur la question sa langue est sans
doute plus poétique que possible mais la saisir
demande de s'asseoir sur le su et d'ouvrir le sas de
l'insécurité

l'aider à faire sans l'élémentaire intelligible à faire
dégager les sentiments impossibles L'AMOUR dedans
pour sortir du principe de compréhension accomplir
la traversée redoublant d'attention au moindre
cillelement de bribes pour abriter le décryptage qui
sans bruit parvient à s'émouvoir de son impuissance

de quoi s'agir sans agiter le gémir entier sans refaire
l'orgie de phrases sourdes ourdies par les effets
d'orfèvre de l'âge si elle s'est tue ce n'est pas pour
dire

je pense à mon rien mon manque interne de tout et
d'intérêt dehors mais l'incapacité absolue de traverser
le commun du langage me renvoie moins encore que
rien je me sens riche d'une capacité surnaturelle cette
gravité contraltruiste qui me saisit et me donne le
contraire de l'envie la vie presque possible je lui dirais
merci parfois pour ses emportements sans sens ses
absences d'appartenance son essence sauvage qui
me parvient et me civilise



PIERRE PARLANT

PAR ANNE MALAPRADE

« Pierre Parlant, voyageur perplexe* »

Des livres pour perdre, des livres pour se perdre, des livres en pure perte, des livres pour sortir de la stupeur, pour s'en sortir, car nous sommes plusieurs, et ailleurs, et passionnément mobiles, cadencés, en alerte et alertés, attentifs : Pierre Parlant voyage l'écriture plutôt qu'il ne voyage dans l'écriture. [...] Celui qui écrit fuit certains livres parfois « effroyables », et rêve une langue précise et dangereuse, sans doute muette, dont la justesse affolée touche et retient quelque chose qui ne cesse jamais d'échapper, d'avancer, de perdurer, de se métamorphoser : un avenir qui veut et recherche l'enfance tardive, un jeu avec les bifurcations temporelles, avec les espaces, l'identité, les masques et la répétition. Les mots et leurs relations sont à peu près tenus, presque tenables, mais le monde, lui, ne l'est pas. L'expérience de la pensée, et de la pesée du monde, réserve des surprises plus ou moins agréables : autant de traversées de formes et de matières.

[...] Extra, excès-monde qui est celui de l'écriture. Dans son audace, cette dernière proclame que la beauté n'est pas belle, que la faille n'est pas abîme, que la vérité est soupçonnable lorsqu'elle se montre dévoilée. Et le monde n'en est pas pour autant laid, fini ou faux : c'est un ensemble bancal qui peut être feutré, parfois lumineux, constitué de restes, d'échecs, d'extraordinaires ordinaires, de « dissemblances formidables », de faits menus, d'épisodes aléatoires. C'est bizarre, absurde sans doute, mais ce n'est pas tragique, cela ne ferme rien, ça déplace, ça déjoue, ça contrevient. On s'y heurte à tout, et ce tout est aussi bien matériel qu'immatériel, dense qu'évanescant : paysages, choses,

bruits, manteaux, chemises, chapeaux, silhouettes, couleurs et formes, impressions, linges, souvenirs, jambes et bâtons, fragments de récits, morceaux et monceaux d'incidents, éclairs sont prélevés, ajustés, jetés, compilés, composés, recyclés.

Le frère lecteur ne comprend pas souvent ce qui se joue, ce qui s'y joue, mais accompagne pourtant le mouvement exploratoire, là, les brûlures qui font le monde, le rapport au monde et la littérature. Ce frère lit alors l'aventure discrète d'une lecture (lecture discrète d'une aventure) qui traverse la mémoire des textes, celle des peintures, des images et des films ainsi que la genèse de paysages intérieurs et extérieurs. [...] À travers lui, on identifie des constantes, des choix, des preuves, des voix dans la voix, des commentaires issus de sous-conversations, des digressions et des changements de cap. [...] L'intelligence est tactile, sensuelle, matérielle : elle observe depuis un « car-studio » de quoi sont faits les images, les textes, les photographies, les surfaces, les relations et les synesthésies. Elle prélève, analyse, raconte comment les choses et les êtres apparaissent à la vue et au son, comment ils se succèdent les uns aux autres. « Écrire est une affaire de bande-son. » Elle établit et retrouve des correspondances : la nature et ses temples ne sont jamais loin.

Pierre Parlant expose ainsi l'accident et l'imprévu de la littérature telle qu'elle avance et s'avance vers nous, forme travelling pensive et appliquée jusque dans le risque : son visage (son virage) philosophique, « activité sans fin d'un agir sans objet ». Sa dépense imprévisible dans ce qui la tourmente et l'inquiète. C'est violent, parfois inquiétant, toujours engagé. [...]

* Extraits du texte publié dans *Pierre Parlant*, coll. Coopératives des littératures, éditions Nous, 2019.

DERNIÈRES PARUTIONS

Pierre Parlant,
coll. Coopérative des littératures,
éditions Nous, 2019.

Ma durée Pontormo,
éditions Nous, coll. Via, 2017.

Qarantina, cipM,
coll. Le Refuge en Méditerranée, 2016.

Ciel déposé,
éditions Fidel Anthelme X, 2015.

Exposer l'inobservable,
éditions Contre-pied, 2014.

Les courtes habitudes,
éditions Nous, 2014.

C'était hier.

Regarde, on le voit depuis le seuil.

L'homme cambré pose un à un ses repères à même le support. Du coin de l'œil, du bras ou de la main fermée, frottant du coude et de la manche – compas vivants, géométrie fiévreuse des segments-Jacopo –, il balaie ce qu'il faut réciter d'ici jeudi, mardi, après-demain dimanche. Il tousse, fait froid.

Par touches rapides, automatiques faussement mais à grand train, il place là son canevas de relations dont les motifs ne varient guère plus que les mots du Journal. Ça prend, ça ne prend pas. Le cas échéant, il le sait, il effacera tout, recommencera.

Lundi, le soir se tord contre un profil.

Il a plu.

L'homme vide son verre, ferme la porte derrière lui, bat un œuf dans une jatte, ajoute une pincée de sel; l'étoffe rougit son eau.

Tu vois, Vasari s'est trompé. Chercher des yeux le point aveugle du ciel, ce peintre l'a fait comme peu; ménager des contacts dans le cercle du monde, inventer un couloir pour accueillir l'idée de la maison, recenser les soupçons, il y passa sa vie sans perdre une seconde.

Bien sûr, selon l'usage, il se contentait d'abord d'une touche très diluée, d'un lait de feuilles avalé aussitôt par le mur. D'une teinte de chaux bientôt exsangue par évaporation (midi avait sonné depuis une heure ou deux, le vent s'était levé), la forme et sa valeur s'imposeraient d'ici le soir; le mouvement et le tumulte révélés à eux-mêmes, trouvant ici leur propre fin, envahiraient tranquillement la devanture du réel.

D'autres motifs, un peu plus tard, jeudi, dimanche, s'inscriraient eux aussi, mangeant petitement, mardi, de bas en haut, le fond chiné, malodorant souvent, des enduits neufs où des brins de paille, des crins de pouliche, des éclats de mica, rendaient moins froide la surface qu'une taloche avait voulue semblable à un miroir.

Voie délicate, irremplaçable, n'est-ce pas, quand on désire les signes à plat. Orgueil d'une pure étendue. Risque majeur, en outre, pour une peinture à peau si fine lors des tensions, des contorsions et autres soumissions que le dessin ordonne sans réfléchir par délimitation quand il y va d'un corps.

Heureusement, le peintre misait sur la souplesse des langes pour qu'elle se conte enfin l'histoire, moyennant quelques vrilles d'où fusent force traits, d'où naissent des ellipses ou rien du tout.

⊙ le type est accroupi à mi-distance sous un pin ^{vareuse et bottes de peau râpée,}
 chapeau de charpentier, il prépare le repas ^{haricots noirs, oignons doux, bouillon de poule ;} c'est
 l'occasion d'une attention pratique qui lui incombe trois fois par jour
 — connaisseur de chemins, il est aussi homme-à-tout-faire, factotum
 vertueux —, le fait aller à chaque pause ramasser du petit bois qu'il
 noue en un fagot ^{glisse sous la bâche}, lui fait ouvrir des sacs de jute, sortir des
 emballages de la soute du buggy, se régler sur un cortège d'habitudes
 lui permettant sans réfléchir de retrouver le petit matériel du pionnier,
 les ustensiles de cuisine, les victuailles; si bien qu'en une poignée de
 secondes, où qu'on soit, ce monde sous-traité par l'agir s'organise
 toujours à l'identique moyennant l'agencement des gamelles, des
 timbales, des cuillères en fer blanc, des grumeaux et du sel; se trace
 ensuite, au fur et à mesure, un cercle à l'odeur de grillon dont le centre
 est brûlant et la périphérie bénie par les fourmis

⊙ les chevaux sont maintenant attachés, l'eau du café ne tardera plus
 à frémir, le cocher de cette histoire s'appelle Franck Allen; dans son
 journal, Warburg n'en dira pas grand-chose, sinon qu'il est plutôt
 maladroit ^{taiseux}, doté d'« une lèvre épaisse »

⊙ d'un oeil le type surveille le ragoût ^{ça cuit comme ça peut, le bois n'est pas très bon, vexé}
 sans doute, on se demande pourquoi, de l'autre, il avise Warburg, son employeur pour
 la saison, assis sur une souche, l'air ailleurs, requis, pense-t-il, comme
 d'ordinaire par la songerie du savant qu'il héberge à plein temps; le type
 retourne chercher d'autres brindilles, des bouts d'écorce supplétive,
 revient auprès du feu, attise, remue, souffle et touille le brouet, régule
 avec une louche en bois coudé le plop-plop d'un magma qui réduit; ça
 cuit ^{ça n'a pas l'air fameux}; dès que ce sera prêt, Warburg et lui se retrouveront
 poliment face à face, assis tous les deux en tailleur, sans avoir, j'imagine,
 beaucoup à se dire; ils mangeront à la façon de moines déçus, de
 frères mineurs débousolés, de braqueurs en cavale, avec honnêteté,
 sans échanger; ils n'en souffriront pas, en seront même soulagés car du
 chaudron aux écuelles, une juste distribution partagera le monde afin
 qu'il soit moins lourd; petit à petit ils s'effaceront et la licence basculera
 dans l'oubli



CHRISTINE GUINARD

PAR GUÉNAËL BOUTOUILLET

Langage des éléments (plutôt qu'éléments de langage)

De Christine Guinard, auteure de six livres, de textes en revue et de différentes collaborations artistiques avec des plasticiens, musiciens, vidéastes, elle-même musicienne, de Christine Guinard la poésie, posée sur les pages des dits trois livres, cette poésie, qui n'est pas simple, puisque nervurée, puisque réseau de choses autres, cette poésie, multiple, se tient, souvent, résolument, campée dans l'élémentaire : pas l'élémentaire des cours éponymes, aux récitations rimaillées-anônées en école primaire, pas cet élémentaire-là, non, il y a l'élémentaire enfantin certes, celui de ces êtres qui cheminent yeux ouverts dans le monde, matrices ou transistors à sensations et observations dé-hiérarchisées, mais il y a aussi, l'élémentaire fondamental, celui des quatre éléments : eau / air / pierre / feu, qui font plus que des récurrences dans ses textes.

Parfois, dès le titre, ainsi pour le premier, *Si je pars comme un feu*, mais aussi à tous les coins du dit livre, je cite :

« De petites choses qui luisent

Je me souviens aussi. Le temps qui sombre dans le noir : on voit de petites choses qui luisent. J'ai tenté de regarder derrière au loin – rien n'apparaît, ne fume pour me dire qu'il a été ce mouvement de l'air, moment de grâce, je pivote pour mieux voir. »

Éléments fondamentaux qui font d'inlassables motifs, dans *En surface*, où entre les clairs et les obscurs des peintures d'Elena Salminen, au gré des mots éparpillés sur la page, nous suivons pas à pas les dérives joueuses d'un enfant dans le soleil, ses rapports aux cailloux et au ciel (pierre, air).

Éléments qui font d'autres motifs, dans l'étrange et fascinant des *corps transitoires*, composé d'entrelacements de blocs de prose qui font des récits bifurquant, et ce dès le premier, consacré au vol interrompu d'Icare (qui fait encore, ce lien entre les quatre éléments, s'élançant de la terre dans l'air, brûle par le feu du soleil dans le ciel, avant de s'abîmer en mer).

Élémentaires comme des enfants on y revient, on repense à ce vidéo-poème remarquable avec Nicolas Landemard, disponible sur la toile : « une course éperdue en descente en remontée, comme l'enfance ». Les enfants sont un autre élément socle, pivot, satellite des textes de Christine Guinard, sans doute sont-ils capteurs et porteurs essentiels de l'infra-monde qu'elle exhause, je cite, dans un bel entretien sur le site Karoo : « je me place toujours je crois, comme à l'intersection d'un infiniment petit (le lieu des sensations les plus fines, voire de la sensibilité, de l'intime) et de l'écho vers plus grand que soi (à l'intérieur ou dans le macrocosme). »

Il est frappant de noter cet apport des images à ses textes qui n'en contiennent pas tant, d'images, travaillant avec quelques motifs irisés, même quand ils ressemblent à des récits, apport considérable quand elles sont présentes en nombre (dans *En surface*), constituant le tissu, le milieu où les mots se produisent, mais apport tout autant considérable quand elles sont peu (dans *Des corps transitoires*, au nombre de trois, arbres, ciel, mer, toujours), quelques matières exposées venant s'enchaîner au texte, pauses et relances, dans la douceur inquiète.

BIBLIOGRAPHIE

Sténopé,
éditions Unicité, 2019.

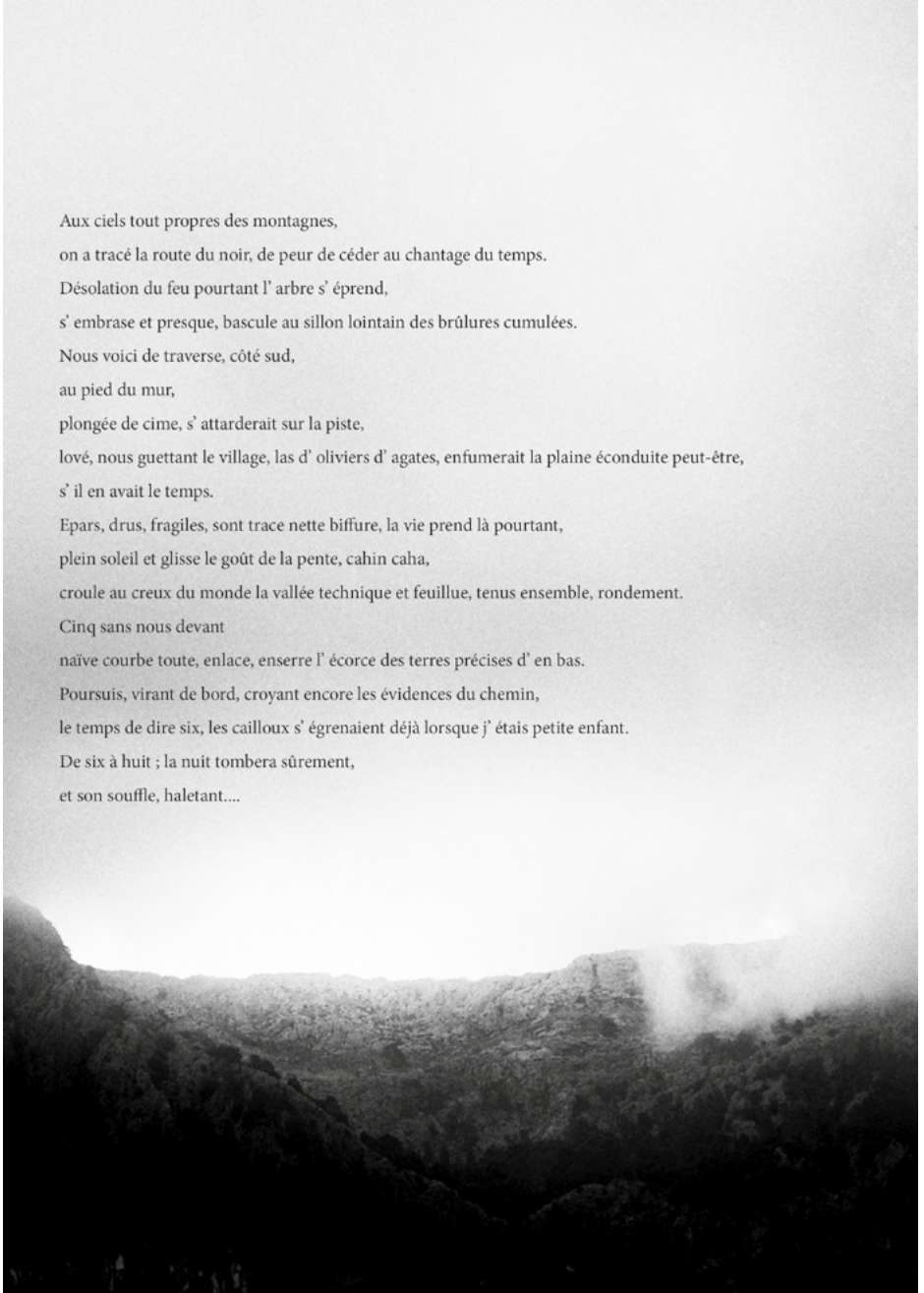
Time Lapse,
éditions Corridor Éléphant, 2018.

Des corps transitoires,
Mémoire vivante, 2017.

En surface,
Éléments de langage 2017.

Si je pars comme un feu,
L'Arbre à paroles, coll. Résidences,
2016.

Aux ciels tout propres des montagnes,
on a tracé la route du noir, de peur de céder au chantage du temps.
Désolation du feu pourtant l'arbre s'éprend,
s'embrase et presque, bascule au sillon lointain des brûlures cumulées.
Nous voici de traverse, côté sud,
au pied du mur,
plongée de cime, s'attarderait sur la piste,
lové, nous guettant le village, las d'oliviers d'agates, enfumerait la plaine éconduite peut-être,
s'il en avait le temps.
Epars, drus, fragiles, sont trace nette biffure, la vie prend là pourtant,
plein soleil et glisse le goût de la pente, cahin caha,
croule au creux du monde la vallée technique et feuillue, tenus ensemble, rondement.
Cinq sans nous devant
naïve courbe toute, enlace, enserre l'écorce des terres précises d'en bas.
Poursuis, virant de bord, croyant encore les évidences du chemin,
le temps de dire six, les cailloux s'égrenaient déjà lorsque j'étais petite enfant.
De six à huit ; la nuit tombera sûrement,
et son souffle, haletant....



Extrait de *Time Lapse*,
éditions Corridor Éléphant, 2018.
Photographie de Nicolas Landemard.

Bel au bois

Il attend patiemment bien au fond de la nuit
Il attend doucement le retour du printemps
Du printemps lui qui sait les secrets inouïs,
Les yeux clos il observe, il saisit, et s'emplit
Lui qui sait qu'un printemps ne revient jamais comme
À midi, mais arrive timide et chargé
De ces neiges fondues, des nuées arrachées
Aux ciels grisés, troublés, d'hiver tremblé au vent.

Il attend le retour, il retient ouverts grands
Ses yeux clairs d'enfant sage, il attend simplement
De n'avoir pu tenter, un à un, amorcer
Les accents du réveil, de midi, plein soleil,
Danse rouge à midi la beauté émergée
De la nuit, qui éclate et qui brise chacune
Les chaînes rouillées, raidies par les jours engourdis
Du temps passé sans lui ; qui dormait simplement.



ANAEEL CHADLI

PAR ROLAND CORNTHWAITE

Sur son site (internet), Anael Chadli se présente : « À la fois poète et plasticien, je travaille à une morphologie d'écriture manuscrite. J'investis l'espace libre entre l'écriture et l'image permettant de rendre sensible le mouvement de l'écriture dégagé du motif narratif. »

L'écriture est sa matière, soit la trace noire – il utilise une encre noire – que laisse le stylo sur le papier. C'est « son médium », du latin « centre, milieu », ce qui est au centre de son activité. Il laisse une ligne d'écriture sur des feuilles de papier.

Pour alimenter cette trace, « son topos », du latin « lieu », est constitué de toutes les écritures dont il se nourrit par la lecture. Effectuant une opération sur le texte, qui, perdant son statut, laisse apparaître un paysage par une transmutation alchimique, voire une « transsubstantiation », puisque d'une liquidité/fluidité il fait un corps, une image, d'une linéarité il donne une surface, d'un lire il ordonne un voir.

Ainsi « Voix » dont il est question dans *Notes de voix* est un ensemble de grands panneaux de 150 x 50 cm, recouverts d'une seule et même ligne d'écriture constituée d'extraits de textes de poètes du monde entier composant un poème unique, qui se prolonge d'auteur en auteur, sans ponctuation aucune. On pressent à cette description l'aspect continu de l'œuvre, son infinitude, peut-être dans l'idée de laisser une trace de toutes les lectures d'une vie. On pourrait penser à la suite numérique d'un artiste comme Roman Opalka « dont le but était d'inscrire la trace d'un temps irréversible. »

Anael Chadli s'intéresse à la forme que rend une œuvre. Précédant « Voix », s'y prolongeant, nourrissant les uns par les autres, nous trouvons les « Paysages », ligne d'écriture d'un seul auteur sur des formats variés (75 x

30 cm, ou A4) – Bernard Noël, Patrick Beurrard-Valdoye, Nabokov..., les « Poésies », feuillets de 15 x 15 cm, constitués de fragments d'une seule œuvre – Rainer Maria Rilke, André du Bouchet, ...

Notes de Voix est donc un livre tour à tour journal, prose, poème :

- Il dit l'hybridation de deux univers, l'un plastique, d'une grande exigence et d'une tenue rigoureuse, et l'autre, littéraire, dans une poétique revendiquée et assumée.

- Il cite les auteurs qui s'assemblent dans « Voix », donnant envie de les découvrir, d'aller plus loin.

- Il révèle les réflexions sur la création, l'auteur/plasticien dans ses rapports à l'œuvre, à sa nécessité. Il nomme son poids, la forme certaine d'une dictature, les doutes, les difficultés de qui s'y livre.

- S'y lit aussi, dans le sensible, le besoin de lâcher prise, de laisser « Voix » se construire, définir le paysage dans l'avancée, sans chercher à conduire, mais bien plus à tenir l'intensité.

- Il est au croisement sensible du chemin de l'œuvre avec le cru du quotidien, le besoin qu'elle vive, mais aussi qu'elle nourrisse son créateur, les rapports marchands, les expositions, toute une réflexion sur la « valeur » du « travail ».

- C'est encore un texte qui ouvre, à, vers, qui avance, fait avancer, et qui, utilisant une matière poétique, réserve des lacunes, des blancs, des failles, pour notre liberté.

L'écriture d'Anael, sa lisibilité fluide dans la prose mais aussi dans les poèmes, qu'il s'agisse de « Voix » ou de ses écrits personnels dans lesquels il est possible de lire parfois l'influence des auteurs lus, porte trace de recherches formelles, d'inventions langagières, de collusions, souvent effleurées parce que le propos reste principalement les notes. Et que cette forme fonctionne bien.

BIBLIOGRAPHIE

Notes de Voix,
Approches, 2017.

Double aveugle,
tirage unique de 50 ex., 2016.

anaelchadli.com

15 février

« descendant du peuple de la terre, le ruisseau coule au fin fond
de

l'imagination murmure

Même le combiné se brise, le poème est un croc pointu, et sa
résonance, une goutte, une autre, une autre encore »

Gōzō Yoshimasu, *Ex-Voto, a thousand steps and more*
édition Les petits matins, 2012.

★

La graphie est sensible à l'ondulation des flux de la pensée, la
pulsation des signes, libre de la ligne droite sur la portée de la
phrase, elle en joue comme d'une corde vibrante et souple.

... se détachent une à une les parties
le caillou brisant le quartz de l'esprit des lumières...

... je déambule dans le mouvement continu
ondoyant de la conscience
tissé de pirouettes caresse les rides de la terre tord les
radicelles de la vie avec les os de l'écho du chaos
ma conscience qui ne répond plus quand je lui parle
entre crêtes boisées et brisants
on entend craquer le sel sous la dent des bêtes...

... étendue des visages
de toutes les déroutes aimées de ma langue nous
nous réveillerons à l'aurore la tête vidée comme l'eau bue
se lève de son parfum anachronique...

... ce qui sera la vitesse trouée
le mica de la semelle des scandales
au piment de mes lèvres s'est noyée la liqueur
des nuages d'encre et la pluie tissée de brume
sans se rendre compte qu'on est déjà passé de l'autre côté...

J'aimerais bien affirmer que de cette phrase il n'y ait aucun mot
de moi. Cette phrase écrite au feu du poème, au souffle du
poème, écrite depuis l'expression de voix singulières dans cet
espace multiple.

27 février

Comment la littérature se serait-elle développée si l'on n'avait pas inventé l'imprimerie ? C'est curieux comme cette question s'ouvre sur un abîme.

28 février

La lecture de *Voix* demande de redescendre profondément au cœur de la phrase qui s'enfouit toujours davantage dans sa texture, puis d'en remonter le cours ondulant, les rameaux multipliés à chaque intersection. Apprendre à lire comme caresser le corps de l'écrit.

1^{er} mars

Partant de l'extrémité d'un brin, je remonte la phrase suivant le tracé fluctuant avec un doigt, mais ne retrouve jamais le même chemin malgré tous les petits cailloux de mémoire semés à l'aller.

*

...et soudain je cesse de vouloir déchiffrer le paysage. Calme. La phrase flue silencieusement sous le regard respire se dilate dans le mouvement de l'œil la vive olive baignée de sel de l'iris au noyau noir d'arômes de la pupille.



PAR ROLAND CORNTHWAITE

« ...Le pire, c'est qu'en expirant le corps secrète, il secrète le secret des mots et des mobiles, le secret de sa mobilité. » Gherasim Luca, *La voie lactée*, Héros-Limite - poésie Gallimard.

Tot. « Thot » pourrait être un dieu égyptien, l'inventeur de l'écriture et du langage, le scribe des dieux.

Ana Tot. Un double palindrome (qui se lit dans les deux sens), peut aussi s'entendre dans la troncation « ana-logie », « Tauto-logie » à une approximation orthographique près.

Ce « logos » voilé, voilà ce qu'explore Ana Tot. Et « puisque toute ligne est une idée et que tout cercle est un rêve » (« Fleur d'hélice » in *Traités et vanités*). Elle se forge un outil : le tournevis.

L'écriture creuse, creuse en tournant, autour d'un mot, d'une idée, d'elle-même, un trou par lequel échapper à la raison raisonnante : « Si je suis perdue, égarée, c'est pour rien. Et je dis : cet égarément me préserve justement de la moindre perte, à défaut de me préserver de la perte. Mais... Mais quoi? Je cherche sans pouvoir dire ni qui ni quoi. Puisque c'est rien qui me manque. » Rien, *méca*.

Dans une langue au plus près de l'expérience et d'une certaine logique, elle explore les causes et les effets dans de petites cosmogonies, légères et enjouées, qui découpent le réel et nous dirigent vers d'étranges contrées. À l'image du culbuto, nous enchaînons les retournements, les contradictions. Le mouvement rotatif nous entraîne, soit hélice, soit renversement, nous lisons, une chose et son contraire.

Le texte avance, nous avec, jusqu'à la fin, nous retrouvant chamboulés, incertains, et ce doute est salubre :

« crachez avalez mâchez / déliez votre langue de la langue inféconde » (« La langue II », in *Traités et vanités*).

Parfois les poèmes prennent du rythme comme dans le recueil *Mottes*. Ils se nourrissent à de nombreuses sources, Beckett, Gherasim Luca, Prévert ou Tarkos qu'elle a rencontré à Marseille. Tout y est haché menu, tout sert le propos dans des fables qui nous semblent familières : « or notre bonhomme est bel et bien rond [...] et carrément épris d'existence / pour ainsi dire en bouche à bouche quasi constant avec la vie. » *Voyage en bonhomme*, Collection de l'umbo / Passage du Sud-Ouest.

Le corps est morcelé, épars. Bras, tête, viscères, chaque élément joue sa partie, sa partition, sa répartie, se détache, parfois tente de reconstituer un ensemble possible. Les genres s'affolent « Le fibre le tige le sève / la fruit la nœud la gland » (« Pan » in *Mottes*). *Méca* est un ensemble très construit de textes courts. La première phrase est une assertion. Le texte s'enroule autour d'un mot, suit une pensée faite de rencontres et de télescopes, approfondit un raisonnement. Il nous tend un monde dans lequel l'absurde confine au *nonsense*. Alice n'est pas loin. Tout tient, se tient, semble tenir. Pris d'une légère ivresse, nous chutons vers le dernier mot, post-titre, toujours en gras et entre parenthèses.

« CONTREDIS-TOI RESPIRE » (*Traités et vanités*) nous dit encore Ana Tot en lettres majuscules.

BIBLIOGRAPHIE

mottes mottes mottes,
Le Grand Os, coll. Lgo, 2018.

méca,
Le Cadran Ligné, 2016.

Traités et vanités,
Le Grand Os, 2009.

le son second est le son qui ne vient pas. Tu le tires, mais il ne vient pas. Tu le pousses, mais il ne vient pas. Tu ahanes, mais il ne vient pas. Tu reprends : le son second est le son qui ne vient pas. Tu tires et il ne vient pas. Tu accélères et il ne vient pas. Tu fermes les yeux, tu t'acharnes. Tu pousses, tu sues. Tu finis par vomir en silence. Le son troisième est le son qui vient trop vite. Est-ce qu'il vient trop vite parce que le son second ne vient pas ou bien est-ce que le son second ne vient pas parce que le son troisième vient si vite qu'il prend la place, toute la place du second ? Le son troisième prend la place du second. Le son troisième vient trop vite. Tu le retiens, mais il vient. Tu fermes les yeux, tu te concentres. Tu penses à autre chose, mais il vient. Tu serres les mâchoires, il vient quand même. Tu te mords la langue, tu te décontractes, tu siffles entre tes dents, tu chantonnes, eh oui, tu siffles et tu chantes... Voilà, il est le son troisième, venu trop vite. Le son quatrième est un son las, fatigué, mou. Pas

(la force d'en parler)

la tête du boucher

la tête du boucher quand sa femme s'est couchée la tête du boucher
 quand sa femme s'est couchée les étoiles scintillaient la tête du
 boucher quand sa femme s'est couchée les étoiles scintillaient une
 vache a meuglé qui donc s'est payé la tête du boucher quand sa femme
 s'est couchée les étoiles scintillaient dans la cour sous un arbre à une
 branche accroché une vache a meuglé et qui donc se demande qui
 donc s'est payé la tête du boucher et la femme du boucher et l'argent
 du boucher quand sa femme s'est couchée les étoiles scintillaient dans
 la nuit dans la cour sous un arbre à une branche une tête accrochée une
 vache a meuglé où est donc mon petit et qui donc s'est payé la tête du
 boucher quand sa femme s'est couchée et combien la payer tête de
 veau persillée les étoiles dans la nuit un pendu dans la cour une vache
 a meuglé où est donc mon tout p'tit dans la cour sous la branche d'un
 grand arbre accroché et qui donc se demande qui donc s'est payé la
 tête du boucher il en fait une tête quand sa femme s'est couchée tête
 de veau persillée à la place de la tête les étoiles scintillaient une vache
 a bien ri oh pardon a meuglé où est donc mon petit mon p'tit veau
 mon chéri dans la cour du boucher sous la branche du grand arbre le
 pendu s'interroge et qui donc s'est payé la tête de la femme il en fait
 une tête quand sa femme s'est couchée ruminant l'oreiller le pendu a
 bien ri sans compter que la vache dans la cour du boucher où qu'il est
 mon p'tit veau dans la chambre à coucher à la place de la tête de la
 femme du boucher qui donc s'est payé la femme du boucher le pendu
 est pendu pour un vol non commis mais qui donc l'a commis et qui
 donc l'a pendu il en fait une tête quand son veau s'est couché dans la
 cour sous un arbre à une branche accroché le pendu a bien ri les étoiles
 scintillaient une vache a meuglé où qu't'étais mon p'tit veau et quelle
 tête que tu fais tête de femme de boucher et le veau le p'tit veau où
 qu'il est mon mari



PHILIPPE KATERINE

PAR LAURENT MARESCHAL

Ce que je sais de la mort et *Ce que je sais de l'amour* sont des recueils de variations dessinées sur ces deux thèmes. Ils forment un ouvrage de Philippe Katerine, adapté pour la scène par lui-même et par Philippe Eveno. On peut présenter les deux comparses en quatre mots-clés : *Mauvaises fréquentations*, *concorde*, *concept* et *enfance*.

Premièrement donc, *Mes mauvaises fréquentations* : c'est le titre du troisième album de Katerine, paru en 1996, et celui à l'occasion duquel les deux Philippe ont collaboré pour la première fois. D'album en tournée en album en tournée, cette mauvaise fréquentation ne s'est plus guère interrompue. Quelques précisions sur Philippe Eveno : il est guitariste, compositeur, a notamment écrit pour et joué avec Anna Karina, Arielle Dombasle ou Les Vedettes. Il est également auteur de *Gigi reine de la mode*, livre-CD pour enfants, et co-auteur avec Helena Noguerra et Bruno Obadia de *L'incroyable voyage de Piotr au pays des couleurs*.

Deuxième mot-clé : *concorde*. On pourrait également dire *harmonie*, mais ça ne serait pas le nom d'un avion. La délicatesse des mélodies, la suavité de la voix jouent un grand rôle dans l'attrait qu'exercent – depuis le début – les chansons de Philippe Katerine. Le chant lui-même, le fait de chanter, y est primordial comme exutoire, accomplissement momentané, facteur de *concorde* intérieure et extérieure. Comme pouvoir en quelque sorte. Ce pouvoir est par exemple à l'œuvre dans les chœurs de *Comme Jany Longo* ou dans l'apaisant appel à tuer la poésie de *Mort à la poésie*. Il trouve peut-être sa plus forte expression dans *Juif Arabe*, chanson dont le cinquième et dernier mot, « ensemble »,

trouve sa réalisation, comme un vœu exaucé, dans les lumineux chœurs finaux.

Troisièmement : *concept*. On pourrait dire également *dispositif*, *esprit de système* – voire *mauvais esprit de système* – goût du paradoxe, du contrepied ou de la contradiction. Le travail de Philippe Katerine flirte bien souvent avec l'art contemporain, tel qu'il a joyeusement été inauguré par Marcel Duchamp, Dada ou Alfred Jarry. Quelques exemples : les chansons-slogans, presque ready-made, de l'album intitulé *Philippe Katerine*, les 24 vidéos (réalisées par Gaëtan Chataigner) qui les accompagnent ou encore l'incroyable scène du film *Peau de cochon* où l'artiste expose au regard d'un critique fort savant la collection de ses étrons.

Ce qui amène tout naturellement au quatrième mot-clé : *l'enfance*. C'est le moteur principal de *Peau de cochon*, réalisé par Katerine en 2002. Ce film n'a pas été vu autant qu'il le mérite – c'est à dire par tout le monde. C'est un formidable exercice d'alliance de l'artiste avec son enfance. Laquelle a depuis envahi le travail de Katerine. Comme sujet, récemment encore dans la chanson *Les enfants de moins de 3 ans*, mais surtout comme état d'esprit voire comme méthode, comme manière d'être de plain-pied avec le monde et d'agir fidèlement à sa fantaisie.

Concorde, *concept* et *fantaisie* ferait un joli titre de comédie italienne. Ce serait aussi une bonne devise pour une république des enfants. Philippe Katerine – qui a déjà dirigé la France dans un film de Benoît Forgeard – en serait le président, Philippe Eveno aussi, au même titre que chacun des enfants qui la composeraient. Soyons tous enfants, nous serons tous présidents.

BIBLIOGRAPHIE & DISCOGRAPHIE SÉLECTIVE

Ce que je sais de la mort, ce que je sais de l'amour, Hélium, 2017.

La vérité sur les tapis, livre-cd avec Julien Baer, Actes Sud Junior, 2015.

Le loup est un loup pour l'homme, livre-cd avec Julien Baer, Actes Sud Junior, 2014.

Milanimo, livre-cd avec Julien Baer, Actes Sud Junior, 2013.

Comme un ananas, Denoël, coll. X-TREME, 2012.

Doublez votre mémoire, journal graphique, Denoël, coll. X-TREME, 2007.

Le film, Cinq 7/Wagram, 2016.

Magnum, prod. SebastiAn, 2013.

52 reprises dans l'espace, Barclay, 2011.

Philippe Katerine, Barclay, 2010.

katerine.free.fr

Il faut dire que l'amour,
ça ne tient à rien :

à un son,



à un mot.





YOANN THOMMEREL

PAR ROLAND CORNTHWAITE

Très intéressé par les revues de poésie et d'écriture contemporaine, Yoann Thommerel fonde en 2009 la revue *Grumeaux* associée aux éditions Nous. Depuis 2015 et dans cette même maison, il dirige une collection « grmx » qui publie des textes qui « inventent des usages poétiques du document ».

Dans le cadre des Laboratoires d'Aubervilliers – lieu de recherche et de création artistique – il crée avec Sonia Chiambretto le Groupe d'information sur les ghettos. *Questionnaire élémentaire* est le livre témoin de cette collaboration, qui interroge les mécanismes d'exclusion et de repli de manière poétique et frontalement politique.

Il écrit différents types de textes. Mis en scène, ils sont alors classés « théâtre », mais ce pourrait être du roman, de la narration. Il écrit aussi de la poésie. Régulièrement, il donne des lectures publiques de son travail, se rapprochant alors de la performance ou de la poésie action.

Dans *Trafic*, l'écriture est très influencée par les possibilités qu'offre le numérique. On y ouvre des fichiers qui sont autant de nouvelles qui viennent augmenter la narration. Une conversation peut très bien être formatée par les messageries téléphoniques ou les réseaux sociaux. On y croise aussi Charles Pennequin qui écrit lui-même ses répliques. Les corps sont socialement impliqués, soit à la marge soit inquiétés par un présent auquel ils tentent d'échapper.

Mon corps n'obéit plus est une suite de textes où « Mon corps » devient le réceptacle de nos procrastinations ordinaires, de nos désirs et frustrations. « Mon corps » donne à entendre les révoltes quotidiennes que nous réprimons : lancer une pierre sur une vitrine, se sauver sans payer, etc. En sous-texte, on peut y lire

une critique des dérives sécuritaires et d'une normalisation toujours plus contraignante. Mais plutôt qu'à la police, c'est à la police de caractère que nous aurons affaire car « Mon corps », en mode « vieille école » va écrire un poème manuscrit qui fera l'objet d'un « bilan graphomoteur ». Le « Poème » prend la place du « corps ». Son portrait socio-médical est très sombre. Il est disqualifié, non dans son contenu (nous ne l'avons pas vu sur la page imprimée), mais dans sa forme : « Certaines strophes du poème marquent un excès de raideur, une prédominance des droites sur les courbes... ». Le sens caché qu'est sensé contenir un poème et son absence de lisibilité immédiate deviennent un objet de suspicion. Un rapport de force s'engage entre la police de caractère numérique et le texte manuscrit. Le poème devient le support d'un langage codé qui pourrait très bien contenir les ferments d'une révolte ou d'un acte terroriste : « Plus inquiétant encore, le poème semble appeler une forme d'exécution, chaque lettre déformée camouflant un slogan ou une exhortation, les instructions d'un mouvement... », « NIVEAU D'ALERTE ÉCARLATE », « Mon Corps » passe alors du Garamond à une police difficile à lire, le Mandinor que Julien Priez a dessiné pour ce livre. Elle occupe tout l'espace de la page, sans marge. « Mon corps est super free. / Mon corps est poétique. / Mon corps n'obéira plus jamais. ».

Particulièrement attentif aux mutations du monde contemporain, Yoann Thommerel questionne les déterminismes sociaux, les obsessions sécuritaires ou la standardisation des désirs. Déplacements, débordements, élargissements, ses textes mettent à distance le propos initial et peuvent surprendre le lecteur par l'écart qu'ils interrogent.

BIBLIOGRAPHIE

Bandes parallèles,
Les Solitaires Intempestifs, 2018.

Questionnaire élémentaire,
Les Laboratoires d'Aubervilliers, 2017.

Mon corps n'obéit plus,
éditions Nous, 2017.

Trafic, Les petits matins, 2013.

Mon cœur crépité à mort

C'est un poème d'amour.

Saisir la feuille par les bords, la porter à la bouche et faire glisser les granules de Frizzy Pazy sur la langue. Ça craque et ça claque. Ouvrir la bouche et l'approcher du micro pour que tout le monde en profite à fond. Les crépitements dureront encore un certain temps, alors même que la lecture du poème aura commencé.

Je me demande où j'ai bien pu la mettre pour qu'elle soit dans cet état-là.

C'est comme si ça brûlait.
 Mais pas tout à fait.
 Pas comme si j'avais bu du brûlant.
 C'est pas ça.
 C'est une autre sensation.
 Pas aussi désagréable.
 Pas désagréable du tout en fait.
 Dire d'un mot ce que ça fait ?
 Je dirais que ça crépité.
 Plus ou moins fort.
 Ça dépend des jours.
 Mais ça crépité.
 Des petits sons rapides et secs.
 Des fois ça crépité fort.
 Si je l'ouvre.
 On entend tout.
 Des solutions ?
 La fermer.
 Respirer par le nez.
 Je ne parle pas.
 Le moins possible.
 Mais bon des fois.
 Pas le choix.
 La tête des gens.
 Certains me demandent.
 D'autres n'osent pas.
 Je ne sais pas quoi répondre.
 Je pensais que ça passerait.
 Mais ça passe pas.
 J'ai essayé de dormir.
 Des fois on dort et puis ça passe.
 On se réveille et c'est fini.
 Mais là ça finit pas.
 C'est pas facile.
 Dormir avec ça dans la bouche.
 Pas facile du tout.

Ça s'apaise un peu.
Des fois.
Comme si ça allait s'éteindre.
On ferme les yeux.
On espère.
On essaie de se détendre.
On fait des exercices de relaxation.
On se dit qu'on va pouvoir lâcher.
Enfin.
Le sommeil réparateur.
Ne plus y penser.
Ne plus penser à rien du tout.
Mais ça repart.
De plus belle.
C'est plus une bouche.
Ça pétarade.
Un peu comme un feu d'artifice.



MARC-ANTOINE
K. PHANEUF

CLÉMENTINE
MÉLOIS

PAR SIMON DUMAS

Sont reproduits ici deux extraits de texte, l'un de Marc-Antoine K. Phaneuf, l'autre de Clémentine Mélois. L'un est comme une rampe de lancement et l'autre, une mare dans laquelle, après le saisissement initial, on finit par apprécier la baignade, on relaxe, on fait la planche et regarde défiler les nuages qui sont tous en forme de Colonel Sanders.

Le baigneur planchiste, tout détendu qu'il est, finit par faire un mouvement dont les répercussions dans l'eau forment des ondes, des ondes textuelles et sérielles traçant des cercles de plus en plus larges jusqu'à la dernière ligne. La vitesse est constante. L'ensemble est atonal. Le Colonel Sanders, par la magie de la répétition, est partout.

La dynamique est différente avec Clémentine. On commence menu, on s'accroupit au raz de la surface de travail, on fléchit les genoux pour mieux bondir et puis ça démarre : « lier, paner, barder ». Des gestes petits, minutieux, précis et énergiques. Graduellement, ajouter des syllabes : « écumer, émulsionner ». Et bientôt, d'un coup, ça prend. Et voilà que, carrément, on se surprend à « lécher la cuiller, chemiser le moule », à tout donner pour « mieux rester dans l'aventure » ! Une rampe de lancement pour sauteurs à ski en entraînement, l'été, quand les sauteurs, après les quelques virevoltes, retombent dans l'eau où, déjà, le Colonel Sanders s'ébroue.

Pourrait-on dire que Clémentine Mélois et Marc-Antoine K. Phaneuf se sont trouvés ? La formule induit des notions de hasard, voire même de destin. Et comme cette dernière pourrait heurter certains esprits cartésiens, nous nous abstenons de l'employer. Il est vrai cependant que les esthétiques et

stratégies des Mélois et Phaneuf se rencontrent en divers points. Qu'on pense au choix des thèmes, d'un intérêt marqué pour le kitsch (esthétique et culturel), des procédés, du recours à l'humour... Vrai aussi qu'ils se sont tout de suite entendu comme larrons en foire. Une foire d'art actuel peut-être puisque tous deux sont à la fois poètes et plasticiens faisant ainsi le pont entre ces deux univers pour le plus grand plaisir des amateurs de culture bigames.

Il faut dire que leur rencontre fut quand même un peu arrangée par la Maison de la Poésie de Nantes et par Rhizome (productions littéraires à Québec). Ensemble, ils ont planifié les itinéraires, aplani les obstacles, tout mis en œuvre pour que l'idylle entre les poètes-plasticiens-aficionados-du-kitsch soit totale. Ainsi, Marc-Antoine se rendit à Nantes où, en la bonne compagnie de Clémentine, il fit la découverte du terroir culinaire régional. Ainsi, Clémentine se rendit à Québec où elle fut poutinisée jusqu'à ce que satiété s'en suive. Le résultat de ces échanges croisés, outre une amitié que nous devinons durable, est une pseudo-conférence présentant une étude socio-poético-comparée sur la culture alimentaire de nos deux pays. Ensemble, diaporama à l'appui, ils présentent le résultat de leur collecte, une collection d'images glanées sur le terrain ou sur Internet et c'est vraiment là, autour de cette notion de collection, que nos protagonistes se sont réellement retrouvés. Tous deux glaneurs, extrapolateurs d'histoires ou de théories sociologiques à partir du moindre bibelot ou d'une collection de livres de recettes autopubliés, avec poésie et humour pince sans rire, ils réinterprètent notre réalité immédiate pour le plus grand plaisir de qui y assiste.

DERNIÈRES PARUTIONS

Marc-Antoine K. Phaneuf

Résidences d'artiste de quelques instants, la nuit, zine/autopublié, 2016.

Calvacade en cyclorama, Le Quartanier, 2013.

makpca.com

Clémentine Mélois

Les chiens pirates, avec Rudy Spiessert, L'École des loisirs, 2019.

Chère Bertille, avec Rudy Spiessert, L'École des loisirs, coll. Mouche, 2019.

Sinon j'oublie, Grasset, 2017.

Le colonel Sanders (version française)

Le colonel Sanders est né le 9 septembre 1890.
Le colonel Sanders est natif d'Henryville dans l'Indiana.
Le colonel Sanders est né sous un ring de lutte.
Le colonel Sanders est propre.
Le colonel Sanders a eu une adolescence bourgeonnante.
Le colonel Sanders s'épivarde comme un beefcake.
Le colonel Sanders est un robot déguisé en vieux monsieur.
Le colonel Sanders est queer.
Le colonel Sanders a été le gérant d'Elvis Presley.
Le colonel Sanders est un criss de cave.
Le colonel Sanders sniffe du Hertel.
Le colonel Sanders fait dire qu'il n'est pas ici ce soir.
Le colonel Sanders te demande de venir avec ton bulldozer.
Le colonel Sanders est un des rares chanceux à avoir été coup sur coup
Bonhomme Carnaval et duchesse du Carnaval de Québec (dans les
années 1970).
Le colonel Sanders est Che Guevara.
Le colonel Sanders arrive sur le dos de *Big foot*.
Le colonel Sanders clavarde avec Mademoiselle Char d'Assaut.
Le colonel Sanders n'a jamais perdu une cenne dans une arnaque
financière.
Le colonel Sanders se complait à personnifier Averell Dalton.
Le colonel Sanders a peur des militaires de Petawawa.
Le colonel Sanders n'aime pas se faire appeler « Le caporal Poulet. »
Le colonel Sanders écoute NRJ.
Le colonel Sanders détient 51% des actions de la chaîne de restaurants
Subway.
Le colonel Sanders travaille sur une édition commentée de *Mein Kampf*
qui sera publiée aux éditions Robert Laffont.
Le colonel Sanders est une marque déposée.
Le colonel Sanders est limité.
Le colonel Sanders est certifié ISO 9002.
Le colonel Sanders n'aime pas les stagiaires.
Le colonel Sanders a buté DSK.
Le colonel Sanders a conçu une bombe atomique à base de sauce
tartare.
Le colonel Sanders a gagné deux fois le prix Goncourt.
Le colonel Sanders est un membre actif de la scène punk de Bretagne.
Le colonel Sanders a cassé la gueule de Sacha Distel, par principe.
Le colonel Sanders n'est jamais sorti indemne d'un *Royal Rumble*.
Le colonel Sanders n'a jamais fait de coke avec Karl Lagerfeld.
Le colonel Sanders fait dire que la vieille jument n'est pas ce qu'elle a
déjà été.
Le colonel Sanders mange des hot-dogs enrobés de bacon.
Le colonel Sanders n'a jamais fait partie de Wu-Tang Clan.
Le colonel Sanders est capable de se mettre trois boules de billard
dans la bouche.
Le colonel Sanders fait dire qu'il est très content d'être ici ce soir.

Le colonel Sanders est Michel Polnareff.
 Le colonel Sanders a nettoyé les écuries d'Augias.
 Le colonel Sanders te rappelle qu'il est le bon Dieu sans confession.
 Le colonel Sanders a déjà considéré de produire du poulet frit à tête chercheuse.
 Le colonel Sanders s'est coupé la main droite pour mettre une tronçonneuse à la place.
 Le colonel Sanders est très déçu que tu sois venu avec ton bulldozer.
 Le colonel Sanders t'explose à Minecraft.
 Le colonel Sanders n'a pas froid aux yeux.
 Le colonel Sanders marche à quatre pattes.
 Le colonel Sanders porte un collier anti-puces.
 Le colonel Sanders a mordu la jambe du facteur.
 Le colonel Sanders raffole des croquettes Carnilove agneau sanglier.
 Le colonel Sanders renifle le cul de ses invités.
 Le colonel Sanders a aidé à retrouver Cédrika Provencher.
 Le colonel Sanders a été le premier homme à marcher sur la lune.
 Le colonel Sanders a déjà tué des baleines pour Greenpeace.
 Le colonel Sanders fait mensuellement une offre pour acheter Le Proclope.
 Le colonel Sanders milite contre McDonald's.
 Le colonel Sanders n'a jamais été attiré par Brigitte Bardot, pour cause de divergences d'opinions sur la chasse aux phoques.
 Le colonel Sanders a couché avec Vladimir Poutine.
 Le colonel Sanders est un oiseau de malheur.
 Le colonel Sanders tartine Donald Trump d'autobronzant à chaque matin.
 Le colonel Sanders bande mou.
 Le colonel Sanders est baroque.
 Le colonel Sanders boit son café dans une tasse souvenir du Jubilé d'argent de la reine Élisabeth II.
 Le colonel Sanders arrose ses plantes à chaque semaine.
 Le colonel Sanders a donné une bonne raclée à Michel Montignac.
 Le colonel Sanders fait dire qu'il n'est pas Charles Baudelaire.
 Le colonel Sanders veut une bière qui a du caractère.
 Le colonel Sanders veut une bière sans arrière goût.
 Le colonel Sanders a inventé le mojito.
 Le colonel Sanders s'endort la tête sur le comptoir.
 Le colonel Sanders est mort d'une combustion humaine spontanée.
 Le colonel Sanders est mort bandé ben dur.
 Le colonel Sanders repose en paix sous forme de poulet.
 Le colonel Sanders est délicieux.
 Le colonel Sanders est plein de vitamines.
 Le colonel Sanders absout la faim dans le monde.
 Le colonel Sanders exploite la satiété.
 Le colonel Sanders nous remplit de lumière.
 Le colonel Sanders siège en chacun de nous. Amen.

*En vous souhaitant une bonne dégustation
Et une très bonne continuation de repas.*

Lier
Paner
Barder
Glacer
Mouiller
Larder
Dresser
Zester
Brider
Napper
Foncer
Tourner
Braisier
Piquer
Pocher
Sabler
Couper
Saucer
Marbrer
Blanchir

Écumer
Abaissier
Ciseler
Meringuer
Congeler
Habiller
Écumer
Malaxer
Assouplir
Réserver
Macérer
Déglacer
Concasser
Relever
Tamiser

Émulsionner
Laisser réduire
Fourrer la dinde
Beurrer le plat
Faire dégorger
Lier la sauce

Lécher la cuiller
Chemiser le moule
Préchauffer le four
Couper le poulet
Beurrer la biscotte
Hacher le persil
Gérer la cuisson
Égoutter les pâtes

Faire suer les oignons
Monter les blancs en neige
Fatiguer la salade

Porter à ébullition
Goûter la préparation
Rectifier l'assaisonnement
Équeuter les haricots
Éplucher les pommes de terre
Valoriser le produit

Décongeler le cordon bleu
Partir sur une notion de gingembre
Réinventer le saumon à l'unilatérale
Revisiter avec un maximum d'engagement

Tout donner
Ne rien lâcher
Se bagarrer
Faire les bons choix
Bluffer les chefs
Aller jusqu'au bout
Rester dans l'aventure

SJÓN

PAR SÉVERINE DAUCOURT

Sigurjón Birgir Sigurðsson, rebaptisé Sjón, poète islandais, librettiste et romancier traduit dans une vingtaine de langues et largement primé, est aussi le parolier de la chanteuse Björk. On lui doit en outre le livret du film musical *Dancer in the Dark*, de Lars von Trier. Voilà pour situer un écrivain encore confidentiel en France, malgré ses romans singuliers, dont *Le garçon qui n'existait pas*, *Le Moindre des mondes*, *De tes yeux, tu me vis* et *Sur la paupière de mon père* (tous chez Rivages).

À l'origine de ses activités artistiques, il y a la poésie, qu'il publie dès l'âge de 15 ans et qui domine dans l'ensemble de son œuvre polymorphe. *Oursins et moineaux*, son dernier recueil sorti en Islande en 2015, regroupe ses premiers poèmes traduits en français.

Ce livre rassemble plusieurs textes qui diffèrent autant sur le plan formel que sur le fond, mais qui finissent par dessiner une constellation singulière, un album boréal tantôt fait d'instantanés, tantôt de récits, de souvenirs, de constats ou de rêves, rapportés, ressaisis dans une langue envoûtante entre zones d'ombre et éblouissements. Qu'il s'agisse de proses courtes, de versets, de dialogues ou de vers libres, Sjón fait du monde une collection de poèmes et nous embarque dans une longue promenade, en

Islande et ailleurs, nous offrant sa vision de l'humanité, aussi onirique qu'engagée, avec un goût de désespoir teinté de dérision. Il parvient à toucher le cœur des paradoxes et en faire presque une norme, ce qui le rend en cela typiquement islandais, capable de désigner un monde ultra-contemporain, où la violence et l'autodestruction se déversent, en y incluant, plus ou moins explicitement, la mythologie et le folklore dont la culture est imprégnée. Le temps, les mythes et les diverses espèces du monde visible et invisible échangent leurs secrets. L'histoire, le corps et la nature s'étreignent, tandis que lacs, fjords, glaciers et rues de Reykjavík sont traversés par des nuits et des jours sans fin.

La langue est limpide mais ne cesse d'exhaler les ambiguïtés de l'âme et celles de cette île miraculeusement réelle : ténèbres et zénith, amour et dérégulation, souffle et décomposition, présent, histoire et apocalypse, réel et invraisemblance... Tout cohabite.

En construisant, avec un parfait naturel, ces narrations singulières qui confinent au surréalisme, Sjón atteint une poésie au naturalisme merveilleux. Ses touches d'humour parfois sismique ne l'empêchent pas d'appeler avec gravité à un sursaut écologique, même s'il reste très loin de s'enfermer dans sa mission militante.

DERNIÈRES PARUTIONS

En Islande, Sjón a publié plus d'une trentaine d'ouvrages (romans, poèmes, livres jeunesse) et écrit pour le théâtre.

TRADUCTIONS FRANÇAISES :

Oursins et moineaux, trad. Séverine Daucourt, Lanskine, coll. Aujourd'hui est ailleurs, 2018.

Aux éditions Rivages, traduction d'Éric Boury :

Le garçon qui n'existait pas, 2016.
De tes yeux, tu me vis, 2011.
Sur la paupière de mon père, 2008.
Le Moindre des mondes, 2007.

melankólía

hún vissi ekki hvort liðinn var einn dagur eða fimm

svipur veraldarinnar var annar

meðan hún hafði hvílst í myrkursæng sinni
spruttu jurtirnar – fjölguðu dýrin sér
færðust steinar úr stað – síkkaði hár mannsins

þrátt fyrir að hafa útbúið sköpunarverkið svo það dafnaði hjálparlaust
hafði hún ekki gert ráð fyrir að það breyttist með slíkum hraða

og í stað þess að sköpunargyðjan gleddist yfir dugnaði hinna nýbornu
hellist yfir hana óyndi

þótt handbragð hennar væri enn sjáanlegt á öllum sköpuðum hlutum
innsta eðli þeirra væri ennþá neisti af hennar eigin bálandi huga
hafði vöxturinn mótað af nábyli þeirra hver við annan

vissulega var hún enn guð sítrónutrjáanna
guð salamöndrunnar – guð silfurbergsins

en hvað um pokaúlfinn? lyfjagrasíð?
hún þrýsti höfðinu fastar ofan í dimman svæfilinn

*

það er svart og gallsúrt
ókleyfur skáteningur rís í því miðju
hún situr á miðþóftunni í áralausri bátskel

– rekur um vatnið

mélancolie

elle ne savait pas s'il s'était écoulé un ou cinq jours

la face du monde avait changé

elle s'était reposée dans la pénombre de sa couche
et les plantes avaient germé – les animaux s'étaient reproduits
les roches s'étaient déplacées – l'homme avait les cheveux plus longs

quoique ayant tout conçu pour une prospérité sans faille
elle n'avait pas prévu d'aussi rapides changements

et plutôt que se réjouir de l'ardeur de sa progéniture
la déesse de l'origine
se mit à déprimer

chaque chose portait sa patte
chaque chose irradiait intimement sa pensée flamboyante
mais le progrès, lui, était le fruit d'interactions aléatoires

elle restait bien la déesse des citronniers
et celle de la salamandre – et de la chaux

mais le loup de tasmanie ? et les plants de grassette ?

elle replongea la tête dans la noirceur du lit

*

c'est noir et plein de fiel
un rhomboèdre insurmontable se dresse au beau milieu
elle prend place au centre de la barque sans rames

– dérive sur le lac



ELENI SIKELIANOS

PAR BÉATRICE TROTIGNON

« If poetry is / la mémoire de la langue », écrit Eleni Sikelianos dans son plus récent recueil *Make Yourself Happy* (2017), dans une « traducitation » de Jacques Roubaud, dont elle a par ailleurs traduit *Échanges de la lumière* en 2009. Voilà une porte d'entrée dans une écriture qui mêle stratification et hybridité pour dire l'insaisissable complexité de la perception d'un lieu ou d'une personne, et pour en explorer les diverses facettes par le biais du multilinguisme, d'archives visuelles, de ruptures syntaxiques ou de jeux typographiques. Autant porté par une ambition épique que marqué par l'héritage du fragment moderniste, son cinquième recueil *The California Poem* (2004, traduction 2012), compile un mille-feuille sous le signe de la trace et de l'effacement : bouleversements de la tectonique ou des colonisations, perte du lieu de l'enfance, extinction écologique. À ce poème-paysage se sont ajoutés deux récits-portraits, *The Book of Jon* (2004, traduction 2012) et *You Animal Machine* (*The Golden Greek*) (2012, traduction 2017) qui mêlent prose et poésie, textes et photos, dans une écriture de la (dé)-construction du souvenir et du « soi », insaisissables ou mouvants, autour de deux figures hors-normes au destin chaotique : un père héroïnomane et une grand-mère danseuse burlesque, mariée cinq fois. Ce deuxième livre se construit autour des fragments d'une photo de cette Fille Léopard finalement reconstituée en fin de volume : un démembrement (*to dismember*) au service du souvenir et de la re-composition (*to re-member*) de la personne, ou de la langue qui tour à tour l'esquisse ou l'occulte.

L'hybridité des formes est ce qui permet, au gré des chocs qu'elle procure, de voir au-delà de ce qui d'abord aveugle.

Dans sa poésie, l'agrammaticalité et les tensions que créent les ruptures du vers ou son étoilement sur la page participent de ce démembrement de la langue pour mieux s'en souvenir, mieux la rêver ou encore la mettre à l'épreuve d'une expérience permettant d'observer le sens en train de se former. Au cœur de *Body Clock* (2008), cette préoccupation est intimement liée à l'expérience de la grossesse, des effets physiques que ces changements ont non seulement sur le corps de la poète, son état – qui la laisse sans langue : « an experience in which I found my self languageless » –, sa perception du temps, mais aussi sur le « corps » du poème, ses possibles incarnations sur la page, ou sa gestation par l'intermédiaire de dessins amateurs devenus matrices de l'écriture.

If poetry is... *l'ombre de la langue* pourrait-on conclure pour introduire cet extrait de son avant-dernier recueil *The Loving Detail of the Living and the Dead* (2013, traduction 2017). On y trouve l'ombre et tous ses avatars, que ce soit celle des fantômes des proches qui errent dans les dédales de la mémoire; l'ombre des textes familiers, comme l'allégorie de la caverne; la naissance de l'ombre dans l'histoire de l'art, ou son usage militaire; les ombres portées de l'histoire et des civilisations, et plus généralement du monde du vivant, dont certains poèmes cherchent à offrir un résumé en miniature. Et ce sont tous ces détails qui tissent la présence et l'oubli des vivants, autant que des morts, dont il s'agit de faire, avec tendresse, l'inventaire.

TRADUCTIONS FRANÇAISES

Animale Machine, trad. Claro,
Actes Sud, 2017.

*Le Tendre Inventaire des vivants
& des morts*,
trad. Béatrice Trotignon,
Joca Seria, 2017.

Le Livre de Jon, trad. Claro,
Actes Sud, 2012.

Le Poème Californie,
trad. Béatrice Trotignon,
Grèges, 2012.

Du soleil, de l'histoire, de la vision,
trad. Béatrice Trotignon,
Grèges, 2007.

The cracked atom, its shadow like a mosquito hovering over the lawn
The silos hugging spent fuel cast theirs in the background

who will hold fast
who will strike, who will wound will sound your shadow
if your shadow falls on the stone and the demon of the stone draws it

At noon you may lose your shadow

If
a hyena steps on it in moonlight
a dog on a roof can be dragged by its echo (as if by rope)

*The Minuteman missile is maintained on alert in an unmanned,
hardened underground launch facility approximately 80 feet deep, 12
feet in diameter, and covered by a 100-ton blast door which is blown off
prior to missile launch*

"You are the shadow at the back, looming
like a trace"

Bury a woman's shadow under the foundation stone, or find
the first animal that comes along

(Beware the shadow-trader who deals the shadows the builder needs)

These are the things that detain the soul in the mind :
Shadows, flames, trees, columns, dolls, pools, children, Polaroids,
[carbon, waste

Bluff and counterbluff thrown across the oceans streak their shadows
[sea-bottom and

if your shadow lit
lit up
if your shadow were aflame
the tip of the matchstick
burning the body back
to its shadow
the mind holding it there

She wears a wedge of shadow like a pendant on a chain dangling
in the shadowy triangle above the heart
to the right if you are facing her
to the left if you are her [...]

L'atome fissuré, son ombre tel un moustique au-dessus de la
pelouse
Les silos qui étreignent du combustible usé projettent la leur
à l'arrière-plan

qui agrippera
qui attaquera, qui blessera sondera ton ombre
si ton ombre tombe sur la pierre et que le démon de la pierre la
dessine

À midi on peut perdre son ombre

Si
une hyène la foule au clair de lune
un chien sur le toit peut se retrouver traîné par son écho
(comme par une corde)

*Le missile Minuteman est maintenu en alerte permanente dans
une base de lancement souterraine, automatisée et renforcée.
Le silo, 25 m sous terre, fait 3,6 m de diamètre, il est muni
d'une porte blindée de cent tonnes que l'on fait exploser avant
la phase de lancement.*

« tu es l'ombre tout à l'arrière, qui approche,
comme une trace. »
Enterre l'ombre d'une femme sous la pierre angulaire, ou trouve
le premier animal qui vient vers toi

(Méfie-toi du marchand d'ombres qui vend les ombres dont a
besoin le bâtisseur)

Voici tout ce qui retient l'âme dans l'esprit :
Ombres, flammes, arbres, colonnes, poupées, piscines, enfants,
polaroïds, carbone, déchets

Jeux de bluff de part et d'autres des océans, dont les ombres
strient les fonds marins et

si ton ombre éclairait
s'illuminait
si ton ombre s'embrasait
la pointe de l'allumette
brûlant le corps jusqu'à n'être plus
que son ombre
là où l'esprit la maintient

Elle porte le coin d'une ombre comme un pendentif au bout
d'une chaîne ballante
dans le triangle ombragé au-dessus du coeur
sur la droite, si tu lui fais face
sur la gauche, si tu es à sa place [...]



KADHEM KHANJAR

PAR JULIEN D'ABRIGEON

Kadhem Khanjar nous regarde, une feuille griffonnée à la main, les yeux noirs plongés dans l'objectif, puis il s'éloigne, bondissant, se met à courir en criant vers des dunes.

Voilà la première fois que j'ai aperçu cet homme. Un autre poète qui participait à ce tournage, Ahmed Diaa, expliquait alors que l'endroit vers lequel courait Kadhem était un champ de mines de leur région, celle d'Al Hilla en Irak, l'ancienne Babylone, et qu'eux, derrière la caméra, étaient pétris de trouille, effrayés qu'il explose et les blesse par sa folle témérité.

Les paroles prononcées par le jeune homme dans sa course révèlent toute sa personnalité : « Ceux qui tuent ont peur de la mort, voilà pourquoi ils ne peuvent pas s'imaginer mourir. »

Kadhem n'a pas peur, il est né avec cette mort qui frappe, tout le temps. En entretien, son visage s'illumine, quasi-hilare, lorsqu'il raconte des anecdotes sur son enfance comme cette fois où il a échappé de rien, d'une douche à prendre, à un attentat dans lequel périt son ami venu le chercher pour aller au marché avec lui. Kadhem est en sursis, libre électron increvable.

Pourtant si vivante, la poésie de Kadhem Khanjar évoque de façon récurrente ce profond ennui que lui provoque la violence quotidienne en Irak, si banale que même la mort lasse. Encore des morts, encore des restes humains éparpillés, encore un ami tombé. Rien de neuf sous le soleil qui plaque. Le poète toise les terroristes : leurs efforts incessants pour instaurer la terreur n'effraient plus personne. La population est habituée et chaque nouvelle frappe les galvanise.

Chaque milice est la même. Toutes les mêmes, rien de neuf sous le soleil qui claque. Kadhem, lui, a l'énergie d'un photon dans les ténèbres, il est ce feu follet que ses propres textes ennui, il veut de l'action, de la performance. Engagé, il engage son corps à corps perdu n'ayant plus rien à perdre. Tant pis s'il est impossible de lire là-bas, ils feront des vidéos et nous les enverront. On l'a vu ainsi découper son texte en petites ailes blanches qu'il dépose sur une carcasse de voiture explosée en hommage à chaque victime de l'attentat, de la petite fille aux légumes du marchand. On l'a vu gueuler son exaspération à quatre pattes dans une ambulance en marche. On l'a vu, avec ses amis de la milice de la culture (Mazin Mamoory, Ali Thareb et Mohammed Karim), lire en combinaison orange dans une cage en fer pour provoquer l'État Islamique. Et l'on n'a encore rien vu.

Ce qui intéresse Kadhem Khanjar, c'est la parole qui fuse enfin dans un pays où on doit se taire, les corps qui exaltent dans une vie de contrainte, c'est le plaisir pur de la poésie-action, de la modernité dans un monde qui ne jure et ne juge que par la tradition.

Cette fois, c'est décidé, c'est évident, c'est lui qui fera tout exploser, avec sa milice, grâce à la poésie. Ce sont eux qui leur feront peur, par leurs mots, par leur vitalité, par leur tête haute. Kadhem s'arme en lecture de couteaux, de ciseaux. Des lames. En arabe, Khanjar signifie « la dague » et il s'en définit : tranchant et vif, rapide et brillant, il entre dans les lards, ouvre des horizons dans la grisaille, éventre la monotonie. Kadhem est vivant et il est ce qu'il est arrivé de mieux à la poésie depuis longtemps.

TRADUCTIONS FRANÇAISES

Promenade ceinturée d'explosif,
trad. Antoine Jockey,
La Crypte, coll. Moins les murs, 2019.

Marchand de sang,
trad. Antoine Jockey,
Plaine page, 2017.

سيف عامر الأعرج

حلمت بـ ٣٠٠٠ دولار للهجرة إلى ألمانيا
تعلّمت السباحة
اتصلت بالمهربين
حفظت قصة رديئة من أجل اللجوء

*

حلمت بـ ٣٠٠٠ دولار فقط
أي ما يعادل قيمة بوسترك بحديده وصمته

*

في المغيسل أزلتُ عنك البدلة العسكرية
كانت مُطرزة بدبابيس أمك وأخواتك الصغيرات
يجري مع الماء ناقعا بالدم كتاب "تعلم الألمانية للمبتدئين"

*

الرصاصة وهي تعبر رأسك
بساقها المبتورتين
كـ ٢٦ سنة في الثانية

Sayf Amer al-Aaraj

J'ai rêvé de trois mille dollars pour émigrer en Allemagne
J'ai appris à nager
J'ai contacté les passeurs
J'ai retenu par cœur une horrible histoire pour obtenir l'asile politique

*

J'ai rêvé de seulement trois mille dollars
C'est-à-dire ce que vaut ta photo encadrée et silencieuse

*

En préparant ta dépouille pour l'enterrement, je t'ai débarrassé de ta
[tenue militaire
Brodée par ta mère et tes petites sœurs
Dans l'eau saturée de ton sang circule le manuel *L'allemand pour débutants*

*

Sans jambes
La balle a traversé ta tête
À la vitesse de 26 années par seconde



OMAR YOUSSEF SOULEIMANE

PAR ISABELLE LAGNY

Omar Youssef Souleimane est un journaliste et poète syrien né en Syrie près de Damas en 1987. Son éducation en Arabie Saoudite à l'adolescence dans une famille pieuse, ne le destinait pas à défendre les droits de l'homme et de la femme. Il doit se soumettre au dictat de l'école coranique qui appelle constamment à haïr l'occident, les chrétiens et les juifs. C'est pourtant là-bas qu'il se détourne de l'obscurantisme et découvre la poésie d'Éluard et d'Aragon, des poètes français chantres de la liberté et de l'amour. De cette période d'adolescence, il a écrit tout récemment *Le petit terroriste*, témoignage autobiographique littéraire. De retour en Syrie, il poursuit des études supérieures de littérature entre 2006 et 2010 à Homs, et devient un journaliste engagé défenseur de la démocratie, mais également un poète et publie quelques recueils. Au début du Printemps arabe en Syrie en 2011, il participe aux premières manifestations pacifiques contre le régime dictatorial de Bachar Al Assad. Après la répression féroce exercée par le régime, il entre dans la clandestinité et tente d'alerter la presse étrangère en envoyant ses vidéos à des médias internationaux. En vain. Le jour de son anniversaire en 2012, il se sent soudain en grand danger au point de quitter son pays. Peu après son arrivée en France où il a obtenu le statut de réfugié politique, il publie en 2013 aux éditions L'Oreille du loup un premier recueil de poèmes, *L'amour ne séduit pas les ivrognes*, grâce à Myriam Montoya, éditrice et poète colombienne.

Dans les poèmes qu'Omar Youssef Souleimane écrit à Paris sous le regard attentif de Salah Al Hamdani, poète exilé d'origine irakienne devenu son ami et qui le traduit entre 2014 et 2015, le jeune poète se remémore des scènes de la Syrie qui ont laissé des cicatrices et qui fleurissent en poésie loin de sa mère, de son père, de ses amis, et des balles qui laissent leur empreinte dans les chairs et dans l'âme. Ces poèmes traduits par Salah Al Hamdani et moi-même, sont alors publiés dans le recueil *Loin de Damas*.

Salah Al Hamdani présente ainsi Omar Youssef Souleimane : « Autant le dire tout de suite, la séduction et la rhétorique d'un discours ne font pas un poète. Elles ne peuvent singer l'expérience de l'exil. La culture arabe n'a cessé de fabriquer des poètes de salons. C'est peut-être pourquoi il est très rare de trouver dans cette culture arabe aujourd'hui, un poète authentique, désintéressé et profond. Celui-ci a failli perdre la vie en s'opposant physiquement à la dictature, aux faux résistants et finalement aux islamistes qui ont proliférés dans son pays, la Syrie, après son départ. Voilà pourquoi *Loin de Damas* d'Omar Youssef Souleimane, fait écho à notre pensée et donne de la hauteur à notre poésie arabe contemporaine. Ces poèmes se gardent bien de fabriquer un pseudo style littéraire, une souffrance factice. Notre ami poète ne se contente sûrement pas d'y juxtaposer des descriptions d'images de guerre relayées par les médias dans le confort d'un appartement parisien. Au contraire, ce qui émerge dans ces poèmes, est le produit d'une authentique expérience de la résistance, de l'exil et de la séparation. »

DERNIÈRES PARUTIONS

Le petit terroriste,
Flammarion, 2018.

Loin de Damas,
trad. Salah Al Hamdani
et Isabelle Lagny,
Le Temps des Cerises, 2016.

L'Enfant oublié,
trad. Salah Al Hamdani
et Isabelle Lagny,
éditions Signum, 2016.

La mort ne séduit pas les ivrognes,
trad. Lionel Donnadiou,
L'Oreille du loup, 2013.

كُلُّنَا عَلَى حَق

هذه الليلة باردة أكثر من جثة جندي
وساخنة أكثر من لحظة وداع
جمدت أسراب الدموع على قمصان العشيقات

هي ليلة وستمضي
الخنادق ملىء بأنفاس حملت دفء الأسرة
في صباح نهدي بطعم البلاد

لجاجة الحياة
وموسيقا القدر تُكجِّل أنفاسنا
لمن سنترك كل هذا؟
لتكن بنا دقنا حطباً
ولنتأمل
وحده الخمر يوجِدنا حول إلحادنا

لدينا غدٌ كامل لنراقص الضحية
ونصفي حسابات الآلهة
فلنكن كلُّنا على حق إذا
هذه الليلة فقط

Nous avons tous raison

Cette nuit plus froide que le corps d'un soldat mort
Est plus chaude que nos derniers adieux
Des ruisseaux de larmes se sont figés sur la chemise des fiancés
Ce n'est qu'une nuit, elle s'éloignera
Les tranchées se remplissent de souffles, d'empreintes de la chaleur
des corps de lits de camps dans le matin pour un sein qui a gardé le
goût du pays
Les hasards de la vie et la petite musique du destin travestissent notre
incendie
À qui allons-nous abandonner tout cela ?
Que nos fusils aillent au feu !
Enivrons-nous !
Seul le vin pourra nous unir dans l'athéisme
Demain nous aurons tout le temps pour danser avec la victime et nous
réglerons nos comptes avec les dieux
Oui, nous avons tous raison Mais ce soir, seulement

A black and white portrait of Azad Ziya Eren, a man with long, wavy hair, a beard, and glasses, looking slightly to the right with a gentle smile.

AZAD ZIYA EREN

PAR JACQUES CHARCOSSET

« Un poète kurde de langue turque »

Il est parti de son Kurdistan natal emportant à ses semelles la terre de ses ancêtres. Lui qui a si longtemps et si généreusement milité pour la sauvegarde de la culture kurde, le voilà maintenant riche seulement de souvenirs. Les eaux poissonneuses, les airs bruyants d'oiseaux, la mythologie bruisante de créatures souterraines tutélaires de l'amour, et la littérature fourmillante d'œuvres épiques, lyriques, thréniques ou simplement nostalgiques : c'est le monde millénaire du grand croissant fertile qui se mêle dans son œuvre venue et à venir. La joie y est à la peine pour raison de l'hubris des hommes. Son monde pourtant si amical, généreux y est cassé, piétiné par la méfiance, la haine, le racisme infini d'hommes dominateurs, et, la difficile confiance que chacun accorde à soi-même. Trouble, trouble et même vertige d'âge en âge... Massacre, génocide, massacre, génocide...

La littérature y est à l'exaltation de ces penseurs, poètes, romanciers non seulement de cette partie primordiale dans l'invention de notre civilisation qu'est le Moyen-Orient mais aussi de l'Europe tout entière qu'il a lus en traduction turque avec souvent des avancées dans leurs langues d'écritures. Ces auteurs, ces autrices, il les exalte pour leur découverte du monde, leur fidélités amicales, pour leurs inventions de soi. Son œuvre d'essayiste, romancier et surtout de poète les aime pour leur fraternité, leur débordement lyrique. Et son écriture y est à l'instar de ces cabos-sages tectoniques et de ces lustrations : un chaos où l'ellipse, l'anacoluthie, l'antithèse... toutes les techniques de rupture y sont apportées. Elles viennent s'entremêler comme des confluences au collage surréaliste, à la surabondance impulsive, à la richesse synthétique forte, nœud gordien, nœud de Salomon, au brassage de la rationalité et du fantastique... Le monde y est ce qu'il est dans sa matière et dans ses songes.

Azad Ziya Eren est né le 27 octobre 1976 dans le district de Diyarbakir (Kurdistan turc). Il connaît l'exil dès son enfance. Son père, instituteur, est très souvent muté en raison de ses convictions. Azad comme sa sœur cependant ne manquent jamais de livres kurdes, turcs et du monde entier. Plus tard, pour aller à l'université, il sera accompagné de membres de sa famille pour éviter un « accident » sur le parcours. Militant culturel kurde, il sera plusieurs fois arrêté. Parfois torturé. Après des études de biologie, il deviendra instituteur à Sakizköy d'où son Journal d'un instituteur en Anatolie. À l'armée, il est victime de sévices et fait deux

crises cardiaques. Il participe après à la vie artistique kurde par des revues, des expositions, des publications... Pour la Saison de la Turquie en France, 2010, l'association Larocheville l'invite pour un séjour de deux mois. Plusieurs poèmes y sont traduits en français. Aussi lorsqu'il est physiquement menacé, en 2016, lui et sa famille, c'est à La Rochelle qu'il viendra grâce à son éditeur français Bleu autour, le CNL qui lui attribue une bourse d'écriture de 3 mois, et la Ville de La Rochelle. Il demandera l'asile politique à la France après cette résidence. Il l'obtiendra en novembre 2018.

TRADUCTIONS FRANÇAISES

Zagros, fils de Chronos,
trad. Jean Descat,
Bleu autour, 2018.

Tout un monde,
trad. Elif Deniz et Pierre Vincent,
Bleu autour, 2017.

Instituteur de campagne en Anatolie,
trad. Elif Deniz, Catherine Erikan
et Pierre Vincent, Bleu autour, 2017.

Calw'de Sallanan Birinci Dünya Sandalyesi : Herman Hesse

Bu iç içe odalar örgüsü müzeye, kimbilir benden evvel kaç kişi girmiştir, kaç sevgili birinci ve ikinci dünyanın hazin zamanlarına dehası ve yeteneğiyle iz bırakmış bu özgün yazar-ressamın bölmelere ve raflara sığamayan üretimlerine, sevgilisinin ellerini her şaşkınlıkta daha sıkıdığı elleriyle ısıtarak bakakalmış, yazın'a ve sanatçı tavrı'na saygısını katmanlayıp ayrılmıştır buradan. İlkgençliğinde en sevdiği mekan olan Nikolaus köprüsünde şimdi her gelen misafiri elinde şapkasıyla karşılayan ve « Bozkırkurdu » için « Okurlarımın çoğu Bozkırkurdu'nun öyküsünün insanı kemiren bir hastalıktan ve bunalımdan söz ettiğini ama tüm bunların ölüme ve yokolmaya değil, tersine iyileşmeye yönelik olduğunu anlarsa kendimi mutlu hissedeceğim. » Diyerek Klingsor'un yalnızlık ve tutku üzerine kurulu hayatına tam tersi olan varoluşunu imleyen Hermann Hesse. Siz yine de tüm bunları bir yana bırakıp suluboyadan bir sandalye düşünün. Hayatını renklere adanmış, sözcüklerle renklerin biraradalığını yaşayan bu üreticiyi, beyaz peder yakalı kıyafetiyle uzun yıllar taşıyan bir sandalye. « Castiglo'daki demir köprü, mavi yeşil dağdaki kızılık, onun yanındaki erguvan rengindeki gölet, güllerle kaplı sokak. Dahası : kiremithanenin bacası, açık parlak ağaç yeşilinin önündeki kızıl maytap, dalga dalga duran kalın bulutlarla kaplı açık erguvan rengi gökyüzü. » Şimdi Gentilino'da Sant'Abbondio Mezarlığı'nda bir yazarın değil, koca bir kütüphanenin ve oyuğunda açılmış devasa bir resim galerisinin uyuduğu söylenebilir.

*

La Rochelle'de Sartre Sokağ'ında Bir Atlantik Sığınağı : Balzac

Sartre'in ilkgençlik yıllarını geçirdiği sokaktan ve öğrenim gördüğü La Rochelle Lisesi'nin önünden marinaya doğru kıvrıldığınızda karşınızda kıyı, şarap ve kahve mekanlarından daha çoğ suyun an'lık varoluşu ilgilendirmeli sizi. Çünkü med-cezir'in en çocukça hareket eden, en ıvecen yüzü Atlantik'in bu kıyısındaki içbükey görüntüsü olmalı, mart'ın ve martı'ların gürültüsüyle görüyoruz, suyun tabanında açılmış avuçlar gibi çökelti'leşen tekneler, italik yelken direkleri bir yana, boğaz'dan uzaklaşan balık sırtlarına yazılan'ları okuyunca, apaçık bir koşturmaca olmalı tuzlar altında. Evet burası, La Rochelle. Şimdilerde Paris'te uyuyan bay Balzac'ın çoğ sevdiği somon'ların ustaca pişirildiği Atlantik sığınağı La Rochelle. Safran sokak lambasının kubbesinde göğ lacivert ve bakış uzamımızın arz'ına yakın noktada, mavi bir mürekkep damlası gibi dokusu çözülmüş halde Ay, biz ona araf 'ların Ay'ı diyoruz kendi gecelerimizde; gece, evet Schoeller kâğıdı gibi dağılgan ve pürüzlü gece.

Une chaise de la Première Guerre mondiale se balançant à Calw : Herman Hesse

Qui sait combien de personnes avant moi sont entrées dans ce musée, tissu de salles imbriquées les unes dans les autres, combien de personnes ont admiré débordant des tiroirs et étagères le travail de cet écrivain-peintre unique qui a laissé son empreinte géniale et talentueuse aux temps douloureux des première et deuxième guerres mondiales, et en même temps réchauffant les mains de leurs amants, resserrant encore plus leur emprise à chaque round d'étonnement, et décuplant leur respect pour l'écriture et la posture de l'artiste, Hermann Hesse, qui salue d'un coup de chapeau chaque visiteur à l'entrée du pont Nicolas, la place qu'il chérissait dans sa jeunesse, et qui pour *Steppenwolf* a dit « Je serais heureux si la majeure partie de mes lecteurs comprenaient que l'histoire de Klingsor concerne une maladie et une nausée qui nous rongent, mais que tout cela ne conduit aucunement à la mort et à la destruction, bien au contraire, cela conduit à la guérison ». Cependant, s'il vous plaît, laissez cela de côté et imaginez une chaise peinte à l'aquarelle. Une chaise qui pendant des années, servit à cet homme portant de blancs vêtements à col de clergyman et qui a consacré sa vie aux couleurs, qui expérimenta l'union des mots et des couleurs. On pourrait dire, aujourd'hui, dans le cimetière Sant'Abbondio de Gentilino, ce n'est pas un écrivain qui y repose mais une splendide bibliothèque et une galerie d'art colossale ouverte dans une de ses fosses.

*

Rue Sartre et l'abri atlantique de La Rochelle : Honoré de Balzac

Une fois que vous avez traversé la rue où *Sartre* a passé sa prime jeunesse et dépassé le Lycée où il a étudié, vous vous dirigez vers le port, alors vous ne devriez porter votre attention ni à la rive de ce port, ni aux terrasses des cafés mais à la mouvante existence de l'eau. En effet, la plus spontanée et la plus enfantine figure de ce flux et reflux doit être l'image concave de cette côte *atlantique*, nous le voyons au travers du cri de Mars et des mouettes, des bateaux qui semblent s'être au fond de la mer, sédiments, posés comme des palmiers ouverts avec leurs mâts penchés en italique à leur tribord, une fois que vous avez lu ce qui est écrit en travers du dos du poisson nageant loin de la rade, vous vous rendez compte qu'il y a une poussée manifeste au-dessous les sels. Oui, nous, ici à *La Rochelle*. Un abri *atlantique* où les saumons sont apprêtés magistralement, eux les bien-aimés de M. de *Balzac*, qui, lui, dort ces jours-ci à *Paris*. Le ciel est bleu marine sous la voute safranée des réverbères, la texture du ciel s'est diffusée comme une goutte d'encre bleue d'un point tout proche du monde de notre regard. La lune, et dans nos nuits même, nous l'appelons la Lune des purgatoires; et la nuit, oui, la nuit friable et granuleuse comme du papier de *Schoeller*.

Extraits des *Journaux de voyage*,
trad. Jacques Charcosset et l'auteur,
inédits, 2019.

ÉDITIONS LE GRAND OS



PAR AURELIO DIAZ RONDA

Comme son nom l'indique, Le Grand Os est une structure souple. On y pratique, entre autres activités, l'édition de livres. Est-ce, pour autant, une « maison » d'éditions ? Il serait plus juste de parler de ligne – à condition de la considérer comme une trajectoire déviée par l'attraction gravitationnelle des hommes plutôt qu'une projection (« Le chemin se fait en marchant » écrivait Antonio Machado, prolongeant le proverbe chinois : « L'expérience n'éclaire que le chemin parcouru ») – une, ou plusieurs lignes d'ailleurs, qui dessinent tantôt une maison, tantôt un véhicule (grand ? petit ?), tantôt un chemin, tantôt juste un esprit. L'esprit d'une maison, mais sans maison, encore moins une chapelle.

Le Grand Os, comme son nom l'indique, est petit : en anatomie, le dénommé « grand os » (capitulum) est un petit os de la main – mais le plus grand de la 2^e rangée du carpe, d'où son nom. Le Grand Os, comme une métaphore donc, est d'une ambition mesurée-démessurée : à taille humaine, voire *infra-individuelle*, pour reprendre un dit du manifeste du *Tournevisisme* publié dans le n°1 de la revue *Hélice*, ancêtre de notre Os ; et d'un dilettantisme assumé – n'est-ce pas dans la région du capitulum que pousse le fameux poil de la main ? La main, encore, le travail manuel, le Grand O.S. (Ouvrier Spécialisé) ; aussi l'« os », abréviation du grec « arithmos », le nombre, le grand nombre donc : « La poésie doit être faite par tous, non par un » (Lautréamont). Il y traîne aussi, et tout aussi involontairement, l'écho du Grand Jeu... Encore que le jeu, « il ne s'agit pas d'un jeu » (Leopoldo María Panero).

Pour conclure, un peu de *name dropping*, on n'y coupe pas, Le Grand Os c'est une histoire de famille, d'amitiés et de divorces, commencée en 1997 à l'initiative de quatre amis : Sonia Moumen, Lionel Bayol-Thémines, Loïc Diaz Ronda, et votre serviteur. Les ingrédients de départ : un goût pour l'édition, la photographie, la littérature et la poésie contemporaine, les livres d'artistes... Premiers auteurs : Antonio Gamoneda, Christophe Tarkos, Jean-Luc Parant... Puis, vers 2000, votre serviteur, désormais seul à la barre, est rejoint par de nouveaux compagnons de route – nouvelles déviations : le photographe Alain Moïse Arbib ; les écrivains Dominique Poncet, Antonio Ansón ; l'auteur, baroudeur, polyglotte, photographe, traducteur Christophe Macquet – ami jamais rencontré malgré cinq livres avec nous ; l'artiste Valeria Pasina, créatrice de dizaines de livres objets et de spectacles totaux mêlant danse, théâtre, poésie, arts plastiques ; le graphiste, fêru de typographie, François-Xavier Tourot ; le poète sonore Sébastien Lespinasse (avec lui, 5 numéros de *LGO*, revue papier + CD et la création du festival Les Perforeilles) ; l'ectoplasmique Ana Tot (âme du Grand Os) ; des auteurs étranges et d'étranges étrangers, traduits de l'espagnol, celui du bled comme ceux des Amériques : Pablo Katchadjian, L. M. Panero, Huilo Ruales Hualca... Mais aussi l'Italien Andrea D'Urso, le Cambodgien Soth Polin, les Français Laurent Albarracín, Antoine Brea, G. Mar... ; des artistes du livre : León Díaz Ronda, José San Martín, Marianne Castroux, Carolina Guillermet... ; et tant d'autres : traducteurs, plasticiens, peintres, graveurs, danseurs, comédiens, musiciens, chanteurs, lecteurs... « La poésie doit être faite par tous, non par un. »

CATALOGUE | DERNIÈRES PARUTIONS

mottes mottes mottes,
Ana Tot, coll. Lgo, 2018.

Génial et génial,
Soth Polin,
traduit du khmer par Christophe
Macquet, coll. Poc1, 2017.

Ainsi fut fondée Carnaby Street,
Leopoldo María Panero,
traduit de l'espagnol par Victor
Martínez et Aurelio Díaz Ronda,
coll. Qoi, 2015.

*Nocturama : textes-rêves &
hypnagogies*,
G. Mar, coll. Poc1, 2014.

L'oiseau : récit physique,
Christophe Macquet, 2014.

Quoi faire,
Pablo Katchadjian,
traduit de l'espagnol par Mikaël
Gómez Guthart et Aurelio Díaz
Ronda, 2014.

legrandos.blogspot.com

A black and white photograph of Antonio Ansón, a man with short dark hair, wearing a dark t-shirt. He is speaking into a microphone on a stand, with his hands gesturing as he talks. The background is slightly out of focus, showing some text and a logo.

ANTONIO ANSÓN

PAR AURELIO DIAZ RONDA

Ça commence par un livre : *Nymphaea* (textes d'Antonio Gamoneda, photographies de Michel Hanique), qu'Antonio Ansón a dégotté dans une librairie excentrée de la capitale espagnole. Intéressé, il appelle l'éditeur. S'ensuit une correspondance. Je me souviens très bien de notre première rencontre au tournant des années 2000. Antonio, qui habite à Saragosse, m'a donné rendez-vous dans un restaurant de Madrid, où je suis de passage. Je m'y rends avec nervosité, méfiant (un quasi-inconnu qui fait plus de 300 km pour me rencontrer, étrange) et surtout parce que j'ai ce jour-là un bouton gigantesque sur le nez, un furoncle impossible à dissimuler et à oublier, tellement énorme qu'on dirait un faux, une provocation, un maquillage d'Halloween... Pour comble de malheur, dès le début du face-à-face, mon commensal dégaîne un gros appareil photo, me demandant s'il peut faire mon portrait ! Ce que, par timidité, j'accepte, sans même oser évoquer, encore moins en plaisanter, le gyrophare qui prolonge mon appendice nasal. Et, tandis que le serveur nous apporte la dorade en croûte de sel et la bouteille de vin que nous avons commandées, l'improbable paparazzi commence à mitrailler mon visage... J'imagine l'ensemble des clients du restaurant interrompant mastications et conversations pour focaliser leur attention sur l'amanite phalloïde qui a poussé sur le blaze de cette supposée célébrité... J'espère au moins que les photos sont en noir et blanc. Maintenant que j'y pense, je n'ai jamais vu les clichés (Antonio, si tu me lis et les as conservés, je mets une option sur les négatifs !). Il faut dire encore que dans un poème d'Ansón, mon personnage, appelons-le l'Éditeur, aurait

une tout autre réaction : apercevant l'appareil photo de appelons-le l'Auteur, l'Éditeur se leverait sans un mot et, attrapant la dorade par la queue, en frapperait l'Auteur jusqu'à ce que mort s'ensuive, sous le regard médusé des clients et des serveurs... Mais je ne sais rien encore de la série de poèmes que je traduirais et publierais quelques années plus tard sous le titre de *Pantys mortels*, et dont voici, en résumé, la préface :

« Spécialiste des rapports entre textes et images (il y a consacré plusieurs essais), grand connaisseur de la littérature française, Antonio Ansón est aussi romancier et poète. On retrouve dans ses textes la puissance d'évocation de l'image photographique ou cinématographique associée au plaisir du récit. Poèmes narratifs, parfois violents, toujours empreints d'humour noir, voire macabre, d'un kitsch typiquement espagnol. Aux « mauvais genres » que sont le roman noir ou le cinéma de série B, auxquels sa verve elliptique rend hommage, répond l'esthétique assumée d'un néo-réalisme à la sauce ibérique : mixité des registres et des niveaux de langage, clins d'œil amusés, mais jamais dédaigneux, vers la culture populaire. Revisitant la geste des crimes passionnels, crapuleux ou sexuels, *Pantys mortels* chatouille nos pulsions les plus dégueulasses dans une joyeuse et cruelle séance de « psycho-poéto-thérapie » collective. Car nous en prenons tous pour notre grade, héros et zéros d'un jour trouvant notre « salut », non dans la gloire d'un passage à l'acte mythifié par la télévision ou les journaux, mais dans la dérision même de l'acte et de la fiction réunis dans l'expérience poétique du réel. »

BIBLIOGRAPHIE

En Espagne, Antonio Ansón est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages (poésie, essais et romans).

TRADUCTIONS FRANÇAISES :

Pantys mortels,
trad. Aurelio Diaz Ronda,
Le Grand Os, 2008.

Ran-cataplán

Paquita Fuertes tenía el tranco largo, las bragas prietas
y una media vuelta castrense que cortaba el aliento
cuando salía tiesa con una leche manchada y su media
docenita de porras camino
de la compañía de seguros al otro lado de la calle
Delicias. Quienes alguna vez
en su perra vida soñaron con el amor, tuvo sin duda
como nombre su sueño canino
el de Paquita Fuertes para la eternidad de sus ganas
socarradas por los fuegos del orín y la fritanga.

*

Tonadilla dominical I

Dónde está el mando
a distancia, joder, que te quedaste
viendo la tele hasta las tantas y nunca
recuerdas dónde lo metes,
con esa puta manía tuya de recogerlo todo.
Me importan una leche los bocadillos
de salchichón, que vengas a buscar el mando, coño.
No, no está en el aparador de arriba,
ni en la cesta de los periódicos; tampoco,
ya he mirado debajo de los cojines. Vale. Ya vendrás
la próxima vez que se atasque la batidora diciendo
que no se qué que no se cuántas, le irás a preguntar
a tu padre, que lo sabe todo. Y ni se te ocurra
insinuar de comprar una nueva, ¿me oyes?,
que se atasca, que se atasca, el brazo se te va atascar
de batir los huevos en esta casa,
¿me estás oyendo?, pues contesta,
me cago en dios, contesta, ¿dónde joder
has metido el mando a distancia?

Rataplan

Paquita Fuertes avait la foulée longue, la culotte ajustée
et un demi-tour militaire qui coupait le souffle
quand elle sortait droite comme un i avec sa demie
douzaine de porras et son verre de café au lait en direction
de la compagnie d'assurance de l'autre côté de la rue
Delicias. Pour ceux qui une fois
dans leur chienne de vie rêvèrent de l'amour, il eut sans doute
nom de rêve canin
celui de Paquita Fuertes pour l'éternité de leurs envies
roussies aux feux de l'urine et du graillon.

*

Chansonnette dominicale I

Où est la télécommande,
bordel, tu as encore regardé
la télé jusqu'à pas d'heure et comme toujours
tu ne te rappelles pas où tu l'as mise,
cette putain de manie de tout ranger.
J'en ai rien à foutre des sandwiches
au saucisson, je veux que tu cherches la télécommande, merde.
Non, elle n'est pas sur l'étagère du haut,
ni dans le panier à journaux; non,
j'ai déjà regardé sous les coussins. C'est bon. Tu pourras toujours
courir la prochaine fois que le mixeur tombera en panne,
la prochaine fois tu n'auras qu'à demander
à ton père, qui sait toujours tout. Et ne t'avise pas
d'insinuer qu'il en faudrait un neuf, tu m'entends?,
il est coincé, il est coincé, c'est ton bras oui qui va se coincer
à force de battre les œufs dans cette maison,
est-ce que tu m'entends?, eh bien réponds,
nom de Dieu, réponds, où as-tu rangé bordel
de merde la télécommande?



PUBLIE.NET

PAR GUILLAUME VISSAC

Les éditions publie.net ont dix ans. Onze, si on compte bien. Créées en 2008 par l'écrivain François Bon et portées par une nouvelle équipe à partir de 2014, elles sont animées par un collectif pluriel (auteur.e.s de la maison mais aussi libraire, graphiste, artistes, codeurs, éditeurs, éditrices dévoués) et visent à publier des formes de littérature contemporaine qui s'inventent, se créent et se partagent sur le web. Quoi par exemple? Des romans non-linéaires, des récits fragmentaires, des expériences de voyage, de la SF ancienne et oubliée qu'Internet a depuis exhumée, des essais sur la littérature et les nouvelles formes d'écriture à l'heure du numérique, du théâtre d'aujourd'hui, des récits sur le rock, de la poésie expérimentale (liste, comme on dit, non-exhaustive). Leurs livres sont à la fois proposés sous formes numérique et imprimée, parfois même sous forme de site internet innovants et inédits, et prolongés par des lectures ou performances que proposent leurs auteur.e.s dans tous types de rencontres et festivals, librairies, bibliothèques, sans oublier bien sûr les maisons de la poésie. Elles s'essayent à porter ce qui leur semble vivre dans les pulsations d'une littérature issue du web et tournée vers lui et se proposent de redéfinir le rapport à la lecture. On peut ainsi acheter leurs livres à l'unité, en librairie ou en ligne, passer d'un support à un autre par l'intermédiaire du code présent dans chaque livre papier permettant d'obtenir la version numérique correspondante sans coût supplémentaire, s'abonner en numérique à l'ensemble du catalogue pour un an ou le faire

par le biais d'une bibliothèque abonnée pour l'ensemble de ses usagers, ou consulter son site internet publie.net pour avoir accès à des articles, carnets de bord, entretiens et extraits des livres publiés au catalogue. Les possibilités sont multiples. Le plus souvent, leurs livres s'inscrivent dans une forme de porosité entre les genres et il n'est pas rare de retrouver dans leurs romans des bribes de poésie, dans leur poésie des élans narratifs, dans leurs essais des expérimentations littéraires, et dans leurs récits des chants ou des poèmes. Loin d'être inclassables pour autant, leurs livres, entre 20 et 25 nouveautés par an, sont pluriels, tout comme le collectif qui les anime au quotidien, et respectent un certain nombre de principes : des objets papiers de qualité et imprimés en France, des fichiers numériques sans DRM ou verrous contraignant leur utilisation, le tout au prix équivalent à un livre de poche, des offres d'abonnements permettant aux bibliothèques et particuliers d'avoir à disposition les fichiers numériques sans complication, une édition exclusivement à compte d'éditeur avec rémunération équitable des auteur.e.s, y compris pour les revenus issus des abonnements. Leurs auteur.e.s, justement, s'appellent Joachim Séné, Juliette Mézenc, Antonin Crenn, Marie Cosnay, Lou Sarabadzic, Laurent Gisel, Christine Jeanney ou Hédi Cherchour (et combien d'autres encore?). Sans oublier, bien sûr, Sébastien Ménard et Florence Jou (voir ci-après). Ils construisent, chacun dans leur univers, des littératures d'aujourd'hui aux prises avec des énergies fortement poétiques.

CATALOGUE | DERNIÈRES PARUTIONS

Nouvelles de la ferraille et du vent,
Hédi Cherchour, 2019.

Je les revois,
Vincent Fleury, 2019.

Les bandits tragiques, Victor Méric,
suivi de *Adieu Cayenne !*,
Albert Londres, 2019.

Image et récit de l'arbre et des saisons,
Jacques Ancet, 2019.

Alger céleste, Katia Bouchoueva, 2019.

L'épaisseur du trait,
Antonin Crenn, 2019.

Village, Joachim Séné, 2018.

30 ans dans une heure,
Sarah Roubato, 2018.

Un de ces jours, Benoît Vincent, 2018.

Aujourd'hui Eurydice,
Claire Dutrait, 2018.

publie.net



FLORENCE JOU

PAR GUILLAUME VISSAC

Poète et performeuse, Florence Jou est également enseignante-chercheuse. Elle se définit volontiers comme une enquêtrice qui travaille à partir de la notion de constellation dans une perspective écologique.

Chacun de ses textes est une prise de parole qui concentre les usages, relie entre eux des acteurs et actrices issus de différents milieux de création (arts plastiques, musique, graphisme) et des surfaces au sein desquelles ils trouvent à s'exprimer (performances, livres, expositions).

Après avoir publié des textes en revue (*Irreverent*, *Pli*, *Peah*, *Boxon*, *remue.net*), et avant un livre intitulé *C'est à trois jours*, Florence Jou a publié *Kalces* aux éditions publie.net, au sein de la collection « Horizons ». Lieu de dialogue privilégié entre trois disciplines (l'écriture, la photographie et le graphisme), et co-signé avec Margaux Meurisse (photographe) et Samuel Jan (graphiste), *Kalces* est un road-movie poétique qui s'est construit à l'origine autour d'une performance sonore réalisée par le collectif ConstelleR.

À chaque rencontre avec une discipline différente, le projet s'est redéfini et a continué à muter jusqu'à devenir, de performance en performance, un livre. Sous forme d'objet imprimé, il s'agit d'un petit livre photo, dans lequel le texte dialogue en permanence avec l'image et la graphie. Sous forme numérique, il ressemble à un beau livre à l'intérieur duquel on peut naviguer d'une image à une autre.

Pour explorer jusqu'au bout son univers à la frontière entre les genres et les influences, *Kalces* a également vu le jour sous la forme d'un livre web en accès libre à découvrir à l'adresse publie.net/weblivres/kalces. Dans ce site expérimental créé pour l'occasion, la création musicale des débuts, la voix de la lecture, l'image et le texte se combinent et se télescopent pour proposer une lecture décalée mais viscérale de ce voyage. Car c'en est un.

DERNIÈRES PARUTIONS

Fordlandia, avec Dominique Leroy, éditions JOU, 2019.

C'est à trois jours, Derrière la salle de bains, 2018.

Kalces, publie.net, coll. Horizons, 2016.

florejou.fr

printemps.

tu roules
 tu transfères
 tu malaxes
 tu traces
 tu extrais
 tu incorpores

printemps.

tu voudrais t'étendre à l'environnement,
 résine rongée, fusain poussière, feuille décolorée, devenir pierre,
 [revenir chair,

tu voudrais t'étendre à l'environnement,
 ignorant le hasard d'un trait,
 la touche qui donne ou pas, la chose stimule, comment ça se passe
 [dans le chaos,
 improvisant, à quel moment la présence ne se cherche pas, ne cherche
 [pas la posture,
 la présence fragile, non pas du temps qui passe mais du temps qu'il fait,
 [l'eau qui arrive,
 le début d'un tout petit monde, et qu'en ce printemps, tu voudrais
 [parler d'amour,
 toujours compliqué cette histoire, amour, elle ne le quitte pas, parce
 [qu'ils ne s'aiment plus,
 ils se quittent par le trop, le plein, ce qu'ils n'ont peut-être pas laissé
 d'espace, le fil casse de ces
 [ligatures, la rencontre se produit au moment où laisse venir
 l'espace, laisse venir le silence et que
 ces humains se contaminant et disant
 à la pleine lune, les sorcières s'en vont,

à la pleine lune, écoute, elle a aspiré les nuages,
à la pleine lune, écoute, une feuille de cerisier apparaît sur les bords
[du coude,

printemps.

tu voudrais t'étendre à l'environnement,
et que le noir passe,
et variations sur,
et gris allumé,
revenir en arrière pour avancer,
un geste sur des carcasses,
une image dans glaçon,
un arbre qui meurt quand il porte beaucoup de fruits,
des yeux aux arbres,
une licorne,

à pleine lune, écoute, elle a recraché les nuages.



SÉBASTIEN MÉNARD

PAR GUILLAUME VISSAC

Sébastien Ménard écrit, fait pousser des légumes dans son jardin, photographie le monde qu'il sillonne, le plus souvent à vélo, pour nourrir son écriture.

Son site *diafragm*, qu'il co-anime avec AnCé t., est un modèle d'expérimentation web et d'écriture (quasi) quotidienne : il fait partie de cette génération d'auteur.e.s qui nous parlent tout particulièrement en cela qu'ils (ou elles) ont commencé à écrire d'abord sur leurs propres espaces numériques avant d'accéder à la publication imprimée. On y trouve des extraits de journaux, des poèmes, des constructions originales textes-photos, des lectures mais aussi des récits écrits et pensés sous la forme de cartes.

Son écriture, Sébastien Ménard la pousse au gré de ses voyages : dans son premier livre, *Soleil gasoil*, il rassemble plusieurs virées effectuées au Maghreb, en Europe de l'Est ou au Proche Orient. Il s'agit sans doute d'une des transcriptions de site internet en livre, dans toute la diversité et l'éclectisme que permet le web, les plus réussies qui soient.

En 2017, il publie, toujours aux éditions *publie.net*, deux livres jumeaux s'articulant autour d'un même voyage au cours duquel il s'est vu sillonner l'Europe, de la France jusqu'à Istanbul, à vélo.

Sur le versant poétique, au sein de la collection de poésie « L'esquif », un carnet pensé pour la performance à voix haute et l'accompagnement musical, le livre s'intitule *Notre désir de tendresse est infini*.

Suivant la pente douce du récit, son double *Notre Est lointain* se propose de partir en quête du vrai héros de l'Est. Existe-t-il (ou elle), et si oui où, quand, comment ?

Il publie également un petit opuscule fait main intitulé *Temps 0* à La marge qui commence par les mots *d'herbe de montagne et d'air frais / roche*. Et quand il n'écrit pas, ne photographie pas, ne fait pas pousser ses légumes et ne cultive pas son site internet, il lui arrive de rêver à des cabanes à construire, à des ours à retrouver quelque part ou à des ouds avec lesquels lire et déclamer à voix haute ses poèmes.

BIBLIOGRAPHIE

À paraître :
Ours,
Possibles éditions (Canada), 2019.

Temps 0,
éditions La Marge, 2017.

Notre désir de tendresse est infini,
publie.net, coll. L'Esquif, 2017.

Notre Est lointain,
publie.net, coll. Machine Ronde, 2017.

Soleil gasoil,
publie.net, coll. Machine Ronde, 2015.

diafragm.net

Qui leurs pas sur le bitume — leurs pas sur les pavés crasses — leurs pas dans les rues vieilles et carcasse de bagnole l'odeur d'une viande qu'on grille — leurs pas sous le soleil ils marchent béats ne savent qu'une chose et marchent — béats complets titubent et matent.

Qui se perdent fous — et ça résonne encore les cordes d'un oud qu'on frotte en plein soleil — baraques immeubles — minarets — coupoles paraboles toutes sur les toits — l'odeur du bitume et des déchets conteneurs poubelles — leur haleine whisky thé — leurs têtes — dédales et chaudes comme les rues.

Qui c'était une nuit chaude d'août — tout a lieu les nuits chaudes d'août — laissent les assiettes vides et leurs verres pleins des liquides amers — sous le porche sombre d'une ruelle de la vieille ville — se serrent dans leurs bras comme les monstres pleurent — leurs larmes et les pavés dans la nuit — les lampadaires jaune jaune et les gardes sont là qui boivent le café dans le noir — ça leur reste le son d'un oud et l'odeur du poisson grillé — ça leur reste un visage comme une ombre blanche à travers les rues leurs vies ça reste.

Qui bouillant baillant ballant les bras ballants — sont là qui arpentent les rues leurs plaines et se savent sans rien — seuls face aux silences et ça résonne — à l'intérieur — leurs têtes tapent encore un peu les murs et les immeubles — dans les rues ronronnent les moteurs à air frais.

Qui se voient seuls — seuls perdus sous le soleil et dans les rues — les bus passent qui poussent des nuages de poussières et le bruit des moteurs des klaxons — seuls perdus sur les pavés entre les immeubles entre les bagnoles — seuls perdus dans leurs corps à peine debout chancelant quand ils s'approchent alors — on les pousse ailleurs.





PAUL OTCHAKOVSKY-LAURENS

PAR ALAIN GIRARD-DAUDON

Marie-Galante, c'est un titre de chanson sucrée pour les soirs d'été. C'est le nom d'une île des Caraïbes aux parfums de flibuste et de canne à sucre. C'est là qu'en ce début d'année Paul a croisé la route d'un chauffard et que nous avons été privés, libraires, romanciers, poètes, ou simples lecteurs, d'un des plus grands éditeurs de ce siècle.

Le 1^{er} janvier 2018, il répondait par mail à mes vœux. Ne restons plus si longtemps sans nous faire signe, disait-il. Le 2 janvier, sur mon téléphone, cette info du Monde : l'éditeur Paul Otchakovsky-Laurens meurt dans un accident de voiture.

J'ai été libraire parce qu'existaient encore des éditeurs comme lui.

Lorsqu'au début des années 80, il a franchi le seuil de la librairie, faisant le tour des rayons, j'ai su à son sourire, que nous étions désormais complices, partageant les mêmes joies, le même plaisir des textes. Il ne manquait jamais de m'envoyer ses nouvelles découvertes dont il parlait toujours avec un calme enthousiasme. Il ne se lassait pas de découvrir, heureux quand cela était partagé par les lecteurs, pas découragé dans le cas contraire. Il aimait sans compter les auteurs qu'il avait choisis. Aux jeunes timides qui venaient le voir, il disait « Vous êtes écrivain, je publierai tout ce que vous me donnerez. » C'était un lecteur absolu, dit l'un d'eux. Intransigeant, exigeant aussi : « Un auteur doit penser à son éditeur chaque jour », dit-il à Sébastien Brebel. Il avait écrit, comme beaucoup d'entre nous, des textes sous influence, dont il ne voulait pas se souvenir. Un éditeur ça n'ose plus écrire. Il a fait des films, ce qui est un peu pareil.

En 2007, nous avons projeté le premier à Nantes : *Sablé sur Sarthe, Sarthe*. Réalisé avec le soutien de la Région, c'était le récit douloureux d'une enfance, marquée par les secrets, dans une province silencieuse et

reculée. Ce film assurément autobiographique fut une révélation bouleversante. Par sa sincérité, sa profondeur, mais aussi la qualité de son écriture cinématographique. Je revois encore Paul, discret au fond de la salle, Emmelène Landon sa compagne et coréalisatrice, et Jean-Paul Hirsch son fidèle collaborateur.

Dix ans plus tard, devant les difficultés qu'il rencontrait pour présenter son second film *Éditeur* à Nantes, je lui avais promis qu'on le ferait. Je ne savais pas que ce serait en son absence. Ce film magnifique dit tout de ce que furent sa vie, ses engagements. On y retrouve dans une collaboration joyeuse quelques-uns de ses auteurs et, déjà rencontrée dans le premier film, cette figure si touchante d'un mannequin d'enfant aux grands yeux tristes qui est comme un double de Paul.

Si nombre de libraires ressentirent profondément la disparition de Paul, ce fut aussi le cas de tous ceux qui œuvrent pour défendre les écritures contemporaines. Ce fut notre cas. Il n'est que de se pencher sur notre programmation de ces dix dernières années pour voir ce que nous devons à P.O.L. Nous reviennent dans le désordre et au hasard, des noms : Jacques Jouet, Valère Novarina, Anne Portugal, Dominique Fourcade, Bernard Noël, Jacques Dupin, Christian Prigent, Charles Pennequin et cent autres poètes majeurs. Et bien sûr Frédéric Boyer, à qui Paul avait confié la tâche de lui succéder au cas où...

À l'annonce du décès de Paul, nombre d'écrivains publient des textes sur le site des éditions. Entre le 3 janvier et le 23 mars 2018, Dominique Fourcade, auteur majeur du catalogue P.O.L écrit cette élogie qui paraît au mois de mai, *Deuil*, dédiée « à tous ceux qui ont connu Paul Otchakovsky-Laurens et en garderont à jamais le souvenir. »

FILMOGRAPHIE

Éditeur, 2017.

Sablé-sur-Sarthe, Sarthe, 2009.

Photographie
© P.O.L - Desmesure

présent, dans l'ignominie de t'aimer
 dans l'interdit de ne pas t'écrire, nouvelle donne
 défonce toute forme

je n'ai pas d'autre moyen pour absorber et comprendre. désir. effroi. répulsion. tablant sur la fonction amoureuse de l'écriture, et sur sa fonction cognitive, s'est imposée la nécessité de cette élogie et en sont venus les premiers mots. ayant en tête, une fois celle-ci faite, de couper les ponts, je veux dire de rompre avec l'écriture (comme si ça dépendait de moi). de toute façon, depuis ce mercredi noir, je me jette mes livres à la gueule. je tâche seulement de ne pas être vu. à vrai dire je m'en fiche, d'être vu j'écoute ce qui se dit je lis ce qui s'écrit je retiens. tous m'émeuvent. Olivier Cadiot tente à plusieurs reprises, dès les premiers instants, de dégager la méthode de son éditeur. Je vois bien que s'il s'obstine ainsi, c'est pour ne pas livrer l'intime, mais c'est aussi parce qu'il a le sentiment que le plus digne, et en même temps le plus urgent, est de jouer le tout pour le tout, l'intelligence d'une vue d'ensemble. mais sa méthode était le plaisir, ça Cadiot le sait. un narguillé de littérature. l'idée, parlant de lui comme nous faisons chacun, est que nous cherchons à ne pas le quitter. mais ce n'est pas facile, il nous échappe, parce qu'il a été comme édité par ses livres, adolescenté par eux, innocenté. pourtant on devrait pouvoir faire un portrait plausible. depuis la première heure de cette tragédie il me semble que ce que chacun d'entre nous fait regarde tous les autres. Anne Portugal sur France Culture, d'où sortait-il mais d'un film de Godard de toute urgence, Paul nouvelle vague c'est si juste. Anne s'exprime avec la témérité et la puissance de deuil d'une hirondelle.

enterrement, ou incinération

ou encore, parce qu'on n'en finirait jamais, Marie Darrieusecq disant qu'il était la mesure, qui rendait possible la démesure de ses écrivains. chaque écrivain une démesure, même le plus mesuré. de fait il était un métronome, silencieux mais pas infaillible, qui ne laissait jamais paraître de lassitude, contrairement aux métronomes de ma connaissance. Emmanuel Carrère témoigne que les débuts chez lui on ne signalait pas pour un livre mais pour une œuvre. avec pour conséquence que si, cette œuvre à venir, il s'engageait (souvent sans même le dire, tant ça allait de soi pour lui !) à la publier, cela signifiait pour vous, de votre côté, que vous vous engagiez à l'accomplir. et cet engagement nous ne le prenions pas toujours avec nous-mêmes sur-le-champ, nous ne nous le disions pas (peut-être ne nous le disions-nous jamais), parce qu'il est difficile pour un écrivain, difficile sinon impossible, sauf cas très rare, à un écrivain ayant jeté toutes ses forces dans le livre qu'il vient de remettre, de se projeter dans l'œuvre au-delà. en tout cas c'était pour chacun un à la vie à la mort dont l'enjeu ne s'éclaire qu'aujourd'hui. je le trouvais d'un calme étonnant pour un passionné, pour un emporté, pour un type qui jouait ce poker. et très vite j'ai compris que ce pacte m'ouvrait un gouffre, dont je ne le remercierai jamais assez.

le livre un galop sans avoir pris d'élan c'était ça qu'il aimait
l'instant où l'écriture s'épanouissait pleinement en littérature, autant
dire en abîme, juste ça
verglas à l'appui
zéro théorème
il savait qu'il ne fallait pas déranger quand l'élégie était en répétition.
il restait au fond de la salle, au dernier rang des fauteuils vides. je vois
encore, n'intervenant pas, veillant sur plusieurs livres en train de se jouer,
c'est-à-dire de s'écrire, je verrai toujours, cet homme bien réel unique
au monde, à émotion lente, à émotion rapide, ouvert au récit comme
à l'absence de récit. le mode élégiaque est tout le temps en répétition
de lui-même, il n'est jamais au point, parce que le contemporain sur
lequel il se module n'est lui non plus jamais au point

le deuil
de lui
le d d l autrement dit
me croisant, un groupe d'inconnues me dit qu'il convient de le porter
radadaéennement
non sans le compliment d'usage à la mort :
beau travail ma chérie
[...]

LES RÉDACTEURS

YVES ARCAIX est comédien formé au Studio-Théâtre du CRDC de Nantes de 1995 à 1998. Il travaille depuis avec de nombreuses compagnies théâtrales et metteurs en scène. Il collabore également et régulièrement avec des maisons d'édition et des librairies, pour des lectures publiques lors de manifestations et rencontres littéraires. De 2006 à 2008, il crée à Paris et co-dirige, le café littéraire L'Ogre à Plumes – espace de création dédié à la littérature et aux arts vivants. Depuis 2015, il organise à Nantes le festival littéraire et artistique BIFURCATIONS. Parallèlement, il élabore des projets scéniques questionnant la théâtralité potentielle et la mise en jeu d'une littérature exigeante. Notamment dernièrement : *ma phrase a pris 3 cm de plus, de mieux, se détend* d'après *ça tire* de Jérôme Game – proposition scénique pour une poésie de la déflagration.

JULIEN D'ABRIGEON est un activiste de la poésie d'aujourd'hui. Co-fondateur de la revue *Boxon* et créateur de la web-revue *T.A.P.I.N. puis tapin?*, il jongle en liberté avec la poésie action, vivante. Dans ses livres aussi, la langue est en divagation. Non dénué de malice et d'humour (*Pas Billy the Kid*, Al Dante, 2005; *Le Zaroff*, Léo Scheer, 2009), ses textes revêtent parfois un ton puissant et grave (*Sombre aux abords*, Quidam, 2016).

GUÉNAËL BOUTOUILLET est critique, formateur, médiateur. Il publie textes et articles critiques sur le site *remue.net* (pour lequel il prend en charge la mise en ligne des productions d'auteurs en résidence en région Ile-de-France). Il travaille sur Internet, anime des ateliers d'écriture et de nombreux débats littéraires. Son site personnel : materiaucomposite.wordpress.com
Son album de lectures quotidiennes : *faire(800)* signes : guenaelboutouillet.tumblr.com

JACQUES CHARCOSSET est né à Saint-Jean d'Ardières dans le Rhône. Études universitaires à Lyon, postes d'enseignant à Saint-Étienne, Héliopolis, Dinard, La Rochelle. Il créa successivement l'association LEAR (Lire/Écrire à La Rochelle) pour la rencontre de lycéens et d'écrivains qui existe encore à ce jour, et l'association Larochellivre qui invita en 10 ans plus de 200 écrivains et fêta le Printemps des poètes. Il a publié aux éditions Rumeur des âges à La Rochelle la nouvelle *La Lumière douce et terne*, et un recueil poétique *Arpents de craie* en regard de pastels d'Yves Lacroix. Il a participé à plusieurs expositions avec des plasticiens, et a traduit des textes poétiques du chinois, du portugais, de l'espagnol, de l'anglais et du turc en collaboration avec leurs auteurs.

ROLAND CORNTHWAITE, né en 1954 à Annecy, vit à Nantes depuis 1980. Membre du Conseil d'administration de la Maison de la Poésie, il s'interroge sur ce qui constitue aujourd'hui la poésie, dans ces multiples regards, dans la somme des langages et dans son obstination. Il a publié des textes dans les revues *Terre à ciel*, *Traction-Brabant*, *Verso*, *remue.net*.

SÉVERINE DAUCOURT est poète. Elle a publié ses livres aux éditions de la Lettre volée et le dernier, intitulé *Transparaître*, est paru en 2019 chez Lanskine. Elle vient de terminer l'écriture d'un texte dramatique et est également membre du Comité de Lecture de la Comédie-Française. Elle compose par ailleurs des chansons qu'elle interprète. Elle a créé à la Maison de la Poésie de Paris le cycle « La Fabrique » qui réunit une fois par mois chanteurs et poètes. Elle traduit parfois des textes islandais, à présent exclusivement dans le domaine de la poésie et du théâtre.

AURELIO DIAZ RONDA, de part son rapport à la langue, à l'écriture et au livre, porte trois casquettes – sans parler des autres couvre-chef dont l'existence nous coiffe. De quoi avoir la grosse tête et/ou mal au crâne... Trois activités tournées vers la contemplation auxquelles il s'adonne pleinement – en dilettante, donc : éditeur à l'enseigne du Grand Os; traducteur de l'espagnol; auteur, entre autres, sous l'hétéronyme Ana Tot, de *Traités et vanités* (Le Grand Os) et *méca* (Le Cadrant ligné). Il lui arrive de lire ses textes en public, seul ou accompagné de musiciens, chanteurs, danseurs, comédiens.

SIMON DUMAS, né en 1976, est un artiste pluridisciplinaire dont les racines sont plongées dans la littérature. Auteur, il a fait paraître cinq livres de poésie dont *Mélanie* (2013) et *Révélations* (2016) aux éditions de l'Hexagone. Il est aussi, depuis maintenant presque vingt ans, producteur et metteur en scène de spectacles interdisciplinaires, notamment pour le compte de Rhizome dont il est le co-fondateur et le directeur artistique. Invariablement, ces projets prennent leurs assises sur des textes littéraires et font participer les auteurs à des processus collectifs de création. Inversement, des artistes d'autres disciplines se frottent aux écrivains. Ce sont des processus de lecture et de rencontres qu'il tente de mettre en branle, lecture littéraire, lecture interdisciplinaire et « traduction » d'un langage artistique vers un autre. Simon Dumas vit à Québec.

ALAIN GIRARD-DAUDON est né en 1950 à Lille. D'abord enseignant par amour des lettres, puis libraire par amour des livres, il a co-dirigé la librairie Vent d'Ouest à Nantes jusqu'en 2012. Il a réalisé pour le groupement des libraires Initiales des dossiers sur Julien Gracq, Nancy Huston, Pierre Michon et la poésie contemporaine, qui furent l'occasion de rencontres mémorables. Aujourd'hui, il intervient régulièrement pour l'animation de rencontres avec des auteurs. Il est président de la Maison de la Poésie de Nantes.

THOMAS GIRAUD vit et travaille à Nantes. Il est l'auteur d'*Élisée, avant les ruisseaux et les montagnes*, de *La ballade silencieuse de Jackson C. Frank* et du *Bruit des tuiles* (sortie fin août 2020), publiés aux éditions La Contre Allée.

SOPHIE G. LUCAS née en 1968 à Saint-Nazaire, vit aujourd'hui à Nantes. Poète, son écriture concrète et exigeante s'adresse autant à elle-même qu'au lecteur, témoignant d'une douce clairvoyance sur ses contemporains. Elle a publié entre autres : *Assommons les poètes!* (La Contre Allée, 2018); *Moujik moujik* suivi de *Notown* (rééd. à La Contre Allée, 2017); *Témoin* (La Contre Allée, 2016); *Ordinaire* (La Porte, 2016); *Carnet d'au bord* (Potentille, 2013); *Se recoudre à la terre (avec neige)* (Contre-allées, 2011); *Nègre blanche* (Idée Bleue, 2007).

FRÉDÉRIC LAÉ est né à Brest en 1978. Il a publié *Le Parc à chaînes*, projet mêlant poésie et graphisme sur remue.net, ainsi que *Océania*, un livre numérique aux éditions D-Fiction. Il participe à la revue *Ce qui secret* et à la Maison de la Poésie de Nantes.

ISABELLE LAGNY, née en 1961 à Paris, est médecin, écrivaine, poète et photographe. Elle a publié deux recueils de poésie, *Journal derrière le givre* (l'Harmattan, 2002), *Le Sillon des jours* (Le Temps des Cerises, 2014) et est l'auteur de récits et de nouvelles. Elle a collaboré depuis 1997 à la traduction en français d'une dizaine de livres publiés du poète d'origine irakienne Salah Al Hamdani.

ANNE MALAPRADE est née en 1972. Elle enseigne en Classes Préparatoires aux Grandes Écoles à Paris. Elle est l'auteure de deux monographies consacrées à Catherine Pozzi et Bernard Noël. Elle a publié *Lettres au corps* (2015), *Notre corps qui êtes en mots* (2016), *Parole, personne* (2018) aux éditions Isabelle Sauvage, et *L'Hypothèse Tanger* (2017) aux éditions CIPM/Cahier du refuge.

LAURENT MARESCHAL est concepteur-rédacteur. Entre autres projets culturels, il a participé à l'émission radiophonique d'Alternantes FM « Dans les draps des mots » accompagnant chacune des soirées lecture organisées par la Maison de la Poésie de Nantes. Il a co-fondé le label Havalina Records (French Cowboy, Moon Gogo...).

JEAN-FRANÇOIS MANIER a créé les éditions Cheyne en 1980, qu'il a dirigé pendant plus de trente ans avant de prendre sa retraite en 2013. Il a publié principalement de la poésie, avec des auteur.e.s comme Marie Cosnay, David Dumortier ou Ito Naga. En parallèle, il a organisé depuis 2011 les Lectures sous l'arbre, festival ardéchois de poésie invitant chaque année une trentaine d'auteurs, et auquel Edwy Plenel a été convié en 2017.

ALAIN MERLET est comédien, directeur artistique du Théâtre du Chêne Vert. Il s'interroge sur la relation entre spectateurs et acteurs, et développe avec sa compagnie des dispositifs pour préserver cette relation. Depuis quelques années, il recherche des espaces de convergence entre le théâtre, la lecture à voix haute, la création sonore. Lecteur de poésie, il n'hésite pas à exploiter la porosité entre les genres littéraires. Une de ces dernières marottes : la création d'une web-radio, entièrement dédiée à la littérature-audio et la fiction radiophonique : Yeuse Radio.

BÉATRICE TROTIGNON est maître de conférences à l'Université Paris-Dauphine. Ses travaux de recherche portent sur la littérature américaine contemporaine (Cormac McCarthy, Peter Markus...). Elle a traduit des poètes américains contemporains, notamment Eleni Sikelianos aux éditions Grèges et Joca Seria.

GUILLAUME VISSAC est né dans la Loire un peu après Tchernobyl. Il écrit (*Accident de personne*, Othello 2018) et traduit (*Le chien du mariage*, d'Amy Hempel, Cambourakis, 2018). Éditeur pour les éditions publie.net depuis 2015, son laboratoire est accessible en ligne sur le site fiurestunepulsion.net.

PHOTOGRAPHIES

PHIL JOURNÉ. Photographe du monde du spectacle vivant dans toute sa diversité (musique, théâtre, chanson, jeune public, danse, poésie, marionnette, théâtre de rue, fêtes & festivals), il travaille pour et avec les artistes et les diffuseurs au plus près de l'acte de création.

Montreur de spectacles, son travail constitue un répertoire du spectacle vivant dans la région nantaise : une collection d'instantanés éphémères. Il photographie les auteurs invités par la Maison de la Poésie de Nantes depuis 2003.

MUSIQUE (CD) & LECTURE

STÉPHANE BARASCUD est guitariste autodidacte. Il débute dans diverses formations de rock indépendant. Il consacre plusieurs années à écrire, bricoler, triturer des chansons. En 2008, il s'éloigne des formats traditionnels, la guitare devenant un outil d'exploration. Les prestations solos et les diverses rencontres (musique, danse, poésie) lui permettent de développer une écoute sensible et une attention particulière au caractère physique du son. Il collabore aujourd'hui avec Aymeric Hainaux dans le duo Cantenac Dagar, Ana Tot ou Stéphanie Fontez pour des lectures poétiques.

JEAN-MARC BOURG est comédien depuis 1981 et metteur en scène depuis 1985. Il a partagé les planches avec des musiciens, danseurs ou chorégraphes, et réalise de nombreuses lectures publiques de textes littéraires. Amoureux de poésie, Jean-Marc Bourg a fondé en 2014 les éditions de poésie Faï Fioc. Il est aussi à l'origine d'une résidence d'écrivains et du festival de poésie Entrée libre à Marvejols (48).

PHILIPPE EVENO est auteur compositeur et guitariste. Il compose notamment la musique de Philippe Katerine. Tous les deux collaborent depuis de nombreuses années sur des formes de représentations mêlant intimement musique et poésie. Philippe Eveno écrit pour la jeunesse, il publie un livre-CD chez Actes Sud Junior : *Gigi, reine de la mode*. Il a également réalisé un film musical, *Opium*, autour de la poésie de Jean Cocteau, avec Arielle Dombasle, et a participé à plusieurs groupes (Yachamak, The Recyclers).

CHRISTIANE HOMMELSHEIM est vocaliste et conçoit des traitements sonores. Après des études autour des « nouveaux médias artistiques » aux Beaux-Arts de Sarrebruck, elle s'intéresse à l'expression de la voix. Elle travaille depuis 2006 comme vocaliste et artiste vidéo pour des compagnies de danse et théâtre en Allemagne, France et Belgique. Elle enseigne le travail vocal, et produit des performances solo ou duo autour de la voix et de la musique électro-acoustique, notamment avec Ralf Haarmann et Louise Desbrusses.

GURVAN LIARD, né en 1974, est joueur de vielle à roue. Il se produit sur les scènes de musiques actuelles ou de musiques traditionnelles, et dans des projets transdisciplinaires comme *Kalces* avec Florence Jou.

SIMON NICOLAS, batteur et multi-instrumentiste, se frotte à de nombreux styles musicaux (musique mandingue, fanfare klezmer, soul-funk). Dans *Kalces*, il pratique le Dan bau, le gong, et les machines.

MATTHIEU PRUAL est saxophoniste, clarinetiste, compositeur et improvisateur. Diplômé du conservatoire de Nantes, il déploie au fil du temps une voix singulière et expressive, toujours en quête de musique. Il collabore régulièrement avec des artistes photographes, vidéastes, plasticiens, poètes, danseurs. Matthieu Prual a entre autres créé et dirige l'ensemble Phoenix, développe une discographie destinée à la petite enfance chez Didier jeunesse, et est l'instigateur du quartet No Tongues.

SERGE TEYSSOT-GAY est né en 1963. Guitariste et compositeur, il a cofondé le groupe Noir Désir en 1980. Dès 1996, il joue avec des musiciens d'horizons divers comme dans le duo Interzone créé en 2005 avec l'oudiste syrien Khaled Aljaramani; et des auteurs, des peintres, des danseurs, des cinéastes, en duo/trio/quartet, big bands, ou en solo. Il cultive avec passion l'indépendance, pour laquelle il a fondé son label, Intervalle Triton, fuyant l'industrie du disque qui a, dit-il, « creusé sa propre fosse avec ses dents. »

CHRISTIAN VIALARD est né en 1960. Son œuvre multiforme occupe une place singulière dans l'art contemporain et sur la scène musicale française. Artiste sonore et plastique (installations, vidéos, peinture), il est un observateur attentif du tissu social et culturel des classes moyennes et il est particulièrement intéressé par les mouvements de redéfinition des frontières entre art et non art, high et low culture et des mouvements de libération morale et esthétique du XX^e siècle. Christian Vialard est aussi le fondateur de Tiramizu, label de musique expérimentale.



GARE MARITIME 2019

Maison de la Poésie de Nantes

2 rue des Carmes, 44000 Nantes

T. 02 40 69 22 32

info@maisondelapoesie-nantes.com

maisondelapoesie-nantes.com

ISSN 1259-9422

Dépôt légal à parution

Directrice de la publication

Magali Brazil

L'équipe de la Maison de la Poésie

DIRECTION : Magali Brazil • ADMINISTRATION : Jerome Taudon

COMMUNICATION : Estelle Gaucher • MÉDIATION CENTRE DE RESSOURCES : Joakim Ridet

CONSEIL D'ADMINISTRATION : Alain Girard-Daudon, Président

Rémi Checchetto, Vice-Président • Sophie G. Lucas, Trésorière • Yves Arcaix, Trésorier adjoint

Roland Cornthwaite, Secrétaire • Alain Merlet, Vice-Secrétaire

Thomas Giraud • Frédéric Laé • François-Xavier Ruan.

Mise en page, suivi d'édition

Blandine Dupas, Magali Brazil, Estelle Gaucher

Graphisme couverture & CD

Blandine Dupas

Administration

Jerome Taudon

Réalisation du CD

ENREGISTREMENTS réalisés par Arthur Rouvellat, Jean-Marc Paré

au lieu unique - scène nationale de Nantes,

Benoît Bothorel à Cosmopolis, Gérald Lebreton à Trempolino, sur Jet FM,

et Baptiste Birotheau au Château des Ducs de Bretagne.

MASTERING : Studio Arpège • Éric Chauvière (15 rue de la Filaudière, 44840 Les Sorinières)

PRESSAGE : Conflikt Arts (34 place des Lices, 35000 Rennes)

L'anthologie *Gare maritime* 2019 a été réalisée en 500 exemplaires.

Achevée d'imprimer en mai 2019

par l'imprimerie Allais (rue de l'Atlantique, 44115 Basse-Goulaine).

L'équipe de rédaction remercie

les auteurs et artistes pour leurs contributions ;

tous les éditeurs cités qui ont contribué à la rédaction de ce numéro ;

les librairies Durance et Vent d'Ouest, le lieu unique et le Château des Ducs de Bretagne

pour leur participation aux lectures publiques.

Crédits photos : Phil Journée

Logo Gare maritime : Corinne Lemerle

L'anthologie *Gare maritime* est éditée par la Maison de la Poésie de Nantes

une association loi 1901 soutenue par la Ville de Nantes,

la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique,

la Direction Régionale des Affaires Culturelles des Pays de la Loire,

le Centre National du Livre, la Sofia.

ÉRIC ARLIX, SERGE TEYSSOT-GAY
& CHRISTIAN VIALARD

NOÉMI LEFEBVRE

JEAN-CHARLES MASSERA

MURIEL PIC

EDWY PLENEL

LOUISE DESBRUSSES
& CHRISTIANE HOMMELSHEIM

DOMINIQUE FABRE

RACHEL EASTERMAN-ULMANN

MATHIEU BROUSSEAU

SÉVERINE DAUCOURT

PIERRE PARLANT

CHRISTINE GUINARD

ANAEL CHADLI

ANA TOT & STÉPHANE BARASCUD

YOANN THOMMEREL

PHILIPPE KATERINE & PHILIPPE EVENO

MARC-ANTOINE K. PHANEUF (QUÉBEC)

CLÉMENTINE MÉLOIS

SJÓN (ISLANDE)

ELENI SIKELIANOS (ÉTATS-UNIS) & MATTHIEU PRUAL

KADHEM KHANJAR (IRAK)

OMAR YOUSSEF SOULEIMANE (SYRIE)

AZAD ZIYA EREN (TURQUIE)

ANTONIO ANSÓN (ESPAGNE)

FLORENCE JOU,
SIMON NICOLAS & GURVAN LIARD

SÉBASTIEN MÉNARD

LE GRAND OS

PUBLIE.NET

HOMMAGE À PAUL OTCHAKOVSKY-LAURENS

DOMINIQUE FOURCADE

